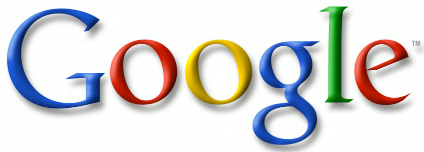


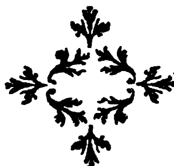

3 3433 08161707 2

LES
GÉORGIQUES
DE VIRGILE,

TRADUCTION NOUVELLE
EN VERS FRANÇOIS,

Avec des Notes;

Par M. DELILLE, *Professeur de l'Université de Paris, au College de la Marche.*



A PARIS,
Chez CLAUDE BLEUET, Libraire, sur le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

ON ne peut publier dans un moment plus favorable la traduction d'un ouvrage sur l'Agriculture. Cette matiere est devenue l'objet d'une foule de livres, de recherches & d'expériences. Dans toutes les parties du Royaume, je vois s'élever des Sociétés d'Agriculture. On a imaginé de nouvelles façons de labourer & de semer. Plusieurs Citoyens ont eu la générosité de sacrifier des arpens de terre, & des années de récolte à des essais sur l'économie rurale. L'Agriculture, comme les autres Arts, a ses amateurs. La mode a disputé à la philosophie l'honneur d'ennoblir ce que le luxe & l'orgueil avoient long-temps avili; & la théorie de cet art occupe presque autant de têtes dans les villes, que la pratique exerce de bras dans les campagnes. Il est vrai que lorsque j'ai interrogé les Cultivateurs de profession, que nos Cultivateurs de ville sont tentés de regarder comme des especes de machines, un peu moins ingénieuses que celles qu'ils ont imaginées, je leur ai entendu

dire que toutes ces découvertes faites dans le cabinet, souffroient de grandes difficultés sur les lieux. Cependant, malgré ces observations, malgré le ridicule de l'Agromanie, il faut convenir que l'Agriculture ne peut que gagner aux travaux des Savans ; par leurs secours, elle sortira insensiblement des sentiers étroits que lui a tracé la routine, & des ténebres où la retient un instinct aveugle.

On ne s'est pas contenté de chercher des méthodes nouvelles, on a voulu connoître celles des Anciens. On sait combien l'Agriculture étoit florissante & honorée parmi eux. Pour ne parler que des Romains, avec quel plaisir lisons-nous dans leur Histoire les noms des Consuls & des Dictateurs qu'on alloit prendre à la charrue ; & qui, comme dit Pline, du Capitole où ils étoient montés triomphans, retournoient dans leurs terres énorgueillies de se voir cultivées par leurs mains victorieuses ?

L'Agriculture a exercé non-seulement les plus grands héros, mais encore les plus grands écrivains de l'antiquité. Parmi les Grecs, Hésiode qui vivoit un siecle après la guerre de Troie, a écrit un Poëme sur l'Agriculture. Démocrite, Xénophon, Aristote, Théophraste en ont trait

en prose. Parmi les Romains, Caton, le fameux Censeur, a composé un ouvrage sur l'économie rurale, & a été imité par le savant Varron. Caton écrit comme un vieux Cultivateur plein d'expérience: ses ouvrages abondent en sentences: il entre-mêle aux leçons d'Agriculture des préceptes de morale. Varron montre dans ses écrits plus de théorie que de pratique; il se livre à des recherches sur l'antiquité, remonte à l'étymologie des mots, & nous lui devons un catalogue de ceux qui ont écrit avant lui sur le même sujet. L'ouvrage de Columelle est le plus considérable que les Anciens nous aient laissé sur ce sujet. Plusieurs Souverains ont aussi honoré l'Agriculture en composant des traités sur cette matiere. Si les Rois sont dispensés aujourd'hui d'écrire sur cet art, ils ne le sont pas de le protéger.

Mais, parmis les écrivains, Virgile tient sans contredit le premier rang, même indépendamment de la beauté du style. Lui-même cultiva ses terres près de Mantoue jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce fut alors qu'il parut à Rome pour la premiere fois, & qu'il fut admis à la faveur d'Auguste. La longue durée des guerres civiles avoit presque dépeuplé les campagnes, & Rome même l'étoit au point,

qu'Auguste se vit menacé de ne régner que sur des déserts & des tombeaux. Une grande partie des terres de l'Italie avoit été partagée entre les soldats, qui s'étoient occupés trop long-temps à les ravager, pour avoir appris à les cultiver. Il falloit donc ranimer parmi les Romains leur premier amour & leur premier talent pour l'Agriculture. Mécene qui mettoit toute sa gloire à augmenter celle de son maître & de son ami, engagea Virgile à se charger de cette entreprise. On voit combien les Arts dans les anciens Gouvernemens influoient sur la politique. Réduits chez les peuples modernes à distraire l'oisiveté des riches, à exercer la critique des prétendus Connoisseurs, à exciter l'envie des Artistes, à faire de bas protégés & d'insolens protecteurs, ils étoient chez les Anciens un ressort utile qui remuoit puissament les esprits de la multitude; & les Orateurs & les Poëtes furent en quelque sorte les premiers Législateurs.

Virgile employa sept ans à la composition de cet ouvrage. On y reconnoît partout le dessein dans lequel il l'avoit composé, & les vues de Mécene. Mais on les reconnoît sur-tout dans ces plaintes touchantes sur la décadence de l'Agriculture, qu'on lit à la fin du premier Livre, encore

plus dans ce bel éloge de la vie champêtre qui termine le second, & dans lequel Virgile semble avoir réuni toute la force & toutes les graces de la Poésie, pour rappeller les Romains à leur ancien amour de l'Agriculture.

Virgile fut le premier parmi les Romains qui introduisit trois genres de Poésies empruntés de trois fameux Poëtes Grecs, Théocrite, Hésiode & Homere. Théocrite & Homere lui ont toujours disputé la palme, l'un dans le Poëme pastoral, & l'autre dans le Poëme épique; mais il a laissé Hésiode bien loin derriere lui dans le Poëme géorgique. Hésiode étoit plus Agriculteur que Poëte. Il songe toujours à instruire & rarement à plaire. Jamais une digression agréable ne rompt chez lui la continuité, & ne charme l'ennui des préceptes. Cette maniere de décrire chaque mois l'un après l'autre a quelque chose de trop uniforme & de trop simple, & donne à son ouvrage l'air d'un almanach en vers. On retrouve, il est vrai, la nature dans sa Poésie; mais ce n'est pas toujours la belle nature; il n'est pas plus judicieux dans le choix de ses préceptes, qui souvent sont entassés sans choix, chargés de détails minutieux, & revêtus d'images puériles. Après tout, il faut regarder son ouvrage comme la

premiere esquisse du Poëme géorgique; l'antiquité de ce monument nous offre quelque chose de vénérable. Mais si nous voulons voir cette esquisse s'agrandir, les figures devenir plus correctes, les couleurs plus brillantes, & le tableau parfait, il faut l'attendre de la main d'un plus grand maître.

Tel est le Poëme de Virgile; je crois devoir essayer ici de détruire quelques préjugés que j'ai trouvé répandus à ce sujet, même parmi un certain nombre de gens de Lettres & de personnes éclairées. A quoi bon, m'a-t-on dit, traduire un ouvrage plein d'erreurs, écrit sans méthode & dont le fonds est peu intéressant?

1° Je crois que ceux qui regardent les Géorgiques comme un ouvrage rempli d'erreurs, en jugent moins d'après une connoissance exacte de ce Poëme, que d'après sa qualité de Poëme & son antiquité.

On s'imagine d'abord qu'un Poëte, même dans une matiere sérieuse, songe plus à plaire qu'à instruire, & sacrifie souvent une vérité ennuyeuse à une erreur agréable. Je crois Virgile absous de cette accusation par le respect avec lequel tous ceux qui, parmi les Romains, ont

écrit après lui sur l'Agriculture, parlent de ses ouvrages. Pline le Naturaliste s'appuie souvent sur son autorité. Un pareil suffrage est assurément très-décisif en faveur de Virgile. Si quelqu'un de nos premiers Poëtes avoit écrit sur l'Histoire naturelle, de quel poids ne seroit pas pour lui l'avantage d'être cité par M. de Buffon? Il est vrai que Virgile n'est point entré dans les détails; il n'a embrassé que les grands principes de l'Agriculture, & comme ils sont à peu près les mêmes dans tous les temps & dans tous les lieux; c'est une preuve de plus en sa faveur.

On croit, en second lieu, que l'antiquité de ce Poëme le rend justement suspect d'erreurs. Mais si on veut observer que l'Agriculture étoit, après l'art de vaincre, l'art favori des Romains, qu'ils se vantent de lui devoir leur grandeur, que l'art le plus honoré est toujours le mieux cultivé, que celui-ci étoit l'occupation de ce qu'il y avoit de plus grand & de plus éclairé; si l'on songe de plus, que Virgile avoit pu recueillir les observations de plusieurs siecles, s'enrichir des remarques d'une foule d'écrivains; on conviendra qu'il est possible que le plus grand Poëte des Romains ait bien écrit sur un art cultivé, dès les premiers temps de la

République, par le premier peuple du monde. La lecture de ses ouvrages, jointe à ces présomptions, achevera d'en convaincre ceux qui pourroient en douter.

Je ne vois de repréhensible que quelques vers sur les lunaisons dans le premier Livre, & quelques morceaux du quatrieme : encore dans celui-ci les erreurs n'intéressent-elles que les choses de pure curiosité, & la partie physique, sur laquelle les Anciens, faute d'instrumens propres à observer, étoient moins à portée que nous de s'instruire. La partie économique n'offre presque rien à réformer. La reproduction des abeilles est une tradition que Virgile adopta sans doute, moins comme Naturaliste que comme Poëte, parce qu'elle amene cette belle fable d'Aristée qui est reconnue pour un chef-d'œuvre de sentiment & de poésie, & dont on acheteroit volontiers les beautés par quelques erreurs.

Est-il bien vrai, en troisieme lieu, que les Géorgiques manquent de méthode? J'avouerai ici, puisque l'occasion s'en présente, que je trouve peu fondée la préférence que nous accordons en ce genre à nos ouvrages sur ceux des Anciens; & j'observe que ce préjugé a pris naissance dans un temps où Perrault cen-

furoit ce qu'il n'entendoit pas ; où la Motte défiguroit Homere pour le corriger. Je crois qu'en fait d'écrits il y a deux sortes de méthodes ; celle qui doit se trouver dans les ouvrages de raisonnement, & celle qu'on exige dans les ouvrages d'agrément. Dans les uns, l'esprit déjà rebuté par la sécheresse des matieres, ou fatigué de leur obscurité, veut au moins que l'ordre le plus méthodique, la filiation la plus exacte des idées lui épargne une attention trop pénible. Dans les autres, l'Auteur doit songer d'abord à la suite naturelle des idées ; sans doute. Mais un devoir non moins essentiel, c'est l'effet & la variété ; il faut qu'il place chaque objet dans son plus beau point de vue, qu'il le fasse ressortir par les oppositions, qu'il contraste les couleurs, qu'il varie les nuances, que le doux succede au fort, le riant au sombre, le pathétique aux descriptions. L'esprit qui veut être amusé ne demande pas qu'on le traîne lentement sur toutes les idées intermédiaires, qu'on lui fasse compter, pour ainsi dire, successivement tous les anneaux de cette chaîne ; il veut voler d'objets en objets ; faire une promenade & non pas une route. Voilà la méthode de Virgile.

Un exemple rendra la chose sensible.

Prenons le comencement du Poëme des Géorgiques. Le Poëte prescrit d'abord le temps du labour; nous voilà dans la sécheresse didactique. Il recommande ensuite d'étudier la nature du terrein; ce qui amene un morceau agréable & presqu'épisodique sur les diverses productions des différens sols. La généralité de ce précepte sembloit devoir déterminer le Poëte à en faire la base des autres; mais comme il étoit plus susceptible de poésie, que celui qui le précede, Virgile l'a placé le second pour faire oublier la sécheresse du premier. Ce premier précepte lui même ne contient que dix vers. Virgile veut nous accoutumer insensiblement à la sévérité du ton didactique; & à peine l'a-t-il pris, qu'il l'abandonne aussi-tôt pour une description riante; voilà, si je ne me trompe, l'art du grand Poëte; & c'est celui qui regne dans tout cet ouvrage.

On reproche aussi à Virgile le défaut de transitions. J'avoue qu'elles sont moins marquées, ou plutôt moins traînantes que celles de nos ouvrages de philosophie, & même de poésie & d'éloquence. Elles consistent pour l'ordinaire dans une conjonction qui marque, entre ce qui précede & ce qui suit, ou une opposition,

ou une ressemblance, ou quelqu'autre rapport; cette conjonction tient peu de place. Par ce moyen le style marche rapidement; point de vuide d'idées; point de liaisons froidès, allongées; où nous mettons une phrase, Virgile ne met qu'un mot. Il doit en être d'un poëme comme d'un tableau; les teintes qui séparent les différentes couleurs, doivent être si légeres, que l'œil le plus attentif, même en appercevant leur variété, ne puisse distinguer celle qui finit de celle qui commence. Mais pour que les liaisons aient cette légéreté, il faut que les idées elles mêmes se lient naturellement, & que pour passer de l'une à l'autre, l'Auteur n'ait par besoin d'un long circuit. Personne n'a mieux connu cet art que Virgile. Ses transitions sont dans les choses plus que dans les mots; & comme il n'y a jamais un grand intervalle entre l'idée qui suit & celle qui précede, il ne lui faut pas de longues transitions pour le remplir.

Un reproche bien plus grave, c'est le défaut d'intérêt. Deux choses sont nécessaires pour rendre un ouvrage d'esprit intéressant, l'agrément & l'utilité. Les Poëtes doivent non-seuleument peindre la Nature, mais l'imiter dans ses procédés. Par

tout elle réunit dans ses ouvrages l'agréable & l'utile. Les Géorgiques réunissent ce double intérêt. L'Auteur a pris pour sujet le premier de tous les arts, celui qui nourrit l'homme, qui est né avec le genre humain, qui est de tous les lieux, de tous les temps. Rien de plus utile. Pour l'agrément, je ne conçois pas de sujet plus heureux. L'attrait naturel de la campagne, les travaux & les amusemens champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces objets qui malgré la dépravation de nos mœurs, les préjugés de l'orgueil ont des droit si puissans sur notre ame; voilà ce que présente le Poëme de Virgile. Il est riche comme la Nature, il est inépuisable comme elle; joignez à cela les idées d'innocence, de félicité, de tranquillité attachées à la vie champêtre, ce plaisir délicieux avec lequel nos yeux fatigués de la pompe des villes, & des merveilles des arts, se rejettent vers les beautés simples de la campagne & les prodiges variés de la nature. Est-il rien de plus intéressant pour les ames qui conservent encore quelque sensibilité? Les Anciens nous ont laissé des poëmes didac-

tiques ſur d'autres ſujets. Théognis a écrit en vers ſur la morale; Aratus & Lucrece ſur la philoſophie naturelle. Le ſujet des Géorgiques me paroît l'emporter de beaucoup pour l'agrément. Les préceptes moraux, indépendamment de l'averſion naturelle que nous avons pour eux, ſont ſi éloignés de nos ſens, que rarement ils fourniſſent au Poëte ces belles deſcriptions, ces images vives qui font l'eſſence de la poéſie. La philoſophie naturelle préſente, à la vérité, des objets ſenſibles; mais ſouvent elle rebute le lecteur par la ſéchereſſe des définitions, l'ennui des diſcutions & l'incertitude des ſiyſtêmes. Le ſujet que Virgile a choiſi, frappe ſans ceſſe l'imagination; ſans ceſſe il parle à notre ame par nos ſens; les leçons y ſont en images, & les préceptes en tableaux.

La forme n'eſt pas moins précieuſe que le fonds. Virgile ennoblit les opérations les plus ſimples & les inſtrumens les plus vils; il parle auſſi noblement de la faux du Cultivteurs que de l'épée du Guerrier, d'un char ruſtique que d'un char de triomphe; il fait rendre la charrue digne & des Conſuls & des Dictateurs. Enfin, on peut dire que non-ſeulement il a ſurpaſſé les autres Ecrivains; mais qu'il s'eſt ſurpaſſé lui-même dans le ſtyle des Géor-

giques; la vivacité de ses images nous donne une idée plus claire, que n'auroit fait la vue de ces choses mêmes, & l'objet décrit nous auroit moins affecté que la description. Mais, de quelques couleurs que les préceptes soient revêtus, ils fatiguent à la longue, si le Poëte n'en corrige l'uniformité. Virgile dans cette vue entre-mêle à ses leçons d'agriculture des traits de morale. S'il conseille de transplanter un arbrisseau dans un terrein semblable à son sol natal, il ajoute noblement :

Tant de nos premier ans l'habitude est puissante !

Nous recommande-t-il de profiter de la jeunesse des troupeaux pour les multiplier? il y joint cette réflexion touchante :

Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers.

Et comme les Poëtes qui écrivent sur la morale, embellissent leurs vers d'images empruntées des objets physiques, Virgile, aux descriptions des objets physiques, mêle des traits de morale. Mais ces traits, vu leur briéveté, étant insuffisans pour le délassement du Lecteur; souvent il abandonne son sujet pour détendre & amuser notre esprit par d'heureuses digressions. Car, si les épisodes sont si nécess-

faires, même dans le poëme Epique, où le Poëte est soutenu par l'intérêt d'une action importante, ils le sont bien davantage dans le didactique pour couper la monotomie, & adoucir l'ennui des préceptes.

Cependant Virgile, sage même dans ses écarts, a senti que les digressions quelqu'agréables qu'elles fussent par elles-mêmes, ne devoient point être un hors-d'œuvre dans son Poëme; que les fleurs y étoient nécessaires pour en couvrir les épines, mais qu'elles devoient naître du fonds du sujet, & non y être transplantées; que dans les épisodes les plus étrangers en apparence au sujet des Géorgiques, on devoit voir la campagne au moins en perspective. Voyez à la fin du premier Livre, comment après avoir parlé de la mort de César, des batailles de Pharsale & de Philippes, il rentre ingénieusement dans son sujet, & intéresse le Cultivateur au récit de ces grands événemens par ces vers admirables dans l'original :

Un jour le Laboureur dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille;
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats Romains les ossemens rouler.

Ainſi, s'il maîtriſe par-tout ſon ſujet, ſon ſujet le domine par-tout.

Concluons que ſi l'utilité, l'agrément du ſujet, le génie & l'art du Poëte peuvent rendre un poëme intéreſſant, on ne peut refuſer cet éloge aux Géorgiques. Je ſais quelles ne peuvent avoir l'intérêt d'une Tragédie; mais ſeroit-il raiſonnable de l'exiger? Qu'il me ſoit permis de remarquer ici que le goût excluſif de nos Auteurs pour ce genre, leur inſpire un dédain injuſte pour les autres; & c'eſt un véritable malheur pour notre littérature. Les Anglois, plus ſenſés que nous, encouragent tous les genres de poéſie; auſſi ont-ils des poëmes agréables ſur toutes ſortes de ſujets, & une littérature infiniment plus variée que la nôtre; mais parmi nous, il eſt ſi difficile de faire lire des vers qui n'aient pas été récités ſur le théâtre: que tous les jeunes talens ſe jettent dans cette carierre. D'ailleurs on ſait que le ſtyle de la Tragédie n'eſt guere que celui de la converſation noble; le ſtyle de la Comédie, celui de la converſation familiere. Notre langue reſſerrée juſqu'ici dans ces deux genres, eſt reſtée timide & indigente, & n'acquerra jamais ni richeſſe ni force, ſi, toujours empriſonnée ſur la ſcene, elle n'oſe ſe promener librement

sur tous les sujets susceptibles de la grande & belle poésie. On ne peut donc savoir trop de gré à ceux qui au lieu de grossir cette foule de Drames platement imités ou monstrueusement originaux, nous ont donné des Poëmes sur les travaux des arts, ou sur les beautés de la nature ; c'est pour notre langue un monde nouveau dont elle peut rapporter des richesses sans nombre.

Je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des quatre Livres des Géorgiques. Virgile dans le premier parle des moissons, du labourage, des instrumens nécessaires aux cultivateurs, de la connoissance de la sphere, des différentes saisons où il faut semer les différens grains, des signes qui annoncent l'orage ou les beaux jours. La variété des tableaux, la rapidité du style caractérisent ce Livre qui est terminé par un manifique épisode sur la mort de César.

Dans le second, on trouve plus d'art peut-être, & plus de hardiesse que dans tous les autres. Le Poëte attribue à des arbres toutes les passions & les affections humaines, l'oubli, l'ignorance, le désir, l'étonnement. Le quatrieme est riche en métaphores, mais moins hardies que dans celui-ci ; car il est bien plus naturel de prêter les passions de l'homme

à des animaux comme les abeilles, qu'à des êtres inanimés comme les arbres. On ne peut lire à la fin de ce Livre, l'éloge de la vie champêtre dont j'ai déjà palé, sans être tenté de vivre à la campgne, & sans préférer, contre le sentiment de Virgile lui-même, la vie d'un Cultivateur à celle d'un Philosophe.

Le troisieme paroît le plus travaillé de tous. Il regne une vigueur & une verve admirable dans la description du cheval & des courses des chevaux. La violence de l'amour y est représentée avec des expressions aussi brûlantes que l'amour même. L'hiver de la Scythie est si bien peint qu'on frissonne, pour ainsi dire, en le lisant. Dans la description de la peste, il s'est efforcé de surpasser Lucrece ; & il faut avouer que si dans l'un on reconnoît mieux le Physicien, dans l'autre on reconnoît mieux le Poëte.

Mais Virgile semble n'avoir rien traité avec autant de complaisance que les abeilles. Il ennoblit toutes les actions de ces petits animaux, par des métaphores empruntées des plus importantes occupations des hommes. Il ne peint pas en vers plus forts les batailles d'Enée & de Turnus, que le choc de deux essaims. Si dans l'Enéide il compare les travaux des

Troyens à ceux des abeilles & des fourmis, ici il compare les occupations des abeilles à celles des Cyclopes. Enfin, le quatrieme Livre des Géorgiques semble être un prélude de l'Enéide. En parlant si magnifiquement d'un insecte, il nous annonçoit sur quel ton il étoit capable de traiter un objet véritablement grand. En un mot, les géorgiques de Virgile ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand Poëte de l'antiquité, dans l'âge où l'imagination est la plus vive, le jugement le plus formé; où toutes les facultés de l'esprit sont dans toute leur vigueur, & dans leur entiere maturité. Dans cet éloge, je ne crains pas d'être accusé de prévention par les véritables Connoisseurs, ni d'avoir vu les beautés de Virgile avec le microscope des Commentateurs & des Traducteurs. Voulons-nous prendre de cet ouvrage une juste idée? consultons Virgile lui-même. C'étoit son ouvrage favori; celui sur lequel il fondoit l'espoir de son immortalité. L'Enéide, malgré ses défauts, fait depuis plus de dix-sept cens ans les délices des amateurs de la poésie. Cependant ce Poëme admiré des Romains, immortel comme leur gloire dont il est le plus beau trophée, qui avoit ar-

raché à Octavie des larmes si célebres, qui valut à Virgile l'honneur d'être salué au théâtre comme l'Empereur lui-même, il vouloit le jetter au feu comme indigne de lui, malgré le foible des Auteurs pour leur dernier ouvrage; tandis qu'il laissoit subsister les Géorgiques comme le plus beau monument de sa gloire. On peut dire que s'il s'est trop défié de l'effet de son Enéide, il n'a pas trop présumé de celui des Géorgiques.

Je ne puis me dispenser de parler des Poëmes dont Virgile a fourni l'idée ou le modele. Le plus considérable de tous, c'est le *Prædium rusticum* du P. Vanieres: il a traité dans le plus grand détail toutes les parties de l'agriculture; & c'est peut-être le défaut de son ouvrage. Il est plus abondant que Virgile; Virgile est plus rapide que lui. Le Poëte Romain est plus agréable dans des détails arides, que le Poëte Toulousain dans les objets les plus rians. Celui-ci exprime quelquefois prosaïquement les objets les plus poëtiques. L'autre revêt de la plus belle poésie les objets les plus simples. Je remarque dans l'un une profusion souvent malentendue; j'admire dans l'autre une économie toujours pleine de goût. Enfin, on trouve plus de variété dans le petit terrein

terrein qu'a défriché Virgile, que dans l'espace immense que Vanieres a cultivé. Mais ce qu'on ne peut trop louer dans celui-ci, c'est qu'il loue la campagne de bonne foi, qu'il peint ce qu'il aime, & qu'il fait passer dans l'ame des lecteurs le sentiment qui l'anime.

Ces vers du quatrieme Livre des Géorgiques,

Si mon vaisseau long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore,

ont fourni à Rapin l'idée de son Poëme sur les jardins; Dryden prétend que cette esquisse de Virgile que je viens de citer, vaut mieux que tout l'ouvrage de Rapin. Le jugement me paroît injuste. Le Poëme des jardins est plein d'agrément & de poésie. Je n'y trouve pas cependant la précision dont le loue l'Abbé des Fontaines; il est moins long que Vanieres; mais ni l'un ni l'autre n'ont connu, comme Virgile, cette heureuse distribution, cette sage économie d'ornement. L'harmonie imitative, cette qualité essentielle de la poésie qui est portée à un si haut point par le Poëte Romain, se trouve rarement dans les deux Poëtes modernes; & presque jamais ils n'ont eu ni sa force ni son

élévation. Les épisodes des Géorgiques suffisent seuls pour mettre une distance immense entre cet ouvrage & les deux autres, dont les digressions sont toujours froides. Virgile a encore un avantage sur Rapin; c'est l'importance de l'objet de ses leçons. L'art qui féconde les guérets est bien autrement intéressant que celui qui embellit les jardins; & l'on ne partage pas aussi volontiers les transports d'un fleuriste passionné à la vue du plus beau parterre de fleurs, que ceux d'un laboureur à l'aspect d'une abondante moisson.

Le Poëme de Thompson a été traduit dans notre langue. Comme Milton, il a secoué le joug de la rime; il a beaucoup de ressemblance avec ce grand Poëte; il est abondant & fécond comme lui; quelle profusion d'images! quelle magnificence d'expressions! rien de si frais que son Printemps, de si brûlant que son Eté, de si riche que son Automne, de si sombre que son Hiver. Les épisodes sont en général infiniment supérieurs à ceux de Vanieres & de Rapin. Les mœurs de ceux qui l'habitent ont dans son livre un attrait délicieux. Il ne s'est pas contenté de peindre le climat qu'il habitoit. L'Afrique, l'Asie, l'Amérique, le monde entier ont, pour ainsi dire, payé tribut à sa poésie.

Mais il ne sait point s'arrêter ; il n'abandonne jamais une idée sans l'avoir épuisée. Il manque d'ordre & de transition, il imite souvent Virgile, & l'imite mal ; & c'est sur-tout dans ces morceaux, qu'on sent combien le Poëte Latin connoissoit mieux l'art d'écrire ; combien ses images sont plus vraies, ses expressions plus justes, ses peintures moins chargées ; d'ailleurs Virgile a un but, & Thompson n'en a point. Dans Virgile, le retour successif des préceptes & des digressions forme une variété piquante. Dans Thompson, la continuité des descriptions rebute à la longue le lecteur, fatigué de cette multitude de tableaux. Quoi qu'il en soit, je conseillerois la lecture de ce poëme, non-seulement aux Poëtes, mais encore aux Peintres qui y trouveront par-tout les grands effets & les plus manifiques tableaux de la nature.

Nous avons sous ce même titre deux Poëmes. L'un des deux est attribué à une personne qui a passé quelques instans de sa vie à faire de beau vers, & le reste à faire de belles actions. Il est plein de graces, de fraîcheur & de cette harmonie qu'on ne trouve presque plus dans les Poëtes François.

L'autre est beaucoup plus considérable.

L'Auteur a les grandes beautés de Thompson, & n'a point ses défauts. Il a donné un but moral à son Poëme; c'est d'inspirer l'amour de la campagne, & des sentimens d'humanité pour ceux qui la cultivent. Mais ce qui le caractérise sur-tout, c'est d'avoir toujours placé l'homme au milieu de ses descriptions, d'avoir su émouvoir à la fois l'imagination & le cœur, il contraste ses tableaux, varie leurs couleurs, & tous les traits qui composent chaque morceau, concourent à produire un seul & même sentiment; par-là il a évité les peintures vagues qui sont trop fréquentes dans les Saisons Angloises. Ces différens Poëmes nous offriront de temps en temps des objets de comparaison.

Il me reste à parler de ma Traduction & des difficultés que j'y ai rencontrées. Comme ces difficultés viennent principalement de la différence des deux langues *,

---

* M. Leibnitz avoit formé le projet d'une langue universelle; mais malheureusement ce projet est plus séduisant que possible.

On demande comment les hommes qui ont eu la même origine, ont pu parler différentes langues. Mais on devroit demander plutôt, comment il a été possible qu'une grande quantité d'hommes parlât la même langue. En effet, il se trouve une si grande différence dans la conformation de nos organes, la combinaison

elles m'ont conduit à quelques réflexions sur ce sujet, que je ne crois pas déplacées ici.

---

des sons est si variée, si infinie, qu'il est bien étrange qu'une multitude d'êtres se soit réunie constament à articuler de la même façon une même suite de sons pour exprimer une certaine suite d'idées qui auroit pu être exprimée tout aussi facilement par une foule infinie d'autres combinaisons.

Les hommes concentrés dans un même canton ont pu par la force d'une habitude continuelle, surmonter les obstacles que la Nature & la foule des hazards mettoient à l'identité de leur langage; mais dès qu'ils se sont séparés; la Nature a repris ses droits. Le langage s'est altéré insensiblement; & ces altérations ont augmenté de génération en génération, au point que le premier peuple n a plus entendu la langue du second. Une colonie de Normands, sur la fin du siecle dernier, alla s'établir sur les côtes de Saint Domingue, & forma les Flibustiers & les Boucaniers. Etant restés vingt ans sans avoir de relations avec les François, quoiqu'ils communiquassent entr'eux, la langue qu'ils avoient tous apprise & parlée dès leur enfance, se trouva tellement dénaturée, qu'il n'étoit plus guere possible de les entendre.

Non-seulement les mots de la langue se sont corrompus; mais la nouveauté des objets y en a introduit de nouveaux. Par exemple, auroit-on pu parler la même langue en Espagne & à la Chine, lorsque toutes les productions du pays, les plantes, les animaux sont si différents? joignez à cela la difference des moeurs; comment est-il possible que la langue d'un peuple ichtiophage soit la même que celle d'un peuple chasseur; celle d'un peuple chasseur, la même que celle d'un peuple pasteur; celle d'un peuple pasteur, la même que celle d'un peuple guerrier?

La difference des climats a dû aussi en apporter une considérable dans la langue. Dans les climats du midi,

Chez les Romains le peuple étoit Roi; par conséquent les expressions qu'il employoit partageoient sa noblesse. Il y

---

les organes ont toute leur souplesse; aussi les mots sont coulans, harmonieux; la douce influence de l'air invite à la gaieté, enflamme l'imagination, augmente le babil : les mots y sont allongés, abondans. La Nature ne présente que des objets rians, les mots y sont doux & flatteurs. Dans les pays du nord, l'organe est resserré par le froid, aussi la prononciation est dure, paresseuse. La Nature n'y présente que des objets hideux, hérissés; la tristesse du climat se communique aux esprits; le silence lugubre de la nature produit la taciturnité, racourcit les mots, multiplie les monosyllabes; toutes les langues méridionales composées de mots differens, ont à peu près le même caractere de douceur & d'harmonie; celles du nord différent de même par les mots, & se ressemblent également par l'âpreté des sons.

La différence des mots qui composent les langues, amenera nécessairement celle du génie de ces langues. Ce qui fait les mots d'une langue, c'est la différente combinaison des mots entr'eux, leurs rapports avec les idées qu'ils expriment, rapports qui peuvent être plus directs ou plus réfléchis, plus justes ou moins exacts. Ce qui fait encore le génie des langues, c'est leur facilité ou difficulté à exprimer certaines idées, leur richesse ou leur indigence, leur force ou leur foiblesse, leur précision ou leur prolixité. Mille causes peuvent varier leur génie : plusieurs de celles qui varient les mots d'une langue, varient son génie; nous avons dit que dans telle langue il y auroit une foule de mots qui manqueroient à une autre. Le genre de vie d'un peuple amene nécessairement une foule de mots qui lui seront particuliers. On remarquera tous les objets qui frapperont continuellement; on observera toutes

avoit peu de ces termes bas dont les grands dédaignassent de se servir, & des expressions populaires n'auroient pas si-

---

leurs nuances, tous leurs genres, toutes leurs especes; on aura des synonimes. On observera toutes leurs qualités; on aura des adjectifs. On observera leurs différentes actions sur les corps; on aura des verbes. Les Arabes ont cent cinquante mots pour exprimer lion, & trois cent pour exprimer le mot serpent.

Nous avons dit aussi que les mots d'une langue seroient doux, que les autres seroient durs. Cela détermine encore le génie d'une langue. La premiere aura plus de facilité à exprimer des choses agréables & voluptueuses; la seconde des choses horribles & sombres. La peinture des jardins d Armide appartenoit à la langue Italienne; celle de l'enfert & du combat des anges ne convenoit guere qu'à la langue Angloise.

Le génie d'une langue est encore déterminé par celui de la nation, & ce qui détermine le génie d'une nation, c'est d'abord le climat, ensuite le gouvernement. Dans les climats du midi, l'imagination plus vive, plus exaltée, peindra les objets d'une maniere plus brillante, les images seront plus fréquentes, plus hardies; le passage d'une idée à l'autre sera plus brusque; dans les climats moins chauds, l imagination plus tempérée produira des ouvrages plus froids & plus corrects. Dans les pays plus froids encore, l'imagination laissant plus de flegme, on raisonnera mieux, & on parlera moins bien; on aura plus de profondeur que de saillie. La nation produira plus de Philosophes que de Poëtes; & ces Poëtes seront plus profonds, plus penseurs que ceux des autres nations.

Cependant ce qu'on dit ici des pays froids ne convient pas à tous les peuples; aux Anglois, par exemple, dont les ouvrages ont une effervescence & une force d'imagination prodigieuse. C'est ce qui prouve l'influence du gouvernement sur le génie d'une nation, & par

gnifié, comme parmi nous, des expressions triviales. Voilà donc une foule de mots que leurs Poëtes pouvoient employer sans dégrader leur style. On peut en dire autant d'une multitude d'idées & d'images qui n'étoient point ignobles, parce que le caractere de souveraineté dont le peuple étoit revêtu, imprimoit un caractere de noblesse à toutes ses actions, & par contre-coup aux idées & aux images qui les exprimoient ou qui en étoient empruntées. Parmi nous, la barriere qui sépare les Grands du peuple a séparé leur langage, les préjugés ont avili les mots comme les hommes; & il y

---

contre-coup, sur celui de la langue; dans un pays où tout le monde est libre, la langue est fiere & précise. Dans les Monarchies où l'on dépend d'un Prince à qui on doit du respect, & de Supérieur qu'on est forcé de ménager, la langue aura moins de fierté & de précision. Elle aura de la délicatesse, de l'élégance, de la finesse, qui consiste à ne laisser entrevoir que la moitié de ce qu'on dit. Dans les pays despotiques, où l'esclave n'ose parler à son maître, la langue prendra un ton allégorique & mystérieux: & c'est-là que naîtront les apologues & le style figuré.

Enfin, le degré de civilisation d'un peuple influe beaucoup sur sa langue. Les peuples barbares ont une langue très-grossiere: presque tous les verbes à l'infinitif, point de ces mots abstraits qui lient les idées, qui expriment les propriétés générales des corps ou les notions purement spirituelles. Enfin le défaut d'idée amene la disette de mots.

a eu, pour ainsi dire, des termes nobles & des termes roturiers. Une délicatesse superbe a donc rejeté une foule d'expressions & d'images. La langue, en devenant plus décente, est devenue plus pauvre, & comme les Grands ont abandonné au peuple l'exercice des arts, ils lui ont aussi abandonné les termes qui peignent leurs opérations. De-là la nécessité d'employer des circonlocutions timides, d'avoir recours à la lenteur des périphrases, enfin d'être long de peur d'être bas; de sorte que le destin de notre langue ressemble assez à celui de ces Gentilshommes ruinés, qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger.

A la pauvreté s'est jointe la foiblesse. Le peuple met dans son langage cette franchise énergique qui peint avec force les sentimens & les sensations. Le langage des Grands est circonspect comme eux. Aussi dans tous les pays où le peuple donne le ton, on trouve dans les écrits des sentimens si profonds, si forts, si convulsifs, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il est impossible de les faire passer dans une langue qui exprime foiblement, parce que ceux qui donnent le ton sentent de même.

Il y a même dans ces langues des idées qui manquent absolument d'expressions.

Les Romains pour rendre l'action de faire du bien, avoient une foule de mots; nous n'avons que depuis peu celui de *bienfaisance*. N'est-ce pas encore parce qu'à Rome c'étoit le peuple qui fixoit la langue, & que parmi nous ce sont les Grands?

Les mœurs n'influent pas moins sur la langue que le gouvernement. Les Romains se voyoient toujours en public, &, pour ainsi dire, en perspective. Nous nous voyons de plus près & plus en détail. Dans leurs assemblées tumultueuses, l'effervescence de l'ambition, l'enthousiasme de la liberté faisoient fermenter avec violence leurs passions; dans nos petites sociétés, l'envie de plaire, l'esprit de galanterie les contraint, les modifie ou les masque; les Romains vivoient davantage dans les campagnes, & nous davantage dans les villes. Ils ont dû peindre mieux les objets physiques, & nous avons dû mieux exprimer les idées morales; ils ont eu des mots pour toutes les productions de la terre, & nous pour tous les mouvemens du cœur. Les grands ressorts de l'ame, les grands éclats des passions; voilà ce qu'ils ont dû peindre avec force: les nuances de ces mêmes passions, la délicatesse des sentimens, & les fibres les plus imperceptibles de l'ame;

voilà ce que notre langue ſait rendre avec fineſſe.

C'eſt ſans doute ce qui a fait long-temps regarder comme étrangere à notre langue la poéſie Epique, qui vit d'images & de deſcriptions. Ronſard & quelques autres, imitateurs des Anciens plutôt que peintres de la nature, ont écrit ſans ſuccès en ce genre, ont rempli leurs poéſies de deſcriptions, d'épithetes dans le goût des Grecs & des Romains. Cette maniere n'a eu qu'un temps. Eſt-ce, comme on l'a dit, parce qu'ils ont méconnu le génie de leur langue ? Non; puiſqu'elle n'étoit pas encore formée : mais c'eſt qu'ils ont méconnu ce qui détermine le génie, c'eſt-à-dire, celui de la nation, & l'influence des mœurs, qui nous reſſerrant dans l'enceinte des villes, ont par un aſcendant invincible détourné nos idées, & par conſéquent notre langue, des objets phyſiques vers les objets moraux. Auſſi un poëme ſur l'Agriculture eſt-il bien plus difficile à écrire en François, qu'un poëme ſur la Morale. Outre leur caractere général, les langues ont encore un génie particulier dépendant des mots qui la compoſent, de leurs ſons, de leurs combinaiſons entr'eux. A cet égard la langue Françoiſe, comparée avec la langue

Latine, perd encore au parallele. En Latin la désinance des substantifs marque le cas & le nombre ; la désinance des verbes désigne le temps, la personne, le nombre & le mode. Les François ont besoin pour décliner, des articles *de*, *du*, &c. *le*, *la*, &c. pour conjuguer, des verbes auxiliaires *être* & *avoir*. Quand les Latins en emploient un, nous en employons deux. Nous avons encore besoin pour conjuguer, des pronoms *je*, *tu*, *il*, &c. Ainsi, tandis que la langue Françoise, embarrassée d'articles, de prépositions, de verbes auxiliaires, se traîne lentement ; la langue Latine, que la désinance de chaque mot dispense de se charger de tout cet attirail, s'avance d'un pas rapide & dégagé.

Elle n'a pas moins de supériorité sur la nôtre par l'harmonie. En effet, soit que l'on considere les mots pris séparément, notre langue est pleine d'*e* muets, de syllabes sourdes qui trompent l'oreille, amortissent les sons & interceptent l'harmonie ; soit que l'on considere les mots liés entr'eux, l'inversion permet aux Latins d'essayer une foule de combinaisons, jusqu'à ce qu'ils aient assorti & marié les mots de la maniere la plus flatteuse pour l'oreille. Au contraire, l'obligation

l'obligation de ranger toujours nos phraſes dans le même ordre de conſtruction, donne plus rarement à l'Ecrivain l'occaſion de faire entre les mots des alliances agréables, de varier le nombre du ſtyle & la cadence des périodes. Ajoutez que dans une langue où l'inverſion eſt permiſe, il eſt plus aiſé de trouver, non-ſeulement la juſte proportion qui doit régner dans la coupe des phraſes, mais encore la gradation qui doit ſe trouver entre les idées.

Les regles de la poéſie Latine ſont auſſi bien plus faciles à obſerver, que celles de la poéſie Françoiſe ; la gêne qu'elle impoſe n'approche pas de l'eſclavage où eſt réduit le poëte François, par l'obligation de ſuſpendre l'hémiſtiche, de remplir le nombre des ſyllabes, d'éviter le froiſſement des ſons qui ſe heurtent déſagréablement, & ſur-tout de porter le joug de la rime, qui ſeul eſt plus peſant que toutes les entraves de la poéſie Latine.

Enfin, malgré cette gêne, l'obſervation des regles de notre poéſie produit de moins grandes beautés que l'obſervation des regles de la poéſie Latine. Dans celle-ci, le mêlange marqué des ſyllabes breves & longues amene néceſſairement le

rythme. Dans la nôtre, les regles ne prescrivent rien sur leur nombre arithmétique ; de sorte que des vers François peuvent être réguliers sans être nombreux; & satisfaire aux Loix de la versification, sans satisfaire à celles de l'harmonie.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de cette harmonie générale, qui par l'heureux choix, l'enchaînement mélodieux des mots, flatte agréablement l'oreille. Il est une autre espece d'harmonie, nommée imitative; harmonie bien supérieure à l'autre, s'il est vrai que l'objet de la Poésie soit de peindre. Pope en donne l'exemple & le précepte à la fois dans des vers imités admirablement par l'abbé Duresnel, & que j'ai essayé de traduire.

Peins-moi légérement l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on de la mer les ondes bouillonner?
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner.
Qu'Ajax souleve un roc & le lance avec peine,
Chaque syllabe est lourde & chaque mot se traîne;
Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau :
Le vers vole, & la suit aussi prompt que l'oiseau.

Mais il faut en convenir, c'est peut-être à cet égard que la langue Latine l'emporte le plus sur la nôtre. Le quantité des syllabes, dont la briéveté ou la lon-

gueur précipite ou rallentit le vers, étoit déterminée chez les Latins; nous avons aussi des breves & des longues, mais beaucoup moins marquées; notre prosodie n'est point décidée comme celle des Anciens, & cette indécision laisse tout le jugement, & tout le travail de l'harmonie à l'oreille & au goût du Poëte.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, nous avons dans notre langue trop peu de sons pleins, trop d'*e* muets, trop de syllabes sourdes. L'enjambement, les mots rejettés, plusieurs coupes de vers propres à l'harmonie imitative sont proscrits dans nos grands vers. Peut-être aussi notre langue est-elle devenue moins favorable à cette harmonie, que les langues anciennes, parce que nous-mêmes y sommes moins sensibles que les Anciens. On sait combien ils étoient heureusement organisés à cet égard. Il nous faut des sentimens pathétiques, des pensées fortes; nous voulons que le Poëte aille droit à notre cœur sans le secours de l'oreille. Aussi n'avons-nous guere que des poëmes dramatiques.

Enfin, nos premiers poëtes, Ronsard, Théophile ont décrédité cette harmonie par l'usage barbare qu'il en ont fait. Leurs successeurs ont été trop effrayés du ridicule

qu'on a justement attaché à certains vers imitatifs où ces auteurs effarouchoient à la fois l'oreille, tourmentoient la langue, & choquoient le bon sens.

Par cette exposition des avantages que la poésie Latine a sur la nôtre, on peut juger combien est difficile une traduction des Géorgiques en vers François. Cependant j'ose le dire : j'ai cru sentir plusieurs fois que ces difficultés ne seroient pas invincibles pour un grand Ecrivain, s'il vouloit déroger jusqu'à Traduire. Si le climat, le gouvernement, les mœurs influent, comme je l'ai dit, sur les langues, le génie des grands Ecrivains n'y influe pas moins. C'est lui qui les dompte, les plie à son gré, qui rajeunit les mots antiques, naturalise les nouveaux, transporte les richesses d'une langue dans une autre, rapproche leur distance, les force, pour ainsi dire, à sympathiser, rend fécond l'idiôme le plus stérile, rend harmonieux le plus âpre, enrichit son indigence, fortifie sa foiblesse, enhardit sa timidité, met à profit toutes ses ressources, lui en crée de nouvelles, en fait la langue de tous les lieux, de tous les temps, de tous les arts.

La lecture de nos bons Poëtes en fournit une infinité d'exemples. Depuis que notre langue a été, si j'ose ainsi parler,

fécondée par ces grands génies ; une foule d'idées, d'expressions, d'images qu'il auroit paru impossible de transporter dans notre langue, sont déjà adoptées, ou n'attendent pour l'être qu'un Ecrivain habile. Le briquet est aussi bien exprimé dans ces vers de Boileau,

Et du sein d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant,

que dans celui de Virgile

Ac primùm silicis scintillam extudit Achates.

Le mots *pavé* semble être banni de la grande Poésie ; voyez quelle noblesse il emprunte de ces beaux vers où Racine l'a placé :

Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples. *

Dévorer un regne d'un moment, dans Corneille, *de David éteint rallumer le flambeau*, dans Racine, sont-ils bien inférieurs pour la hardiesse, à ce que les Latins ont de plus fort en ce genre ?

A l'égard de l'harmonie, lisons les beaux morceaux de Boileau & de Racine ;

* Louis XIV.

& nous serons étonnés de voir jusqu'à quel point le génie & le travail peuvent dompter l'inflexibilité d'une langue.

L'harmonie imitative elle-même n'est pas exclue de nos vers. Je ne veux, pour le prouver, que ce beau récit tant criti-qué dans Phédre, & qu'on seroit si fâché de n'y pas trouver ; Racine semble l'avoir travaillé exprès, pour prouver que dans l'art de peindre les objets par des mots énergiques, des images fortes, des sons nombreux & même des sons imitatifs, nous pouvons souvent lutter contre les Anciens. C'est peut-être de tous les morceaux de notre Poésie, celui qui approche le plus des poésies de Virgile.

Quel vers du poëte Latin est plus expressif que celui-ci ?

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

On admiroit dans Homere μέγα δ'ἔβραχε φήγινος ἄξων. L'*essieu crie* vaut ἔβραχε ; & *se rompt* vaut mieux assurément que φήγινος qui est une épithete oisive.

Lorsque nous ne pouvons pas peindre par le son des mots, nous le pouvons par le mouvement du style, comme dans ce vers,

L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux ;

ou dans ce beau vers de Boileau,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

Notre langue maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut donc descendre sans bassesse aux objets les plus communs, s'élever sans témérité jusqu'aux plus nobles, peindre presque tout par des images, des sons ou des mouvemens.

C'est dans cette persuasion que j'ai hazardé une traduction des Géorgiques; je crois devoir rendre compte au Public des vues dans lesquelles j'ai entrepris cette traduction, des raisons qui m'ont décidé à la faire en vers, & du système de version que j'ai cru devoir suivre.

J'ai toujours regardé les Traductions comme un des meilleurs moyens d'enrichir une langue. La différence de gouvernemens, de climats & de mœurs tend sans cesse à augmenter celle des idiômes. Les Traductions, en nous familiarisant avec les idées des autres peuples, nous familiarisent avec les signes qui les expriment. Insensiblement elles transportent dans la langue une foule de tours, d'images, d'expressions qui paroissoient éloignés de son génie; mais qui s'en rap-

prochant par le ſecours de l'analogie, quelquefois s'annonçant comme le ſeul mot, la ſeule expreſſion, la ſeule image propre, ſont ſoufferts d'abord, & bientôt adoptés. Tant qu'on écrit des ouvrages originaux dans ſa langue, on n'emploie guere que des tours, des expreſſions déjà reçues, on jette ſes idées dans des moules ordinaires & ſouvent uſés. Lorſqu'on fait une verſion, la langue dans laquelle on traduit, prend imperceptiblement la teinture de celle dont on traduit; écrire un ouvrage original dans ſa langue, c'eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, conſommer ſes propres richeſſes; Traduire, c'eſt importer en quelque façon dans ſa langue, par un commerce heureux, les tréſors des langues étrangeres. En un mot, les Traductions ſont pour un idiôme, ce que les voyages ſont pour l'eſprit.

La traduction des Géorgiques étoit plus propre qu'aucune autre, ſi elle eût été entrepriſe par un grand Poëte, à donner à notre langue des richeſſes inconnues. Une belle verſion de l'Énéide l'enrichiroit moins : les aventures héroïques s'éloignent moins de ſon génie. Les opérations champêtres, les détails de la nature phyſique; voilà ce qu'il falloit la forcer à exprimer noblement, & c'eût été une véri-

table conquête sur sa fausse délicatesse, & son dédain superbe pour tout ce que nos préjugés ont osé avilir.

J'ai préféré de traduire en vers, parce que, quoiqu'en dise l'abbé des Fontaines, la fidélité d'une traduction de vers en prose est toujours très-infidele. Un des premiers charmes des vers est l'harmonie. Or, l'harmonie de la prose ne sauroit représenter celle des vers. La même pensée rendue en vers ou en prose produit sur nous un effet tout différent. Il y a dans la Bruyere & la Rochefoucault autant de pensées fines & vraies que dans Boileau. Or, on retiendra quarante vers de Boileau contre dix lignes de ces deux Auteurs. C'est que l'oreille cherche naturellement le rythme, & sur-tout dans la poésie.

Un autre charme de la poésie, comme de tous les autres arts, c'est sa difficulté vaincue. Une des choses qui nous frappe le plus dans un tableau, dans une statue, dans un poëme, c'est qu'on ait pu donner au marbre de la flexibilité ; c'est qu'une toile colorée fasse illusion à la vue ; c'est que des vers, malgré la gêne de la mesure, aient la même liberté que le langage ordinaire : & c'est encore un avantage dont le Traducteur en prose prive son original.

Enfin, le caractere de la prose differe trop de celui des vers. Ceux-ci ont une hardiesse qui effraie la timidité de l'autre; une vivacité de mouvement qui contraste avec sa pesanteur; une rapidité de marche que sa lenteur ne sauroit atteindre. Ce qui n'est que saillant en vers devient tranchant en prose, ce qui n'est que fort devient dur, ce qui n'est que vif devient brusque, ce qui n'est que hardi devient téméraire. Le Traducteur en prose cédant sans s'en appercevoir au caractere de ce genre d'écrire, remplacera la force par la foiblesse, l'expression figurée par l'expression simple, le metre par le discours non mesuré, le charme de la difficulté vaincue par l'insipidité d'une prose facilement écrite. Après cela, qu'il soit un peu plus fidele au sens littéral de quelques mots, à la construction de quelques phrases; le Traducteur en vers lui abandonne sans peine cette apparente fidélité qui ne sauroit compenser des infidélités réelles, s'il est vrai que la hardiesse, le mouvement, l'harmonie, les figures fassent le mérite de la poésie.

L'Abbé des Fontaines, comme je l'ai dit, est celui qui a soutenu le plus vivement le systême des Traductions en prose. C'est assurément le meilleur Traducteur

de Virgile que nous ayons. Or, il est aisé de le réfuter par lui-même, c'est-à-dire, en citant quelques morceaux de sa traduction. Pour peu qu'on sente la beauté des vers de Virgile, on sera étonné des énormes infidélités qu'il a faites à son Auteur.

Multum adeo rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva : neque illum
Flava Ceres alto nequicquam spectat Olympo ;
Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.

» Cérès, du haut de l'Olympe, jette » toujours un regard favorable sur le La» boureur attentif, qui a soin de briser » avec la herse ou le rateau les mottes de » son champ ; elle ne favorise pas moins » celui qui avec le soc de la charrue fait » croiser les sillons, & qui ne cesse d'agi» ter sa terre. »

De bonne foi, qui peut reconnoître Virgile dans cette prose ? Où est l'harmonie, sur-tout l'harmonie imitative qui par des vers travaillés & un rythme pénible me peint si bien les efforts du Laboureur qui tourmente sa terre pour la forcer à la fécondité ? Où sont ces expressions si pittoresques ou si justes, *glebas inertes*,

trahit crates, exercet tellurem, & sur-tout *imperat arvis.* Je sens combien mes vers sont au-dessous de ceux de Virgile; mais, si j'ai été plus exact en vers que l'abbé des Fontaines en prose, j'aurai cause gagnée.

Voyez ce Laboureur constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux;
Ecraser sous le poids de la herse qu'il traîne,
Les glebes dont le soc hérisse au loin la plaine;
Gourmander sans relâche un terrein paresseux;
Céres à ses travaux sourit du haut des cieux.

Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris, & dum se lætus auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acies falcis nondum tentanda; sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ;
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde:
Antè reformidant ferrum, tum denique dura
Exerce imperia, & ramos compesce fluentes.

„ Dans le temps qu'elle pousse ses premieres feuilles, ménagez un bois si tendre, & même lorsqu'il est devenu plus fort, & qu'il s'est élevé plus haut, abstenez-vous d'y toucher avec le fer: arrachez les feuilles adroitement avec la main. Mais quand le bois est devenu ferme

» ferme & solide, & que les branches de » votre vigne commencent à embrasser » l'orme, alors ne craignez point de la » tailler. N'épargnez ni son bois, ni son » feuillages : elle ne redoute plus le fer. »

Je ne dis rien de la différence que met entre ces deux morceaux, d'un côté la mélodie la plus sensible, de l'autre le défaut total d'harmonie. Voyez seulement comment toutes les expressions figurées, toutes les images hardies se sont évanouies dans la Traduction. *Prima ætas adolescit, dum se lætus ad auras palmes agit, laxis per purum immissus habenis, nondum acies falcis tentanda, dura exerce imperia, ramos compesce fluentes.* Enfin la répétition de ces trois *tum*, qui donne au vers tant de mouvement & de vivacité.

Je demande encore pardon au Lecteur de citer mes vers après ceux de Virgile ; mais si j'ai réussi à conserver la plupart de ses images, que n'auroit pas fait un Poëte qui auroit plus de talent que moi pour manier sa langue ?

Quand les premiers bourgeons s'empresseront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore.
Même, lorsque dans l'air qu'il commence à braver,
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever,
Pardonne à son audace en faveur de son âge ;

De la main seulement éclaircis son feuillage :
Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
Alors saisis le fer, alors sans indulgence
De la seve égarée arrête la licence,
Borne des jets errans l'essor présomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Qu'on n'imagine pas que j'ai choisi ces deux morceaux. Toute la traduction de l'abbé des Fontaines est dans ce genre. Il y a sans doute de la faute du Traducteur ; mais on sent en le lisant, que presque partout la hardiesse du Poëte a effarouché la timidité du prosateur. On peut être plus fidele que lui, même en prose ; mais cette fidélité sera toujours très-imparfaite, & pour une image heureusement rendue, mille autres avorteront infailliblement, par l'effet de la circonspection timide, nécessairement attachée à ce genre d'écrire.

A l'égard de ceux qui prétendent que la meilleure traduction en vers défigure les originaux & affoiblit leurs beautés, il me suffit de leur opposer celle d'Homere par le célebre Pope. J'ai vu des personnes très-instruites de la langue Grecque, convenir de bonne foi que la Traduction leur avoit fait infiniment plus de plaisir

que l'original. Celle de Virgile par Dryden m'a paru moins nerveuse, moins brillante, plus négligée; mais encore est-il vrai qu'il nous fait mieux connoître Virgile, que les meilleures versions en prose. C'est du moins un Poëte qui traduit un Poëte.

Il me reste à parler du systême de traduction que j'ai suivi, & des libertés que je me suis permises. J'ai toujours remarqué qu'une extrême fidélité en fait de Traduction étoit une extrême infidélité. Un mot est noble en Latin; le mot François qui y répond est bas: si vous vous piquez d'une extrême exactitude, la noblesse du style est donc remplacée par de la bassesse.

Une expression Latine est forte & précise; il faut en François plusieurs mots pour la rendre: si vous êtes exact, vous êtes long.

Une expression est hardie dans le Latin; elle est tranchante en François: vous remplacez donc la hardiesse par la dureté.

Une suite de mots est harmonieuse dans l'original; ceux qui y répondent immédiatement peuvent n'être pas aussi mélodieux: l'âpreté des sons va donc prendre la place de l'harmonie.

Une image étoit neuve dans l'Auteur Latin; elle est usée en François : vous rendez donc une image neuve par une image triviale.

Un détail géographique, une allusion aux mœurs pouvoit être agréable dans votre Auteur au peuple pour lequel il écrivoit, & ne l'être pas pour vos lecteurs ; vous n'êtes donc qu'étrange, lorsque votre Auteur est intéressant.

Que fait donc le Traducteur habile ? Il étudie le caractere des deux langues. Quand leurs génies se rapprochent, il est fidele ; quand ils s'éloignent, il remplit l'intervalle par un équivalent, qui, en conservant à sa langue tous ses droits, s'écarte le moins qu'il est possible du génie de l'Auteur. Chaque Ecrivain a, pour ainsi dire, sa démarche & sa physionomie. Il est plus ou moins chaud, plus ou moins rapide, plus ou moins ingénieux ; on ne prendra donc pas pour rendre le style toujours vrai, toujours précis, toujours simple de Virgile, le style brillant, fécond & diffus d'Ovide.

On consultera ensuite le genre d'ouvrage. On ne traduira pas un poëme didactique, comme un poëme épique ; les Géorgiques, par exemple, comme l'Enéide.

Chaque morceau de l'ouvrage a aussi son caractere dépendant du fonds des idées & du mouvement du style : les idées sont simples ou brillantes, gaies ou sombres, riantes ou majestueuses. Le Traducteur non-seulement ne confondra pas ces différens tons, ces différentes couleurs ; mais en saisira, autant qu'il lui sera possible, les nuances principales.

Le mouvement du style dépend sur-tout de la longueur ou de la briéveté des phrases. Le Traducteur ne noiera pas dans de longues périodes, des traits détachés qui doivent s'élancer avec vivacité : il ne hachera pas non plus des périodes nombreuses qui doivent rouler avec majesté.

Enfin, il portera le scrupule jusqu'à conserver à chaque membre de phrase la place qu'il occupe, toutes les fois que la gradation naturelle des idées l'exigera. Il s'attachera sur-tout à rendre chaque trait avec précision. Il ne mettra que rarement en deux vers ce que son Auteur exprime en un. Plus un trait gagne en étendue, plus il perd en force. C'est une liqueur spiritueuse, qui, lorsqu'on y verse de l'eau, diminue de la qualité en augmentant de quantité.

C'est sur-tout dans un ouvrage didactique, comme les Géorgiques de Virgile,

que la précion est essentielle : un précepte exprimé briévement se grave bien mieux dans la mémoire, que lorsqu'il est noyé dans une foule de mots qui la surchargent. C'est sans doute dans cette vue que Boileau a rempli son Art Poétique de vers pleins de précision, &, par cette raison, faciles à retenir.

J'ai fait tous mes efforts pour être aussi précis que mon original ; sur deux mille vers & plus, ma Traduction n'excede guere que de cent vingt, & j'ai cherché en cela, non la gloire puérile de faire à peu près le même nombre de vers que Virgile ; mais l'avantage d'égaler, autant qu'il m'a été possible, la rapidité de l'original qui doit à cette qualité un de ses principaux charmes.

Mais le devoir le plus essentiel du Traducteur, celui qui les renferme tous, c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son Auteur. Il faut qu'il représente, autant qu'il est possible, sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de Traduire contracte une dette ; il faut pour l'acquitter, qu'il paie non avec la même monnoie, mais la même somme. Quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pen-

ſée; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'eſprit; s'il eſt moins énergique, qu'il ſoit plus harmonieux; s'il eſt moins précis, qu'il ſoit plus riche. Prévoit-il qu'il doive affoiblir ſon Auteur dans un endroit? qu'il le fortifie dans un autre, qu'il lui reſtitue plus bas ce qu'il lui a dérobé plus haut, enſorte qu'il établiſſe partout une juſte compenſation; mais toujours en s'éloignant, le moins qu'il ſera poſſible, du caractere de l'ouvrage, & de chaque morceau. C'eſt pour cela qu'il eſt injuſte de comparer chaque vers du Traducteur au vers du texte qui y répond. C'eſt ſur l'enſemble & l'effet total de chaque morceau qu'il faut juger de ſon mérite.

Mais pour Traduire ainſi, il faut non-ſeulement ſe remplir, comme on l'a dit ſi ſouvent, de l'eſprit de ſon Poëte, oublier ſes mœurs pour prendre les ſiennes, quitter ſon pays pour habiter le ſien; mais aller chercher ſes beautés dans leur ſource, je veux dire dans la nature; pour mieux imiter la maniere dont il a peint les objets, il faut voir les objets eux-mêmes. Et à cet égard c'eſt compoſer, juſqu'à un certain point, que de Traduire.

C'eſt en voyant la campagne, les moiſſons, les vergers, les troupeaux, les

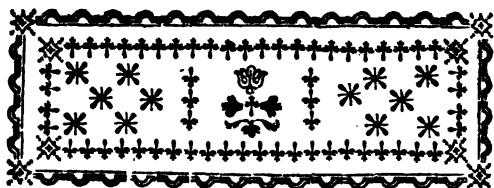
abeilles, tous ces tableaux délicieux qui ont inſpiré l'Auteur des Géorgiques, que j'ai cru ſentir quelque étincelle du feu néceſſaire pour le bien rendre; jamais je n'ai trouvé la Nature plus belle qu'en liſant Virgile; jamais je n'ai trouvé Virgile plus admirable qu'en obſervant la nature; la Nature, en un mot, a été pour moi le ſeul Commentaire de celui de tous les Poëtes qui l'a le mieux imitée.

Voilà les idées que je me ſuis faites de la Traduction. Je ſens combien je ſuis loin de les avoir remplies; mais j'oſe dire que cet ouvrage ſeroit parfait, s'il n'avoit fallu pour le rendre tel, qu'un goût vif pour la Poéſie, la plus grande admiration pour Virgile, & le plus grand reſpect pour le Public.

Il y a pluſieurs Traductions des Géorgiques en vers François. On ne connoît guere celle de l'abbé de Marolles qui traduiſoit encore plus mal en vers qu'en proſe. Il en exiſte une de Ségrais, qui n'a été imprimée qu'après ſa mort. On ne la lit pas plus que ſon Enéide. Quelque temps après celle-ci, il en parut une de Martin qu'on a fauſſement prétendu être le même que Pinchêne, neveu de Voiture, l'un de ces malheureux dont Boileau enchaînoit les noms dans ſes vers ſaty-

riques. Sa Traduction, dont on ne peut soutenir la lecture, est cependant supérieure à celle de Ségrais dont Despréaux a vanté les Eglogues.

J'ai placé des notes à la fin de chaque Livre. Je ne me suis pas borné à rapporter quelques traits de la Mythologie, qu'on peut trouver par-tout. Je me suis attaché sur-tout à éclaircir les endroits obscurs, qui, malgré la foule des Traducteurs & des Commentateurs, sont encore en grand nombre. Tantôt j'explique Virgile par Virgile lui-même, en rapprochant les passages qui peuvent s'expliquer mutuellement. Tantôt je compare ses préceptes avec ceux des Ecrivains du même genre, qui l'ont précédé ou suivi. J'ai emprunté de nos Auteurs tout ce qui pouvoit offrir des objets de comparaison. La partie des plantes offre, je crois, des observations neuves. Enfin, je n'ai rien négligé pour rendre utile cette partie de mon ouvrage; j'ai tâché de faire en sorte qu'elle obtînt grace pour l'autre, & de réparer, en interprétant bien les vers de Virgile, le tort que je puis leur avoir fait en les traduisant mal.

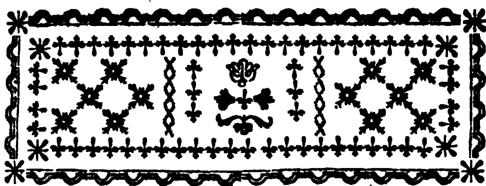


P. VIRGILII GEORGICON.



LIBER PRIMUS.

QUID faciat lætas segetes : quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites
Conveniat : quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori, atque apibus quanta experientia parcis,
Hinc canare incipiam. Vos, ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum :
Liber & alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ,
Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis :
Et Vos, agrestum præsentia numina, Fauni,
Ferte simul Faunique pedem Dryadesque puellæ :
Munera vestra cano Tuque ô, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune : & cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci :



LES GÉORGIQUES DE VIRGILE.



LIVRE PREMIER.

JE chante les moissons, les fertiles vergers,
Et l'art du vigneron, & les soins des bergers,
Et le nectar brillant que l'abeille nous donne;
C'est l'ami de César, c'est le mien qui l'ordonne.
ASTRES majestueux qui mesurez les ans;
Cérès dont les moissons succéderent aux glands;
Bacchus dont le nectar teint les eaux des fontaines;
Faunes, Nymphes des bois, & des monts, & des plaines,
Venez, inspirez-moi: je chante vos bienfaits.
Pallas qui nous donnas l'olive de la paix;
Neptune qui d'un coup du trident redoutable
Fis sortir de la terre un coursier indomptable;
Vous, jeune Dieu de Cée, ami des sombres bois,
Dont vingt troupeaux choisis reconnoissent les loix;

Ipse nemus linquens patrium, saltusque Lycæi,
Pan ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
Adsis ô Tegeæe favens : oleæque Minerva
Inventrix, uncique puer monstrator aratri!
Et teneram ab radice ferens Sylvane cupressum.
Diique Deæque omnes, studium quibus arva tueri :
Quique novas alitis nonnullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo demittitis imbrem.

Tuque adeò, quem mox quæ sint habitura Deorum
Concilia, incertum est : urbesne invisere, Cæsar,
Terrarumque velis curam : & te maximus orbis
Auctorem frugum, tempestatumque potentem
Accipiat, cingens maternâ tempora myrto :
An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant : tibi serviat ultima Thule,
Teque sibi generum Thetys emat omnibus undis.
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Quà locus Erigonen inter, Chelasque sequentes
Panditur : ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, & cœli justâ plus parte relinquit.
Quicquid eris (nam te nec sperent Tartara Regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido ;
Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem)
Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis :
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, & votis jam nunc assuesce vocari.

Vere novo, gelidus canis cùm montibus humor
Liquitur, & zephyro putris se gleba resolvit ;

Pan

Pan qui sur le Lycée ou le riant Ménale
Animes sous tes doigts la flûte pastorale ;
Vieillard qui dans ta main tiens un jeune cyprès ;
Enfant qui le premier sillonnas les guérets ;
Vous tous, Dieux bienfaisans, Déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices,
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons présidez à mes chants.

Et toi qu'attend le ciel, & que la terre adore,
Sous quel titre, ô César, faudra-t-il qu'on t'implore ?
Veux-tu, le front paré du myrte maternel,
Remplacer Jupiter sur son trône éternel ;
Va, préside aux saisons, gouverne le tonnerre,
Protege les cités, fertilise la terre.
Veux-tu sur l'Océan un pouvoir souverain ?
Le trident de Neptune est remis dans ta main,
Thétys t'offre sa fille ; & Roi des mers profondes,
Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes.
Peut-être plus voisin de tes nobles aïeux,
Nouveau signe d'Eté, veux-tu briller aux cieux ?
Le Scorpion brûlant déjà loin d'Erigone
S'écarte avec respect, & fait place à ton trône.
Choisis ; mais garde-toi d'accepter les Enfers.
Qu'on vante l'Elysée & ses bois toujours verds ;
Fiere d'un sceptre affreux, que Proserpine y regne ;
Toi, je veux qu'on t'adore, & non pas qu'on te craigne ;
De nos Cultivateurs viens donc guider les mains ;
Et prélude par eux au bonheur des humains.

Quand la neige au printemps s'écoule des montagnes ;
Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes ;

Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, & sulco attritus splendescere vomer.
Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit :
Illius immensæ ruperunt horrea messes.

At priùs ignotum ferro quàm scindimus æquor,
Ventos & varium cæli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum :
Et quid quæque ferat regio, & quid quæque recuset,
Hîc segetes, illic veniunt felicius ùvæ :
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides, croccos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi ?
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum ?

Continuo has leges æternaque fœdera certis
Imposuit Natura locis : quo tempore primùm
Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem :
Unde homines nati, durum genus. Ergo age, terræ
Pingue solum primis extemplo à mensibus anni
Fortes invertant tauri : glebasque jacentes
Pulverulenta coquat maturis solibus æstas.

Que j'entende le bœuf gémir ſous l'aiguillon ;
Qu'un ſoc long-temps rouillé brille dans le ſillon.
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides ?
Par les ſoleils brûlans, par les frimats humides
Qu'ils ſoient deux fois mûris & deux fois engraiſſés,
Tes greniers crouleront ſous tes grains entaſſés.

Toutefois dans le ſein d'une terre inconnue,
Ne va point vainement enfoncer la charrue.
Obſerve le climat, connois l'aſpect des cieux ;
L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens laboureurs l'uſage héréditaire,
Et les biens que prodigue ou refuſe une terre.
Dans ces riches vallons la moiſſon flottera ;
Sur ces côteaux rians la grappe mûrira :
Ici ſont des vergers qu'enrichit la culture ;
Là regne un verd gazon qu'entretient la Nature ;
Le Tmole eſt parfumé d'un ſafran précieux ;
Dans les champs de Saba l'encens croît pour les Dieux ;
L'Euxin voit le caſtor ſe jouer dans ſes ondes ;
Le Pont s'énorgueillit de ſes mines fécondes ;
L'Inde produit l'ivoire ; & dans ſes champs guerriers
L'Epire pour L'Elide exerce ſes courſiers.

Ainsi jadis le Ciel partagea ſes largeſſes,
Lorſqu'un mortel ſauvé des ondes vengereſſes ;
De fertiles cailloux ſemant d'affreux déſerts,
D'hommes laborieux repeupla l'univers.
Connois donc la nature, & regle-toi ſur elle.
Si ton terrein eſt gras, dès la ſaiſon nouvelle
Qu'on y plonge le ſoc, & que l'Eté poudreux
Mûriſſe tes ſillons embraſés par ſes feux ;

At si non fuerit tellus fœcunda, sub ipsum
Arcturum tenui sat erit suspendere sulco :
Illic, officiant lætis ne frugibus herbæ ;
Hìc, sterilem exiguus ne deserat humor arenam.

Alternis idem tonsas cessare novales,
Et segnem patiere situ durescere campum.
Aut ibi flava seres mutato sidere farra,
Unde priùs lætum siliquâ quassante legumen,
Aut tenues fœtus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos, sylvamque sonantem ;
Urit enim lini campum seges, urit avenæ :
Urunt Lethæo perfusa papavera somno.
Sed tamen alternis facilis labor : arida tantùm
Ne saturare fimo pingui pudeat sola ; neve
Effœtos cinerem immundum jactare per agros.
Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva,
Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.

Sæpè etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis :
Sive inde occultas vires, & pabula terræ
Pinguia concipiunt : sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor :
Seu plures calor ille vias, & cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat quà succus in herbas :
Seu durat magis, & venas astringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

Mais si ton sol ingrat n'est qu'une foible arene,
Qu'au retour du Bouvier le soc l'effleure à peine ;
Ainsi l'un perd l'exès de sa fécondité,
L'autre de quelque suc est encore humecté.

Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture,
Son sein reconnoissant te paie avec usure.
Ou bien seme du bled dans le même terrein
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin,
Ou la vesce légere, ou ces moissons bruyantes
De pois retentissans dans leurs cosses tremblantes :
Pour l'avoine & le lin, & les pavots brulans,
De leur suc nourriciers ils épuisent les champs ;
La terre toutefois, malgré leurs influences,
Pourra par intervalle admettre ces semences ;
Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrein sans vigueur
Par de riches engrais raniment leur langueur.
La terre ainsi repose en changeant de richesses ;
Mais un entier repos redouble ses largesses.

Cérès approuve encor que des chaumes flétris
La flamme en pétillant dévore les débris ;
Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
Deviennent pour la terre un aliment utile ;
Soit que le feu l'épure, & chasse le venin
Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein ;
Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active,
Il ouvre des chemins à la seve captive ;
Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant il en ferme l'entrée.

MULTUM adeò, raſtris glebas qui frangit inertes,
Vimineaſque trahit crates, juvat arva : neque illum
Flava Ceres alto nequicquam ſpectat Olympo :
Et qui, proſciſſo quæ ſuſcitat æquore terga,
Rurſus in obliquum verſo perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.

HUMIDA ſolſtitia atque hyemes orate ſerenas
Agricolæ : hyberno lætiſſima pulvere farra,
Lætus ager : nullo tantùm ſe Myſia cultu
Jactat, & ipſa ſuas mirantur Gargara meſſes.

QUID dicam, jacto qui ſemine cominus arva
Inſequitur, cumuloſque ruit malè pinguis arenæ ?
Deinde ſatis fluvium inducit, rivoſque ſequentes ?

ET, cùm exuſtus ager morientibus æſtuat herbis,
Ecce ſupercilio clivoſi tramitis undam
Elicit : illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, ſcatebriſque arentia temperat arva.

QUID, qui, ne gravidis procumbat culmus ariſtis,
Luxuriem ſegetum tenerâ depaſcit in herbâ,
Cùm primùm ſulcos æquant ſata ; quique paludis
Collectum humorem bibulâ deducit arenâ ?

Vois-tu ce Laboureur constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux;
Ecraser sous le poids des longs rateaux qu'il traîne
Les glebes donc le soc a hérissé la plaine;
Gourmander sans relâche un terrein paresseux?
Céres à ses travaux sourit du haut des cieux.

J'aime des hivers secs & des étés humides.
L'été, des sillons frais, l'hiver, des champs arides
Sont un garand certain de la fertilité.
C'est alors que surpris de leur fécondité,
Et le riche Gargare & l'heureuse Mysie
Enfantent des moissons qui nourrissent l'Asie.
Au maître des saisons adresse donc tes vœux.

Mais l'art du Laboureur peut tout après les Dieux.
Dans ses champs la semence est-elle déposée?
Il la couvre à l'instant sous la glebe écrasée,
Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux,
Court dans chaque sillon distribuer ses eaux.

Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussi-tôt je le vois par une douce pente
Amener du sommet d'un rocher sourcilleux
Un docile ruisseau qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, & roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.

Tantôt pour empêcher qu'un frêle chalumeau
Ne languisse accablé sous son riche fardeau;
Dès qu'il voit du sillon sortir ses bleds superbes,
Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes.

Tantôt son bras actif desséchant des marais,
De leurs dormantes eaux délivres les guérets;

Præſertim incertis ſi menſibus amnis abundans
Exit, & obducto latè tenet omnia limo,
Unde cavæ tepido ſudant humore lacunæ.
Nec tamen, hæc cùm ſint hominumque boumque labores
Verſando terram experti, nihil improbus anſer,
Strymoniæque grues, & amaris intyba fibris
Officiunt, aut umbra nocet. Pater ipſe colendi
Haud facilem eſſe viam voluit, primuſque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda:
Nec torpere gravi paſſus ſua regna veterno.
Antè Jovem nulli ſubigebant arva coloni:
Nec ſignare quidem, aut partiri limite campum
Fas erat: in medium quærebant: ipſaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poſcente, ferebat.
Ille malum virus ſerpentibus addidit atris,
Prædarique lupos juſſit, pontumque moveri;
Mellaque decuſſit foliis, ignemque removit;
Et paſſim rivis currentia vina repreſſit;
Ut varias uſus meditando extunderet artes
Paulatim, & ſulcis frumenti quæreret herbam,
Et ſilicis venis abſtruſum excuderet ignem.
Tunc alnos primùm fluvii ſenſere cavatas:
Navita tum ſtellis numeros & nomina fecit,
Pleïadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arcton.
Tum laqueis captare feras, & fallere viſco
Inventum, & magnos canibus circumdare ſaltus.
Atque aliùs latum fundâ jam verberat amnem,
Alta petens, pelagoque alius trahit humida lina.
Tum ferri rigor, atque argutæ lamina ſerræ:

Sur-tout lorſque gonflant ſes ondes orageuſes
Un fleuve a ſubmergé les campagnes fangeuſes,
Et que du noir limon dont les champs ſont couverts,
L'exhalaiſon impure empoiſonne les airs.

MAIS malgré tant de ſoins, malheureux que nous ſommes :
Malgré les animaux qui ſecondent les hommes,
Tout n'eſt pas fait encor ; crains pour tes jeunes blés
L'ombre, & l'herbe indomptable, & les brigands ailés.

TEL eſt l'arrêt fatal du maître du tonnerre,
Lui-même il força l'homme à cultiver la terre,
Et n'accordant ſes fruits qu'à nos ſoins vigilans,
Voulut que la miſere éveillât les talens.
Nul enclos avant lui ne diviſoit les plaines ;
On jouiſſoit ſans crainte, on moiſſonnoit ſans peines ;
Il endurcit la terre, il ſouleva les mers,
Nous déroba le feu, troubla la paix des airs ;
Empoiſonna la dent des viperes livides ;
Contre l'agneau craintif arma les loups avides,
Dépouilla de leur miel les riches arbriſſeaux,
Et du vin dans les champs fit tarir les ruiſſeaux.
Enfin, l'art à pas lents vient adoucir nos peines :
Le caillou rend le feu recelé dans ſes veines ;
La terre obéiſſante & les flots étonnés
Par la rame & le ſoc déjà ſont ſillonnés ;
Déjà le Nocher compte & nomme les étoiles ;
Des chiens lancent un cerf ; le chaſſeur tend ſes toiles ;
La glu trompe l'oiſeau ; le crédule poiſſon
Tombe dans des filets ou pend à l'hameçon ;
Bientôt le fer rougit dans la fournaiſe ardente ;
J'entends crier la dent de la lime mordante ;

Nam primi cuneis ſcindebant fiſſile lignum.
Tum variæ venere artes. Labor omnia vincit
Improbus, & duris urgens in rebus egeſtas.

Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Inſtituit, cùm jam glandes atque arbuta ſacræ
Deficerent ſylvæ, & victum Dodona negaret.
Mox & frumentis labor additus : ut mala culmos
Eſſet rubigo, ſegniſque horreret in arvis
Carduus : intereunt ſegetes, ſubit aſpera ſylva,
Lappæque, tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium & ſteriles dominantur avenæ.
Quòd niſi & aſſiduis terram inſectabere raſtris,
Et ſonitu terrebis aves, & ruris opaci
Falce premes umbras, votiſque vocaberis imbrem :
Heu, magnum alterius fruſtra ſpectabis acervum,
Concuſsâque famem in ſylvis ſolabere quercu.

Dicendum, & quæ ſint duris agreſtibus arma,
Queis ſine, nec potuere ſeri, nec ſurgere meſſes.
Vomis, & inflexi primùm grave robur aratri,
Tardaque Eleuſinæ matris volventia plauſtra,
Tribulaque, traheæque, & iniquo pondere raſtri;
Virgea præterea Celei, viliſque ſupellex,
Arbuteæ crates, & myſtica vannus Iacchi;
Omnia quæ multò antè memor proviſa repones,
Si te digna manet divini gloria ruris.

Continuo in ſylvis magnâ vi flexa domatur
In burim, & curvi formam accipit ulmus aratri.
Huic à ſtirpe pedes temo protentus in octo,

L'acier coupe le bois que déchiroient les coins :
Tout cede aux longs travaux, & ſur-tout aux beſoins.
Quand Dodone aux mortels refuſa leur pâture,
Cérès vint des guérets leur montrer la culture.
De ces nouveaux bienfaits ſont nés des ſoins nouveaux :
La rouille vient ronger le fruit de nos travaux ;
La ronce naît en foule, & les épis périſſent ;
D'arbuſtes épineux les ſillons ſe hériſſent,
Et Cérès à côté de ſes plus riches dons
Voit triompher l'ivraie, & régner les chardons.
Tourmente donc la terre, appelle donc la pluie,
Chaſſe l'avide oiſeau, détruis l'ombre ennemie,
Ou bientôt affamé près d'un riche voiſin
Retourne au gland des bois pour aſſouvir ta faim.
Mais les momens ſont chers ; hâte-toi de connoître
Ce qui doit compoſer ton arſenal champêtre.
D'abord on forge un ſoc, on taille des traîneaux ;
De leurs ongles de fer on arme des rateaux ;
On entrelace en claie un arbuſte docile ;
Le van chaſſe des grains une paille inutile ;
Le madrier peſant te ſert à les fouler,
Et des chars au beſoin ſeront prêts à rouler.
Sans tous ces inſtrumens il n'eſt point de culture.
De la charue enfin deſſinons la ſtructure.
D'abord il faut choiſir, pour en former le corps,
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts ;
Le joug qui t'aſſervit ton robuſte attelage,
Le manche qui conduit le champêtre équipage,
Pour ſoulager ta main & le front de tes bœufs,
Du bois le plus léger ſeront formés tous deux.

Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorso.
Cæditur & tilia antè jugo levis, altaque fagus,
Stivaque, quæ currus à tergo torqueat imos:
Et suspensa focis exploret robora fumus.

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis tenuesque piget cognocere curas.
Area cùm primis ingenti æquanda cylindro,
Et vertenda manu, & cretâ solidanda tenaci:
Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat.
Tum variæ illudunt pestes: sæpe exiguus mus
Sub terris posuitque domos, atque horrea fecit,
Aut oculis capti fodêre cubilia talpæ:
Inventusque cavis bufo, & quæ plurima terræ
Monstra ferunt, populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectæ.

Contemplator item, cùm se nux plurima sylvis
Induet in florem, & ramos curvabit olentes:
Si superant foetus, pariter frumenta sequentur,
Magnaque cum magno veniet tritura calore;
At si luxuriâ foliorum exuberat umbra,
Nequicquam pingues paleâ teret area culmos.

Semina vidi equidem multos medicare serentes,
Et nitro priùs, & nigrâ perfundere amurcâ,

Le

Le fer, dont le tranchant dans la terre se plonge,
S'enchasse entre deux coins d'où sa pointe s'allonge,
Aux deux côtés du soc de larges orillons
En écartant la terre exhaussent les sillons;
De huit pieds en avant que le timon s'étende;
Sur deux orbes roulans que ta main le suspende,
Et qu'enfin tout ce bois éprouvé par les feux
Se durcisse à loisir sur ton foyer fumeux.

Il est mille autres soins consacrés par nos peres;
Ne dédaigne donc pas ces préceptes vulgaires.
D'abord, qu'un long cylindre également roulé
Applanisse la terre où tu battras le blé;
Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pétrissent
D'herbes & d'animaux les fentes se remplissent;
Là, l'immonde crapaud dans un coin s'assoupit;
Dans son trou tortueux le mulot se tapit;
La taupe, dont les yeux au jour s'ouvrent à peine
Y creuse sourdement sa maison souterreine;
L'avide charenson y dévore tes grains;
Et l'avare fourmi grossit ses magasins.

Peut-être voudrois-tu dès la saison de Flore
Prévoir ce que pour toi l'Eté va faire éclore?
Regarde l'amandier reverdir tous les ans,
Et courber en festons ses rameaux odorans;
Abonde-t-il en fleurs? par des chaleurs ardentes
Le soleil mûrira des moissons abondantes:
Si des feuilles sans fruits surchargent ses rameaux,
Le fléau ne battra que de vains chalumeaux.

Des légumes souvent l'enveloppe infidele
Déguise la maigreur des fruits qu'elle recele.

Grandior ut fœtus ſiliquis fallacibus eſſet,
Et quamvis igni exiguo properata maderent.
Vidi lecta diu, & multo ſpectata labore,
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret: ſic omnia fatis
In pejus ruere, ac retrò ſublapſa referri.
Non aliter, quàm qui adverſo vix flumine lembum
Remigiis ſubigit, ſi brachia fortè remiſit,
Atque illum in præceps prono rapit alveus amne.

PRÆTEREA tam ſunt Arcturi ſidera nobis,
Hædorumque dies ſervandi, & lucidus Anguis,
Quàm quibus in patriam ventoſa per æquora vectis
Pontus, & oſtriferi fauces tentantur Abydi.

LIBRA die ſomnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividet orbem,
Exercete, viri, tauros, ſerite hordea campis,
Uſque ſub extremum brumæ intractabilis imbrem.
Necnon & lini ſegetem, & cereale papaver
Tempus humo tegere, & jamdudum incumbere aratris;
Dum ſiccâ tellure licet, dum nubila pendent.

VERE fabis ſatio: tum te quoque, medica, putres
Accipiunt ſulci, & milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit cùm cornibus annum
Taurus, & adverſo cedens Canis occidit aſtro.

Pour qu'ils ſoient mieux nourris, & pour rendre le grain
Plus prompt à s'amollir en bouillant dans l'airain,
J'ai vu dans le marc d'huile & dans une eau nitrée
Détremper la ſemence avec ſoin préparée.
Remede infructeux, inutiles ſecrets!
Les grains les plus heureux, malgré tous ces apprêts,
Dégénerent enfin, ſi l'homme avec prudence
Tous les ans ne choiſit la plus belle ſemence:
Tel eſt l'arrêt du ſort, tout tend vers ſon déclin.
Je crois voir un nocher, qui, la rame à la main,
Lutte contre les flots, & les fend avec peine;
Suſpend-t-il ſes efforts? l'onde roule & l'entraîne.

Il faut ſavoir auſſi d'un regard curieux,
Pour cultiver la terre interroger les cieux.
Leurs ſignes ne ſont pas moins utiles au monde
Pour ſillonner les champs, que pour voguer ſur l'onde.

Quand la Balance enfin recevant le Soleil,
Egale au jour la nuit, le travail au ſommeil,
Juſqu'aux jours où l'hiver, qui ſuſpend tes ouvrages,
Inonde les vallons de ſes derniers orages,
De tes taureaux nerveux aiguillonne les flancs;
Seme l'orge, le lin, les pavots nourriſſans;
Ne quitte point le ſoc; hâte-toi; les tempêtes
Vont verſer les torrens ſuſpendus ſur nos têtes.

Si-tôt que dans nos champs Zéphyre eſt de retour,
On y ſeme la feve; & quand l'aſtre du jour
Ouvrant dans le Taureau ſa brillante carriere,
Engloutit Sirius dans des flots de lumiere;
Les ſillons amollis reçoivent les ſainfoins,
Et le millet doré redemande tes ſoins.

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis;
Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur,
Gnossiaque ardentis decedat stella Coronæ,
Debita quàm sulcis committas semina, quàmque
Invitæ properes anni spem credere terræ.
Multi ante occasum Maïæ cœpere: sed illos
Expectata seges vanis elusit avenis.

Si verò viciamque seres, vilemque faselum,
Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis;
Haud obscura cadens mittet tibi signa Bootes:
Incipe, & ad medias sementem extende pruinas.

Idcirco certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi Sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum Zonæ: quarum una corusco
Semper sole rubens, & torrida semper ab igni:
Quam circum extremæ dextrâ lævâque trahuntur,
Cœruleâ glacie concretæ atque imbribus atris.
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ Divûm, & via secta per ambas,
Obliquus quâ se signorum verteret ordo.

Mundus ut ad Scythiam, Riphæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in Austros.
Hic vertex nobis semper sublimis; at illum
Sub pedibus Styx atra videt, manesque profundi.
Maximus hîc flexu sinuoso elabitur Anguis
Circum, perque duas in morem fluminis Arctos,
Arctos Oceani metuentes æquore tingi.
Illic (ut perhibent) aut intempesta silet nox

Préfere-tu des blés dont les gerbes flottantes
Roulent au gré des vents leurs ondes jaunissantes ?
Attends jusqu'au lever de la Couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor ;
Mais la terre à regret reçoit cette semence,
Et de maigres épis trompent leur espérance.

La faisolle, à tes soins a-t-elle quelque part ?
Jusqu'à l'humble lentille abaisse-tu ton art ?
Attends que dans les cieux disparoisse l'Arcture,
Et poursuis jusqu'au temps où regne la froidure.

Pour régler nos travaux, pour marquer les saisons,
L'art divisa du ciel les vastes régions.
Soleil, ame du monde, océan de lumiere !
Douze astres différens partagent ta carriere ;
Cinq Zones de l'Olympe embrassent le contour ;
L'une des feux brûlans est l'aride séjour ;
Deux autres s'écartant d'une égale distance,
Siege des noirs frimats, bornent ce globe immense ;
Mais entre ces glaçons & ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et terminent l'espace où la ligne Ecliptique
S'étend obliquement jusqu'au double Tropique.

Le globe vers le nord, hérissé de frimats
S'éleve & redescend vers les brûlans climats.
Notre Pole des cieux voit la clarté sublime ;
Du Tartare profond l'autre touche l'abyme.
Calisto, dont le char craint les flots de Thétys,
Vers les glaces du nord brille auprès de son fils ;
Le Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense,
Le Pole du midi, noir séjour du silence,

Semper, & obtentâ densantur nocte tenebræ;
Aut redit à nobis Aurora, diemque reducit.
Nosque ubi primus equis oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.

Hinc tempestates dubio prædiscere cœlo
Possumus: hinc messisque diem tempusque serendi,
Et quando infidum remis impellere marmor
Conveniat: quando armatas deducere classes,
Aut tempestivam sylvis evertere pinum.
Nec frustra signorum obitus speculamur & ortus,
Temporibusque parem diversis quatuor annum.

Frigidus agricolam si quando continet imber,
Multa, forent quæ mox cœlo properanda sereno,
Maturare datur: durum procudit arator
Vomeris obtusi dentem; cavat arbore lintres;
Aut pecori signum, aut numeros impressit acervis.
Exacuunt alii vallos, furcasque bicornes,
Atque Amerina parant lentæ retinacula viti.
Nunc facilis rubeâ texatur fiscina virgâ;
Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.

Quin etiam festis quædam exercere diebus
Fas & jura sinunt: rivos deducere nulla
Relligio vetuit, segeti prætendere sepem,
Insidias avibus moliri, incendere vepres,
Balantumque gregem fluvio mersare salubri.
Sæpe oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis urbe reportat.

Ipsa dies alios alio dedit ordine Luna
Felices operum. Quintam fuge: pallidus Orcus

N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit ;
Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit ;
Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumiere,
Pour eux l'obscure Nuit commence sa carriere.

Le globe ainsi connu t'annonce les saisons :
Quand il faut ou semer ou couper les moissons,
Abattre le sapin destiné pour Neptune :
Aux infideles mers confier sa fortune ;
Et ce n'est pas en vain que ces astres brillans
En quatre temps égaux nous partagent les ans.

Plusieurs font à loisir durant les jours d'orage,
Ce qui des jours sereins déroberoit l'usage.
Ils éguisent leur soc ; ils comptent leurs boisseaux ;
Creusent une nacelle ou marquent leurs troupeaux ;
Préparent des liens à leurs vignes naissantes ;
Taillent des pieux aigus, des fourches menaçantes ;
La meule met en poudre, ou le feu cuit leurs grains,
Et le jonc en panier s'arrondit sous leurs mains.

Les fêtes même, il est un travail légitime :
Ne peut-on pas alors sans scrupule & sans crime,
Tendre un piege aux oiseaux, embraser des buissons,
D'un mur tissu d'épine entourer ses moissons,
Ou rafraîchir ses prés que la chaleur altere,
Ou baigner ses brebis dans une eau salutaire ?
C'est dans ces mêmes jours que libre de travaux
Chacun porte aux cités les presans des hameaux,
Et rapportant chez soi les tributs de la ville,
Presse les pas tardifs de son âne indocile.

La Lune apprend aussi dans son cours inégal,
Quel jour à tes travaux est propice ou fatal.

Eumenidesque satæ : tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum :
Ter Pater exstructos disjecit fulmine montes.

Septima post decimam felix, & ponere vitem,
Et prensos domitare boves, & licia telæ
Addere. Nona fugæ melior, contraria furtis.
Multa adeò gelidâ mediùs se nocte dedêre :
Aut cùm sole novo terras irrorat Eous.
Nocte leves stipulæ meliùs, nocte arida prata
Tondentur : noctis lentus non deficit humor.

Et quidam seros hyberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto.
Interea longum cantu solata laborem,
Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem,
Et foliis undam tepidi despumat aheni.

At rubicunda Ceres medio succiditur æstu,
Et medio tostas æstu terit area fruges.
Nudus ara, sere nudus ; hyems ignava colono.

Le Cinquieme eſt funeſte ; en ce jour de colere
Naquirent Erynnis, Tyſiphone, Mégere,
Et vous fameux Titans, géans audacieux
Que la terre enfanta pour attaquer les cieux.
Trois fois roulant des monts arrachés des campagnes,
Leur audace entaſſa montagnes ſur montagnes,
Oſſa ſur Pélion, Olympe ſur Oſſa ;
Trois fois le Roi des Dieux d'un trait les renverſa.

Au Dixieme croiſſant de la lune nouvelle,
On peut du fier taureau domter le front rebelle,
Planter la jeune vigne, ou d'une agile main
Promener la navette errante ſur le lin.
Une clarté plus pure embellit le Neuvieme ;
Le brigand le redoute, & le voyageur l'aime.
Chacun a ſon emploi ; mais dans ce choix du temps,
Ainſi que d'heureux jours il eſt d'heureux inſtans.
Faut-il couper le chaume ? on le coupe ſans peine,
Quand la Nuit l'a mouillé de ſon humide haleine.
Pour dépouiller les prés, attends que ſur les fleurs
L'Aurore en ſouriant ait répandu ſes pleurs.

Plusieurs pendant l'hiver près d'un foyer antique
Veillent à la lueur d'une lampe ruſtique ;
Leur compagne près d'eux partageant leurs travaux,
Tantôt d'un doigt léger fait rouler ſes fuſeaux ;
Tantôt cuit dans l'airain le doux jus de ſa treille,
Et charme par ſes chants la longueur de la veille.

Mais c'eſt en plein ſoleil dans l'ardente ſaiſon,
Qu'au tranchant de la faux on livre la moiſſon ;
Que ſur l'épi doré le fléau ſe déploie.
Donne aux ſoins les beaux jours & l'hiver à la joie.

Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur,
Mutuaque inter ſe læti convivia curant :
Invitat genialis hyems, curaſque reſolvit.
Ceu preſſæ cùm jam portum tetigere carinæ,
Puppibus & læti nautæ impoſuere coronas.

SED tamen & quernas glandes tum ſtringere tempus,
Et lauri baccas, oleamque, cruentaque myrta;
Tum gruibus pedicas, & retia ponere cervis,
Auritoſque ſequi lepores; tum figere damas,
Stuppea torquentem Balearis verbera fundæ :
Cùm nix alta jacet, glaciem cùm flumina trudunt.

QUID tempeſtates autumni, & ſidera dicam?
Atque ubi jam breviorque dies, & mollior æſtas,
Quæ vigilanda viris? vel cùm ruit imbriferum ver,
Spicea jam campis cùm meſſis inhorruit, & cùm
Frumenta in viridi ſtipulâ lactentia turgent?

SÆPÈ ego, cùm flavis meſſorem induceret arvis
Agricola, & fragili jam ſtringeret hordea culmo,
Omnia ventorum concurrere prælia vidi,
Quæ gravidam latè ſegetem ab radicibus imis
Sublime expulſam eruerent : ita turbine nigro
Ferret hyems culmumque levem, ſtipulaſque volantes.

SÆPÈ etiam immenſum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempeſtatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes : ruit arduus æther,

L'hiver, tel qu'un nocher qui plein d'un doux transport
Couronne ses vaisseaux triomphans dans le port,
Tranquille sous le chaume, à l'abri des tempêtes,
L'heureux cultivateur donne ou reçoit des fêtes :
Pour lui ces tristes jours rappellent la gaieté,
Il s'applaudit l'hiver des travaux de l'été.

Alors même sa main n'est pas toujours oisive ;
De l'arbre de Pallas il recueille l'olive ;
Le Myrte de Vénus lui cede un fruit sanglant,
Et le laurier sa graine, & les chênes leur gland.
Les flots sont-ils glacés, les champs couverts de neige ?
Il tend des rets au cerf, prend l'oiseau dans un piege,
Ou presse un lievre agile, ou la fronde à la main
Fait siffler un caillou qui terrasse le daim.

D'autres temps, d'autres soins. Dirai-je à quels désastres
De l'automne orageux nous exposent les astres,
Quand les jours sont moins longs, les soleils moins ardens ?
Ou quels torrens affreux épanche le printemps,
Quand le blé d'épis verds a hérissé les plaines,
Et des flots d'un lait pur déjà gonfle ses veines ?

L'Été même, à l'instant qu'on lioit en faisceaux
Les épis jaunissans qui tomboient sous la faux,
J'ai vu les vents grondant sur ces moissons superbes
Déraciner les blés, se disputer les gerbes,
Et roulant leurs débris dans de noirs tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des sillons.

Tantôt un sombre amas d'effroyables nuages
S'ouvre, & soudain s'épanche en d'immenses orages :
Le ciel se fond en eaux, les grains sont inondés,
Les fossés sont remplis, les fleuves débordés ;

Et pluviâ ingenti sata læta, boumque labores
Diluit : implentur fossæ, & cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.
Ipse Pater, mediâ nimborum in nocte, coruscâ
Fulmina molitur dextrâ; quo maxima motu
Terra tremit, fugêre feræ, & mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor : ille flagranti
Aut Athon, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit : ingeminant Austri, & densissimus imber;
Nunc nemora ingenti vento, nunc littora plangunt.
Hoc metuens, cœli menses, & sidera serva;
Frigida Saturni sese quò stella receptet,
Quos ignis cœli Cyllenius erret in orbes.
Imprimis venerare Deos, atque annua magnæ
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hyemis, jam vere sereno.
Tunc agni pingues, & tunc mollissima vina,
Tunc somni dulces, densæque in montibus umbræ.
Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret,
Cui tu lacte favos, & miti dilue Baccho :
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus & socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta : neque antè
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quàm Cereri, tortâ redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, & carmina dicat.
Atque hæc, ut certis possimus discere signis,
Æstusque, pluviasque, & agentes frigora ventos
Ipse Pater statuit quid menstrua Luna moneret,
Quo signo caderent Austri, quid sæpè videntes
Les

Les torrens bondissans précipitent leur onde,
Et des mers en couroux le noir abyme gronde.
Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs
Le Roi des Dieux s'assied sur le trône des airs :
La terre tremble au loin sous son maitre qui tonne;
Les animaux ont fui ; l'homme éperdu frissonne ;
L'Univers ébranlé s'épouvante . . . . . le Dieu
De Rhodope ou d'Athos réduit la cime en feu.
L'air vomit tous ses flots, tous les vents se confondent,
La rive au loin gémit, & les bois lui répondent.

POUR prévenir ces maux, lis aux voûtes des cieux;
Suis dans son cours errant le Messager des Dieux ;
Observe si Saturne est d'un heureux présage.
Surtout aux Dieux des champs présente un pur hommage.

QUAND l'ombrage au printemps invite au doux sommeil,
Lorsque l'air est plus doux, l'horizon plus vermeil,
Les vins plus délicats, les victimes plus belles,
Offre des vœux nouveaux pour des moissons nouvelles,
Choisis pour temple un bois, un gazon pour autel,
Pour offrande du vin, & du lait & du miel :
Trois fois autour des blés on conduit la victime ;
Et trois fois enivré d'une joie unanime,
Un chœur nombreux la suit en invoquant Cérès :
Même, avant que le fer dépouille les guérets,
Tous entonnent une hymne ; & couronné de chêne
Chacun d'un pied pesant frappe gaiement la plaine.

SI ce culte pieux n'obtient pas de beaux jours ;
La Lune de l'orage annonce au moins le cours,
Et le berger connoît par d'assurés présages,
Quand il doit éviter les lointains paturâges.

Agricolæ, propiùs ſtabulis armenta tenerent.
Continuò, ventis ſurgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumeſcere, & aridus altis
Montibus audiri fragor, aut reſonantia longè
Littora miſceri, & nemorum increbreſcere murmur.
Jam ſibi tum curvis malè temperat unda carinis,
Cùm medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad littora; cùmque marinæ
In ſicco ludunt fulicæ; notaſque paludes
Deſerit, atque altam ſupra volat ardea nubem.

Sæpè etiam ſtellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctiſque per umbram
Flammarum longos à tergo albeſcere tractus:
Sæpè levem paleam & frondes volitare caducas,
Aut ſummâ nantes in aquâ colludere plumas.
At Boreæ de parte trucis cùm fulminat, & cùm
Eurique Zephyrique tonat domus; omnia plenis
Rura natant foſſis, atque omnis navita ponto
Humida vela legit. Nunquam imprudentibus imber
Obfuit: aut illum ſurgentem vallibus imis
Aëriæ fugêre grues; aut bucula cœlum
Suſpiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,
Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.
Sæpiùs & tectis penetralibus extulit ova
Anguſtùm formica terens iter; & bibit ingens
Arcus; & è paſtu decedens agmine magno
Corvorum increpuit denſis exercitus alis

Soudain l'onde en grondant s'enfle dans ses prisons ;
Un bruit impétueux roule du haut des monts ;
D'un mugissement sourd la rive au loin résonne,
Et des bois murmurans le feuillage frissonne.
Que je plains les nochers ! quand je vois dans les airs
Les plongeons à grands cris quitter le sein des mers,
Les sarcelles courir sur les sables arides
Le héron s'élancer de ses marais humides.

QUELQUEFOIS, de l'orage avant-coureur brûlant,
Des cieux se précipite un astre étincelant,
Et dans le sein des nuits qu'il rend encor plus sombres,
Traine de longs éclairs qui sillonnent les ombres.
Tantôt on voit dans l'air des feuilles voltiger,
Et la plume en tournant sur les ondes nager.
Si l'éclair brille au Nord ; de l'Eure & du Zéphyre
Si la foudre en éclats ébranle au loin l'empire ;
Alors, ô Laboureur ! crains les torrens des cieux ;
Nochers, ployez la voile, & redoublez vos vœux.
Que dis-je ? tout prédit l'approche des orages :
Nul, sans être averti, n'éprova leurs ravages.
Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air
Boit les feux du soleil & les eaux de la mer ;
La grue avec effroi s'élançant des vallées,
Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées ;
Le taureau hume l'air par ses larges naseaux ;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux ;
L'hirondelle en volant effleure le rivage ;
Tremblante pour ses œufs la fourmi déménage,
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air qui frémit sous leurs longs bataillons.

Jam varias pelagi volucres, & quæ Aſia circùm
Dulcibus in ſtagnis rimantur prata Cayſtri,
Certatim largos humeris infundere rores;
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et ſtudio incaſſum videas geſtire lavandi.

Tum cornix plenâ pluviam vocat improba voce,
Et ſola in ſiccâ ſecum ſpatiatur arenâ.
Nec nocturna quidem carpentes penſa puellæ
Neſcivêre hyemem, teſtâ cùm ardente viderent
Scintillare oleum, & putres concreſcere fungos.

Nec minùs ex imbri ſoles & aperta ſerena
Proſpicere, & certis poteris cognoſcere ſignis.
Nam neque tùm ſtellis acies obtuſa videtur,
Nec fratris radiis obnoxia ſurgere Luna,
Tenuia nec lanæ per cœlum vellera ferri.
Non tepidum ad ſolem pennas in littore pandunt
Dilectæ Thetydi Alcyones: non ore ſolutos
Immundi meminere ſues jactare maniplos:
At nebulæ magis ima petunt, campoque recumbunt;
Solis & occaſum ſervans, de culmine ſummo
Nequicquam ſeros exercet noctua cantus.

Apparet liquido ſublimis in aëre Niſus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.
Quàcumque illa levem fugiens ſecat æthera pennis,
Ecce inimicus atrox magno ſtridore per auras

Vois les oiſeaux des mers, & ceux que les prairies
Nourriſſent près des eaux ſur des rives fleuries :
De leur ſéjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener ſur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger dans leur ſein, reparoître ſur l'onde,
S'y replonger encore, & par cent jeux divers
Annoncer les torrens ſuſpendus dans les airs.

SEULE errante à pas lents ſur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle auſſi l'orage.
Le ſoir, la jeune fille en tournant ſon fuſeau,
Tire encor de ſa lampe un préſage nouveau,
Lorſque la meche en feu, dont la clarté s'émouſſe,
Se couvre en pétillant de noirs flocons de mouſſe.

MAIS la ſérénité reparoît à ſon tour ;
Des ſignes non moins ſûrs t'annoncent ſon retour.
Des aſtres plus brillans ont peuplé l'hémiſphere ;
La Lune ſur ſon char le diſpute à ſon frere ;
On ne voit plus dans l'air des nuages errans
Flotter comme la laine éparſe au gré des vents,
Ni l'oiſeau de Thétys ſur l'humide rivage
Aux rayons du ſoleil étaler ſon plumage ;
Ni ces vils animaux dans la fange engraiſſés,
Délier des épis les faiſceaux diſperſés.
Enfin l'air s'éclaircit, du ſommet des montagnes
Le brouillard affaiſſé deſcend dans les campagnes ;
Et le triſte hibou le ſoir au haut des toits
En longs gémiſſemens ne traîne plus ſa voix.

TANTÔT l'affreux Niſus avide de vengeance
Sur ſa fille à grand bruit du haut des cieux s'élance ;

Insequitur Nisus : quâ se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.

Tum liquidas corvi presso ter gutture voces,
Aut quater ingeminant : & sæpè cubilibus altis,
Nescio quâ præter solitum dulcedine læti
Inter se foliis strepitant : juvat, imbribus actis,
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos.

Haud equidem credo, quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.
Verùm ubi tempestas, & cœli mobilis humor
Mutavere vias, & Jupiter humidus Austris
Densat erant quæ rara modò, & quæ densa relaxat;
Vertuntur species animorum, & pectora motus
Nunc alios, alios, dùm nubila ventus agebat,
Concipiunt : hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, & ovantes gutture corvi.

Si verò Solem ad rapidum, Lunasque sequentes
Ordine respicies, numquam te crastina fallet
Hora, neque insidiis noctis capiere serenæ.
Luna revertentes cùm primum colligit ignes,
Si nigrum obscuro comprenderit aëra cornu,
Maximus agricolis pelagoque parabitur imber.
At, si virgineum suffuderit ore ruborem,
Ventus erit : vento semper rubet aurea Phœbe.
Sin ortu in Quarto (namque is certissimus auctor)
Pura, neque obtusis per cœlum cornibus ibit;
Totus & ille dies, & qui nascentur ab illo,
Exactum ad mensem pluviâ ventisque carebunt;
Votaque servati solvent in littore nautæ
Glauco, & Panopeæ, & Inoo Melicertæ.

Scylla vole & fend l'air : Nisus vole & la suit :
Scylla plus prompte encor se détourne & s'enfuit.
Les corbeaux même instruits de la fin de l'orage
Folâtrent à l'envi parmi l'épais feuillage,
Et d'un gosier moins rauque annonçant les beaux jours,
Vont revoir dans leurs nids le fruit de leurs amours.
Non que du ciel en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle ;
L'instinct seul les éclaire : & lorsque ces vapeurs
D'où naissent tour-à-tour le froid & les chaleurs,
Ou des vents inconstans lorsque l'humide haleine
Change pour nous des cieux l'influence incertaine,
Les êtres animés changent avec le temps :
Ainsi muet l'hiver, l'oiseau chante au printemps ;
Ainsi l'agneau bondit sur le naissant herbage,
Et même le corbeau pousse un cri moins sauvage.
Mais malgré ces leçons, crains-tu d'être séduit
Par le perfide éclat d'une brillante nuit ?
Du Soleil, de sa sœur observe la carriere.
Quand la jeune Phébé rassemble sa lumiere,
Si son croissant terni s'émousse dans les airs ;
La pluie alors menace & la terre & les mers.
Du fard de la pudeur peint-elle son visage ?
Des vents prêts à gronder c'est le plus sûr présage.
Le Quatrieme jour (cet augure est certain)
Si son arc est brillant, si son front est serein,
Durant le mois entier que ce beau jour amene,
Le ciel sera sans eaux, l'Aquilon sans haleine,
L'océan sans tempête ; & les nochers heureux
Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.

Sol quoque & exoriens, & cùm se condit in undas,
Signa dabit. Solem certissima signa sequuntur,
Et quæ manè refert, & quæ surgentibus astris.
Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum,
Conditus in nubem, medioque refugerit orbe;
Suspecti tibi sint imbres: namque urget ab alto
Arboribusque satisque Notus, pecorique sinister.
Aut ubi sub lucem densa inter nubila sese
Diversi erumpent radii, aut ubi pallida surget
Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Heu! malè tum mites defendet pampinus uvas,
Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.

Hoc etiam, emenso cùm jam decedet Olympo,
Profuerit meminisse magis: nam sæpè videmus
Ipsius in vultu varios errare colores.
Cœruleus pluviam denuntiat, igneus Euros:
Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,
Omnia tunc pariter vento nimbisque videbis
Fervere: non illâ quisquam me nocte per altum
Ire, neque à terrâ moneat convellere funem.

At si, cùm referetque diem, condetque relatum,
Lucidus orbis erit; frustra terrebere nimbis,
Et claro sylvas cernes Aquilone moveri.

Denique, quid Vesper serus vehat, undè serenas
Ventus agat nubes, quid cogitet humidus Auster,
Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum

Le Soleil à ſon tour t'inſtruit, ſoit dès l'aurore,
Soit lorſque de ſes feux l'Occident ſe colore.
Si de taches ſemé, ſous un voile ennemi
Son diſque renaiſſant ſe dérobe à demi ;
Crains les vents pluvieux : leurs humides haleines
Menacent tes troupeaux, tes vergers & tes plaines.
Si de ſon lit de pourpre on voit l'Aurore en pleurs
Sortir languiſſamment ſans force & ſans couleurs ;
Si le Soleil noirci d'une vapeur groſſiere
Diſperſe foiblement quelques traits de lumiere ;
Hélas ! le pampre verd protege en vain ſon fruit,
La grêle affreuſe tombe & l'écraſe à grand bruit.

Sur-tout ſois attentif lorſqu'aux bornes du monde
Cet aſtre fatigué va repoſer dans l'onde :
Souvent il peint ſon front de nuages mouvans.
L'azur marque la pluie, & la pourpre les vents ;
Si la pourpre & l'azur colorent ſon viſage,
De la pluie & des vents redoute le ravage.
Je n'irai point alors ſur de frêles vaiſſeaux
Dans l'horreur de la nuit m'égarer ſur les eaux.

Mais, lorſqu il recommence & finit ſa carriere,
S'il brille tout entier d'une pure lumiere,
Sois ſans crainte ; vainqueur des humides Autans
L'Aquilon va chaſſer les nuages flottans.

Ainsi ce Dieu puiſſant dans ſa marche féconde,
Tandis que de ſes feux il ranime le monde,
Sur l'humble laboureur veille du haut des cieux,
Lui prédit les beaux jours & les jours pluvieux.

Qui pourroit, ô Soleil ! t'accuſer d'impoſture ?
Tes immenſes regards embraſſent la nature ;

Audeat ? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpè monet, fraudemque & operta tumescere bella.
Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Cùm caput obscurâ nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternum timuerunt sæcula noctem.
Tempore quanquam illo tellus quoque, & æquora ponti,
Obscœnique canes, importunæque volucres
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit : insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens, & simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt :
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.
Proluit insano contorquens vortice sylvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit : nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, & altè
Per noctem resonare lupis ululantibus urbes.
Non aliàs cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura, nec diri toties arsere cometæ.

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterùm vidêre Philippi.

C'eſt toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent ſourdement dans l'abyme des cœurs.
Lorſque le grand Céſar eut terminé ſa vie,
Tu partageas le deuil de ma triſte patrie :
Tu refuſas le jour à ce ſiecle pervers ;
Une éternelle nuit menaça l'Univers.
Que dis-je ? tout ſentoit notre douleur profonde :
Tout annonçoit nos maux, le ciel, la terre & l'onde,
Les hurlemens des chiens, & le cri des oiſeaux.
Combien de fois l'Etna briſant ſes arſenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ſes entrailles brûlantes !
Des bataillons armés dans les airs ſe heurtoient ;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient ;
On vit errer la nuit des ſpectres lamentables ;
Des bois muets ſortoient des voix épouvantables ;
L'airain même parut ſenſible à nos malheurs ;
Sur le marbre amolit l'on vit couler des pleurs ;
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculerent ;
Et, pour comble d'effroi . . . les animaux parlerent.
Le ſuperbe Eridan le ſouverain des eaux,
Traîne & roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux ;
Le Prêtre environné de victimes mourantes
Obſerve avec horreur leurs fibres menaçantes ;
L'onde changée en ſang roule des flots impurs ;
Des loups hurlans dans l'ombre épouvantent nos murs ;
Sans ceſſe l'éclair brille, & le tonnerre gronde,
Et la comete en feu vient effrayer le monde.
AUSSI la Macédoine a vu nos combattans
Une ſeconde fois s'égorger dans ſes champs ;

Nec fuit indignum Superis bis ſanguine noſtro
Emathiam & latos Æmi pingueſcere campos.

Scilicet & tempus veniet, cùm finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exeſa inveniet ſcabrâ rubigine pila,
Aut gravibus raſtris galeas pulſabit inanes,
Grandiaque effoſſis mirabitur oſſa ſepulcris.

Dii Patrii, Indigetes, & Romule, Veſtaque mater
Quæ Thuſcum Tyberim, & Romana palatia ſervas,
Hunc ſaltem everſo juvenem ſuccurrere ſæclo
Ne prohibete : ſatis jampridem ſanguine noſtro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæſar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos.
Quippe ubi fas verſum atque nefas, tot bella per orbem,
Tam multæ ſcelerum facies. Non ullus aratro
Dignus honos ; ſqualent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in enſem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :
Vicinæ ruptis inter ſe legibus urbes
Arma ferunt : ſævit toto Mars impius orbe :
Ut cùm carceribus ſeſe effudere quadrigæ,
Addunt ſe in ſpatia, & fruſtrà retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

Finis Libri primi.

Deux

Deux fois le Ciel voulut que ces fatales plaines
S'engraiſſaſſent du ſang des légions Romaines.
Un jour le Laboureur dans ces mêmes ſillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le ſoc leur antique dépouille
Trouvera ſous ſes pas des dards rongés de rouille ;
Entendra retentir les caſques des Héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.
O Pere des Romains, Fils du Dieu des batailles,
Protectrice du Tybre, appui de nos murailles,
Veſta ! Dieux Paternels ! ô Dieux de mon pays !
Ah du moins que Céſar raſſemble nos débris !
Par ces revers ſanglans dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troye.
Hélas ! le Ciel jaloux du bonheur des Romains,
Céſar, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont ſouillé la nature !
Les villes ſont ſans loix, la terre ſans culture ;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ſes darts des armes de Cérès.
Ici le Rhin ſe trouble, & là mugit l'Euphrate ;
Par-tout la guerre tonne, & la diſcorde éclate ;
Des auguſtes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellonne en grondant ſe déchaîne en cent lieux.
Ainſi, lorſqu'une fois franchiſſant la barrière,
D'impétueux courſiers volent dans la carriere,
Leur guide les rappelle & ſe roidit en vain ;
Leur rebelle fureur ne connoît plus le frein.

Fin du Livre premier.

REMARQUES

SUR

LE I[er] LIVRE DES GÉORGIQUES

Page 59. *C'est l'ami de César, c'est le mien qui l'ordonne.*

J'ai déja dit dans le Discours Préliminaire que Mécene avoit engagé Virgile à composer les Géorgiques; il sut faire servir à la gloire de son ami & de son maître les talens de tous les genres; il fut aussi utile à Auguste par la finesse de sa politique, qu'Agrippa par son courage; il rassembloit les qualités les plus opposées; la plus infatigable activité, & la plus excessive mollesse; les vues d'un grand homme, & les foiblesses d'une femmelette.

59. *Cérès dont les moissons succéderent aux glands.*

Quelques interpretes ont cru que par Cérès & Bacchus, Virgile entendoit le soleil & la lune. Voilà un de ces paradoxe que les Commentateurs n'avancent que pour avoir un prétexte d'étaler de l'érudition. Varron, comme Virgile, invoque au commencement de son ouvrage tous les Dieux qui président à l'Agriculture, 1° Jupiter & la Terre, 2° le Soleil & la Lune, 3° Bacchus & Cérès, où l'on voit que ces quatre divinités sont absolument distinguées; cela doit faire entendre le véritable sens de Virgile.

59. *Pallas qui nous donnas l'olive de la paix.*

J'ai rapproché dans ma traduction Pallas de Neptune, parce qu'ayant fait naître dans le même jour, l'une l'olivier & l'autre le cheval, ce rapprochement m'a paru naturel.

Page 61. *Enfant qui le premier sillonnas les guérets ;*
Vieillard qui dans ta main tiens un jeune cyprès ;

Il s'agit dans le premier vers de Triptolême selon les uns, & d'Osiris selon les autres ; dans le second de Sylvain par qui le jeune Cyparisse fut changé en Cyprès.

61. *Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices*

Il y a dans le Texte, *quique novas alitis non ullo semine fruges.* Quelques Editions portent *non nullo ;* cette leçon me paroît fausse. Il est question ici des plantes qui viennent d'elles-mêmes, & il les distingue des plantes semées *satis* dont il parle dans le vers suivant.

61. *Et toi qu'attend le Ciel, & que la terre adore.*

Rien de plus pompeux que cette invocation à César. Deux Poëtes après Virgile se sont avilis par des invocations moins poétiques & plus basses ; Lucain a prodigués les plus viles flatteries à Néron, & Stace à Domitien. Ce dernier est le plus coupable des trois. Auguste eut pour lui la fin de son regne, Néron le commencement du sien, Domitien ne fut jamais qu'un monstre. Au reste, ce n'est pas d'avoir divinisé des hommes qu'il faut accuser ces Poëtes : les mœurs de leurs pays les y autorisoient ; mais d'avoir mis au rang des Dieux, des scélérats qui méritoient à peine le nom d'hommes.

61 *Veux-tu le front paré du myrte maternel,*

Le myrte étoit consacré à Vénus dont les Jules se croyoient issus. On sait que les Romains avoient la prétention d'être descendus des Troyens ; l'ambition des généalogies a donné de tout temps des ridicules aux peuples comme aux particuliers.

61. *Veux-tu sur l'Océan un pouvoir souverain ?*

Il y a dans le Texte *ultima Thule.* Les Géographes ne s'accordent pas sur la situation de cette Isle. Tous

les Auteurs & tous les Poëtes qui en ont fait mention, en parlent comme de la partie la plus reculée vers le nord du monde connu. Il n'est pas vraisemblable que ce soit aucune des petites Isles qui environnent la Grande-Bretagne. Cette contrée étoit regardée du temps de Virgile comme faisant partie de l'Empire Romain. Virgile qui vouloit flatter Auguste, avoit donc en vue un pays plus reculé. Quelques Auteurs ont conjecturé que ce pouvoit être l'Islande.

P. 61. *Nouveau signe d'Eté, veux-tu briller aux cieux ?*

Il y a dans le Texte *tardis mensibus :* par ces mots *tardis* on entend généralement les mois d'été, parce qu'alors les jours sont plus longs ; peut-être ce passage qui a tant exercé les Commentateurs peut s'expliquer encore plus naturellement, si on veut se rappeller que le Lion, la Vierge & le Scorpion sont en effet plus lents dans leur ascension que les neuf autres signes du Zodiaques.

61. *Le Scorpion brûlant déjà loin d'Erigone, &c.*

Érigone est le même signe que la Vierge. Les Égyptiens & les Chaldéens créateurs de l'Astronomie différoient sur le nombre des signes du Zodiaque. Les premiers en comptoient douze, & les autres onze. Virgile s'autorise de cette diversité d'opinions entre les anciens Astronomes, & substitue Auguste à la Balance, entre la Vierge & le Scorpion qui se resserre pour lui. Il peut y avoir aussi deux allusions dans ces vers. 1° Auguste étoit né sous le signe de la Balance, 2°. ce signe est l'emblême de la justice.

61. *Quand la neige au Printemps s'écoule des montagnes.*

Le printemps commençoit au mois de Mars. Mais ce n'est pas là ce que Virgile entendoit par *vere novo*, & ceux qui écrivent sur l'Agriculture n'affectent point en parlant des saisons la précisions des Astronomes ; la fin des gelées est pour eux le commencement du Printemps. C'est ainsi que Columelle explique ce passage.

P. 63. *Par les soleils brûlans, par les frimats humides*
Qu'ils soient deux fois mûris & deux fois engraissés, &c.

Le Texte porte *bis quæ solem, bis frigora sensit.* Ce passage est un de ceux qui ont le plus exercé les Commentateurs; Servius, le plus ancien & peut-être le moins judicieux, entendoit par *frigora* la fraîcheur de la nuit, & par *solem* la chaleur du jour. Ce vers s'explique naturellement par le passage de Pline, *Quarto seri sulco Virgilius existimatur voluisse, cum dixit optimam esse segetem bis quæ solem, bis frigora sensisset.* Columelle emploie souvent ces expessions *secundo, tertio, quarto sulco*, pour exprimer un second, un troisieme, un quatrieme labour. Virgile ne se contente pas d'ordonner aux Cultivateurs quatre labours; il en donne la raison : c'est afin que la chaleur & le froid mûrissent la terre.

63. *Toutefois dans le sein d'une terre inconnue*
Ne va point vainement enfoncer la charrue.

Columelle en citant ce passage de Virgile dit, *verissimo vati velut oraculo crediderimus.* Cet éloge que Virgile mérite presque par-tout, me paroît assez mal appliqué à cet endroit qui n'est qu'un precepte très-ordinaire, quoique très-important. Je l'ai cité cependant pour prouver combien Virgile étoit estimé pour la partie Agronomique, par les Auteurs qui ont écrit sur le même sujet.

63. *Le Tmole est parfumé d'un safran précieux;*

Montagne de la grande Phrygie, fertile en vin & en safran.

63. *L'Euxin voit le Castor se jetter dans ses ondes,*

Le *Castoreum* est d'un grand usage en Médecine; c'est un soporifique très-efficace. Lucrece a dit :

Castoreoque gravi mulier sopita recumbit.

On s'en sert sur-tout pour les maladies de nerfs. Les Romains le tiroient du Pont. Le meilleur vient main-

tenant de la Moscovie & des pays les plus septentrionaux.

P. 63. *Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes.*

Les Calybes étoient des peuples du Pont qui exploitoient de riches mines de fer sur les bords du Thermodon.

63. *Lorsqu'un mortel sauvé des ondes vangeresses, &c.*

On peut lire dans Ovide l'Histoire de Deucalion & de Pyrrha. Ce Poëte la termine par ces vers où l'on trouve les mêmes expressions que dans Virgile :

Inde genus durum sumus experiensque laborum
Et documenta damus quâ simus origine nati.

Mais Ovide, selon son usage, exprime longuement ce que Virgile indique finement ; l'un est, pour ainsi dire, le Texte & l'autre le Commentaire.

65. *Qu'au retour du Bouvier le soc l'effleure à peine ;*

L'Arcture ou le Bouvier, du temps de Columelle & de Pline, se levoit pour les Athéniens avec le soleil, quand il étoit dans le 12 $\frac{1}{3}$ degré de la Vierge, & pour les Romains trois jours plutôt, quand le soleil étoit dans le 9 $\frac{1}{4}$ degré de la Vierge ; l'Equinoxe d'Automne commençant alors le 24 ou le 25 de Septembre.

65. *Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture,*

Il y a dans le Texte *novalis* ; Pline entend par ce mot une terre qu'on ensemence de deux ans l'un.

65. *Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin,*

Il y a dans le Texte *tristis lupini. Tristis* signifie amer, comme Pline le fait entendre par ce passage, *lupinum ab omnibus animalibus amaritudine suâ tutum.* Le lupin des Romains n'est pas le même que le nôtre ;

c'est une graine qu'ils laissent long-temps dans l'eau pour lui faire perdre son amertume, & on l'achette ainsi dans les rues d'Italie. Notre lupin n'est autre chose que la faisolle des Romains.

P. 65. *Pour l'avoine, le lin, & les pavots brûlans,*
Ils dessechent la terre, ils épuisent les champs;

Virgile ne défend point ici de semer du lin, de l'avoine & des pavots, comme on peut le voir par le vers 212 où il prescrit le temps de les semer; mais il ordonne aux Cultivateurs d'observer que ces sortes de graines, au lieu d'amender la terre comme les légumes, l'épuisent & l'amaigrissent; qu'ainsi, lorsqu'ils sement du blé immédiatement après, il faut fumer la terre que ce produit a épuisée. *Arida & effeta*, ces deux mots sont essentiels pour l'intelligence de ces vers. Columelle dit Livre II, Ch. X, *Lini semen nisi magnus est ejus in eâ regione quam colis proventus, & pretium proritat, serendum non est, agris enim præcipue noxium est*, & au Chapitre XIV, *una præsens medicina est, ut stercore adjuves, & absumptas vires hoc velut pabulo refoveas.*

65. *La terre toutefois malgré leurs influences,*

Virgile en parlant plus haut du repos des terres, se sert du mot *alternis*, & c'est sans doute pour cela que les Commentateurs l'expliquent ici dans le même sens; mais il faut observer que plus haut il est joint aux mots *novales* & *cessare*, ce qui en détermine le sens dans cet endroit. Je pense qu'ici il ne peut être entendu de même, & qu. Virgile veut parler seulement du changement de semence. En effet, le Poëte parle maintenant de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas laisser reposer leur terre, *aut ibi flava seres, &c.* Il les avertit de semer du blé immédiatement après des feves, du lupin ou de la vesce, parce que ces graines amendent la terre; mais il ajoute qu'il faut craindre les pavots, le lin & l'avoine, parce que ce produit épuise la terre; cependant il permet de les semer alternativement, pourvu qu'on prenne soin d'engraisser le sol qu'ils ont desséché.

Arida tantùm
Ne saturare fimo pingui pudeat sola ; neve
Effœtos cinerem immundum jactare per agros.

Ce qui rend encore cette interprétation plus naturelle, c'est ce vers

Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva,

qui prouve que le Poëte regarde le changement de semence, comme l'équivalent d'un repos absolu. Cependant, pour l'encouragement de ceux qui laissent leurs terres en jachere, il ajoute,

Nec nulla interea est inarata gratia terræ.

Je crois que ce morceau ainsi interprété devient plus clair & plus suivi.

P. 65. *Cérès approuve encor que des chaumes flétris, &c.*

Cet usage s'est conservé en Italie. Fontanini dans son Histoire des Antiquités d'Horta rapporte à ce sujet une anecdote singuliere. Marie Lancisius qui avoit beaucoup de crédit auprès du Pape Clément XI, incomodé par la chaleur que causoit l'incendie des chaumes dans les campagnes voisines de Rome, persuada au Souverain Pontif de proscrire cet usage par un Edit. Le Pape fit part de ce projet au Cardinal Nuptius qui l'en détourna, en lui représentant l'antiquité & l'utilité de cet usage, & en lui citant ces beaux vers de Virgile. Le Pape supprima son Edit. Cette méthode s'observe aussi dans les Provinces méridionales de la France, qui, plus voisines de l'Italie, se raprochent aussi davantage de ses coutumes & de ses usages en tout genre.

67. *Vois-tu ce Laboureur constant dans ses travaux, &c.*

Il y a dans le Texte *vimineasque trahis crates*. Les Romains brisoient d'abord la terre avec des rateaux : & l'applanissoient ensuite en y traînant des claies ; c'est ce que Columelle exprime par ces mots qui ré-

pondent exactement aux vers de Virgile, *glebas sarculis resolvere, inductâ crate coaquare.*

Page 67. *J'aime des hivers secs & des étés humides.*

Il y a dans le Texte *humida solstitia*, ce qui ne peut s'entendre que du solstice d'été. Ovide a employé *solstitium* dans le même sens.

Nec mihi solstitium quidquam de noctibus aufert.

Pline trouve qu'en cet endroit Virgile a été plus Poëte qu'Agriculteur : Virgile a pour lui l'expérience. Ce précepte même étoit proverbial. Macrobe nous apprend que dans un vieux livre en vers qu'on dit être le plus ancien des livres Romains, on lisoit les mots suivans, *hyberno pulvere, verno luto grandia farra Camille metes.* D'ailleurs ce précepte ne doit pas se prendre à la lettre. Virgile ne veut pas que tout l'été soit pluvieux, que l'hiver entier soit sec. Il veut seulement que la chaleur de l'un soit temperée par des pluies, & l'humidité de l'autre par des gelées.

67. *Et le riche Gargare & l'heureuse Mysie, &c.*

La Mysie est une partie de l'Asie Mineure ; il y a dans cette province une montagne & une Ville appellées Gargare. Comme les peuples de ce pays devoient moins leurs belles moissons à leur industrie qu'à la bonté du sol, Virgile a dit très-bien, *ipsa suas mirantur Gargara messes.*

67. *Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux, &c.*

Ceci ne se pratique point en France, & n'est plus guere en usage en Italie que pour les jardins.

69. . . . . *Crains pour tes jeunes blés*
L'ombre, & l'herbe indomptable,

Il y a dans le Texte *amaris intuba fibris.* Quelques interpretes ont cru qu'il s'agissoit ici du chiendent : il est plus probable qu'il est question de la chicorée. Pline dit, *est & erraticum intubum, quod in Ægypto*

cichorium vocant. Cette plante s'appelle encore à Rome *cichorio*, elle sert de nourriture au peuple; mais comme elle est très-amere, il en ôte la peau, & surtout les fibres qui sont d'une amertume plus piquante; c'est sans doute ce que Virgile a voulu dire par *amaris fibris*,

Page 69. *Et les brigands ailés.*

Il y a dans le Texte *improbus anser, Strymoniaque grues*. Virgile parle des oies comme d'un oiseau funeste aux moissons. On en rencontre encore aujourd'hui des troupeaux dans la Campanie que Virgile avoit principalement en vue en composant ses Géorgiques. A l'égard des grues, on sait qu'elles habitoient en foule les bords du Strymon, fleuve de la Thrace.

69. *Lui-même il força l'homme à cultiver la terre.*

Il y a dans le Texte *primusque per artem movit agros*; ce qui ne veut pas dire qu'il inventa le labourage, puisque Virgile, quelques vers plus bas, attribue cette invention à Cérès; mais seulement qu'il obligea l'homme à cultiver la terre, en la hérissant de plantes inutiles ou nuisibles.

69. *Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux.*

Il est assez ordinaire de trouver une liqueur douce & glutineuse sur les feuilles de quelques arbres, ce qui peut avoir donné lieu aux Poëtes d'imaginer que dans l'âge d'or les arbres distilloient du miel.

71. *Quand Dodonne aux mortels refusa leur pâture*,

On lit dans Virgile, *arbuta sacra deficerent sylva*; *arbuta* signifie ici l'arboisier, son fruit ressemble beaucoup à la fraise; mais il est plus gros, & n'a point, comme ce fruit, ses graines en déhors. Cet arbre est très-commun en Italie, & donne un fruit amer dont le bas peuple se nourrit.

71. *La rouille vient ronger le fruit de nos travaux.*

La rouille est une maladie à laquelle le blé est très-sujet. Selon Pline, la rouille & le charbon sont la

même chose, & nuisent non-seulement aux blés, mais aux vignes qu'ils brûlent comme le feu. Varron invoque le Dieu *Robigus*, qu'il prie de préserver la vigne de ce que les Latins appelloient *Robigo*.

P. 71. *La ronce naît en foule, & les épis périssent ;*
D'arbustes épineux les sillons se hérissent,

Il y a dans le Texte,

Lappaque, tribulique, interque nitentia culta
Infelix lolium & steriles dominantur avenæ.

Par *lappa* Vigile entend la bardane, plante qui porte une feuile large, & dont les fruits s'attachent aux habits ; par *tribuli* la chaussetrappe ou chardon étoilé, dont le fruit est armé d'épines, & qui est commun en Italie & dans les pays chauds. *Lolium* est l'yvraie. C'est une opinion générale dans l'Italie que l'ivraie ou le gioglio, selon la maniere de parler du peuple, si elle est mêlée dans le pain avec la farine, dérange la tête de celui qui en mange. On dit aussi d'un homme mélancholique, *à mangiato di pane con loglio*. L'avoine sauvage *avena*, ainsi que l'yvraie, ressemble au blé ; mais l'une & l'autre s'élevent plus haut, ce qui rend l'expression *dominantur* aussi juste que brillante.

71. *On taille des traîneaux.*

Il y a dans le Texte *tribulaque trabeaque*. Ces instrumens servoient à fouler le blé. Varron écrit ainsi le *tribulum ; Id fit è tabulâ lapidibus aut ferro asperatâ, quo imposito aurigâ aut pondere grandi, trahitur jumentis junctis ut discutiat è spicâ grana*. *Trahea* étoit aussi un instrument à peu près semblable, & destiné au même usage ; au reste les Anciens avoient pour battre leur blé trois manieres exprimées par ces mots de Pline ; *messis alibi tribulis in areâ, alibi equarum gressibus exteritur, alibi perticis flagellatur.*

71. *Le van chasse des grains une paille inutile ;*

Il y a dans le Texte *mystica vannus Iacchi*. Les personnes

qui étoient initiées aux mysteres devoient être scrupuleusement vertueuses. Elles se regardoient comme séparées du vulgaires. C'est peut-être ce qui a fait employer le van dans la célébration des mysteres. Ce qui sépare la paille du grain, étoit un emblême propre à représenter la séparation des hommes vertueux d'avec le vulgaire des hommes vicieux. Il existe des copies de deux tableaux anciens qui semblent avoir rapport aux initiations. Dans l'un la personne initiée paroît couverte d'un voile, tandis que deux autres tiennent un van sur sa tête; dans l'autre on voit un personnage qui tient un van dans lequel est un enfant.

P. 71. *D'abord il faut choisir pour en former le corps*, &c.

Cette description de la charrue renferme quelques obscurités qui n'ont été éclaircies par personne. L'endroit le plus difficile, c'est *duplici aptantur dentalia dorso*. Lacerda & Servius veulent que *duplici* signifie *lato*. Cette explication est insoutenable; il faudroit pour entendre cette description, avoir devant les yeux la charrue qu'a voulu peindre Virgile. A ce passage près, j'ai tâché de faire en sorte que ma Traduction fût à la fois une interprétation fidele, & un Commentaire de Virgile; aussi suis-je plus long que lui en cet endroit.

73. *Sur deux orbes roulant que ta main le suspende;*

J'ai cru que *currus* signifioit une charrue à roues, & j'ai traduit en ce sens.

73. *La taupe, dont les yeux au jour s'ouvrent à peine*, &c.

Le microscope nous a découvert des yeux dans la taupe que les Aciens croyoient aveugle.

73. *L'avide charenson y dévore tes grains*,

Il y a dans le Texte *curculio*. A Lyon le bas peuple appelle gourguillon un petit insecte dont la forme ressemble à celle d'un escarbot, & qui se trouve souvent dans les feves. On l'appelle communément calendre.

73. Des

Page 73. *Des légumes souvent l'enveloppe infidele*
Déguise la maigreur des fruits qu'elle recele.

Quoique le mot *semina* s'entende généralement de toute sorte de semences, Virgile parle ici des légumes seulement; cette interprétation est appuyée sur ce passage de Columelle, *priscis rusticis, nec minùs Virgilio, priùs amurcâ vel nitro macerari fabam, & ita seri placuit.* Il me semble que dans la plupart des Editions, cet endroit est mal ponctué, il faut un point après *maderent*, & une virgule seulement après *esset*,

Grandior ut fœtus siliquis fallacibus esset,
Et quamvis igni exiguo properata maderent.

Et voici, à ce qu'il me semble, ce que veut dire Virgile. On trouve deux avantages à tremper la semence dans du marc d'huile & du nitre, d'abord les légumes sont plus gros, & en second lieu cuisent plus promptement. Palladius rapporte le même effet, *Græci asserunt fabæ semina . . . . . . nitratâ aquâ resperſa cocturam non habere difficilem. Madere* dans plusieurs Auteurs Latins signifie bouillir. On en trouve des exemples sans nombre; mais sans multiplier les citations, il suffira de ce passage de Columelle, *hæc res efficit ut in cocturâ celeriùs madescat.* Les Commentateurs auroient dû, au lieu de s'épuiser en conjectures absurdes, chercher dans les Anciens Auteurs agronomiques l'interprétation des endroits obscurs des Géorgiques. Les véritables Commentateurs de Virgile en ce genre, sont Palladius, Varron, Pline & sur-tout Columelle.

On prépare ainsi la semence dans plusieurs Provinces. Il y a même des Laboureurs qui sont si sûrs du bon effet de leur préparation, qu'au lieu de cent vingt livres de blé, ils n'en emploient que les deux tiers ou même la moitié, & mêlangent pour chaque arpent soixante ou soixante-dix livres de blé avec de la paille hachée, pour remplir la main du semeur à l'ordinaire.

On a vu plusieurs fois, en conséquence de la préparation des semences, un seul grain pousser sept ou huit tiges, dont chacune portoit un épi de plus de

cinquante grains. Le nombre des tiges sur un même pied s'est quelquefois trouvé prodigieux ; on en a compté jusqu'à trente, soixante & près de cent. Un grain de seigle qui avoit crû sous les débris d'une couche de mon jardin, m'a donné 14 épis & 833 grains. Pline raconte qu'on avoit envoyé d'Afrique à Auguste un grain qui avoit poussé 400 tiges, & que Néron en avoit reçu un sur lequel on en comptoit 560. *Pluche.*

P. 75. *Jusqu'aux jours où l'hiver qui suspend tes ouvrages,*
Inonde les vallons de ses derniers orages ;

Le Texte dit *usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem.* Pline a expliqué le fond de ce passage, *Virgilius seri jubet hordeum inter Æquinoxium Autumni & brumam ;* mais le mot *extremum* est obscur dans Virgile. Comment si l'Hiver est *intraitable* pour le laboureur, peut-on semer l'orge jusqu'aux derniers orages de cette saison ? Ne pourroit-on pas dire qu'*extremus* signifie les extrémités d'une chose, soit d'un côté, soit de l'autre, & qu'ainsi *extremum imbrem* peut signifier aussi-bien les premieres pluies que les dernieres ? Ceci n'est qu'une conjecture ; mais elle s'accorde avec tout ce qu'ont écrit Varron, Caton, Columelle, qui assurent que les laboureurs habiles s'abstiennent scrupuleusement de travailler à la terre pendant le temps qu'on appelloit *bruma*, & Virgile le fait entendre lui-même par le mot *intractabilis.* D'ailleurs, il est ici question d'orge, & Columelle assure qu'il ne faut jamais la semer que dans une terre seche.

75. *Seme l'orge, le lin, les pavots nourrissans.*

Il y a dans le Texte *cereale papaver.* Pourquoi *cereale* attribué au pavot ? Les Commentateurs se sont tourmentés pour interpréter ce mot. Le pavot se mêloit avec le blé chez les Anciens pour faire le pain. D'ailleurs, on en ornoit les statues de Cérès : voila, je crois, l'explication la plus naturelle du mot *cereale.*

75. *Si-tôt que dans nos Champs Zéphyre est de retour,*
On y seme la feve ;

Aucun des anciens Écrivains Agronomiques ne s'ac-

corde avec Virgile sur le temps auquel il faut semer les feves. Varron veut que ce soit à la fin d'Octobre, Palladius au commencement de Novembre. Columelle assure que le temps le moins favorable est le Printemps : Pline veut qu'on les seme en Octobre ; mais il ajoute que Virgile s'est conformé à l'usage suivi par les peuples qui habitoient pres du Pô ; ce qui explique la contradiction qui se trouve entre Virgile & les autres Auteurs Latins.

P. 75. *Et le millet doré redemande tes soins.*

Il y a dans le Texte, *milio venit annua cura.* Le sainfoin dont nous venons de parler, dure plusieurs années ; le millet au contraire veut être semé tous les ans.

75 . . . . *Et quand l'astre du jour*
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carriere ;

Virgile a dit,

Candidus auratis aperit cùm cornibus annum
Taurus :

C'est par le Belier que commence l'année Astronomique ; mais comme c'est au mois d'Avril que la terre ouvre son sein, & que c'est l'étymologie d'*Aprilis*, Virgile a jugé à propos de faire ouvrir l'année rurale par le signe du Taureau, où le soleil entre le 21 d'Avril. Virgile donne au Taureau deux cornes dorées, à cause d'une étoile très-brillante qu'il porte au bout de chacune de ses deux cornes.

75. *Engloutit Sirius dans des flots de lumiere ;*

Il y a dans le Texte *adverso cedens Canis occidit astro.* Ce vers a exercé les plus savans Commentateurs : je le crois le plus intelligible de toutes les Géorgiques. J'ai suivi dans ma traduction l'interprétation de Macrobe, qui m'a paru la plus naturelle.

77. *Attends jusqu'au lever de la Couronne d'or.*
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor ;

Il y a dans le Texte,

Ante tibi Eoa Atlantides abscondantur.

Par le mot *Eöa* Virgile entend le coucher des Pléiades au matin, c'est-à-dire, quand les Pléiades descendent sous l'horizon au couchant, en même temps que le soleil paroît sur l'horizon à l'orient. Columelle en expliquant ce passage de Virgile, nous apprend que cela arrivoit au neuvieme jour des Calendes d'Octobre. Par cet autre vers,

Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,

Virgile entend, selon tous les Commentateurs, le lever Héliaque de la couronne d'Ariane, qui se fait lorsque cette constellation, éclipsée auparavant par les rayons du soleil, commence à s'en dégager, & à paroître à l'orient avant le lever du soleil. C'étoit, selon Columelle, le treize ou le quatorze d'Octobre. Cette interprétation me paroît suspecte à cause du mot *decedere*, qui par-tout marque le coucher d'un astre. Il y en a une foule d'exemples. En général tout ce morceau sur l'Astronomie est encore plus obscur que poetique.

P. 77. *Attends que dans les cieux disparoisse l'Arcture :*

L'Arcture ou le Bouvier (*Bootes*) se couche, selon Columelle, le 21 d'Octobre.

77. *Cinq Zones de l'Olympe embrassent le contour ;*

Sous la Zone Torride est cette partie de la terre qui est contenue entre les deux Tropiques. Les Anciens la croyoient inhabitable à cause de son excessive chaleur ; mais on a découvert depuis, qu'elle étoit habitée par un grand nombre de Nations. Elle contient une partie considérable de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique méridionale. Sous les deux Zones Glaciales, sont les parties de la terre que renferment les deux cercles polaires. Au nord, sont la nouvelle Zemble, la Laponie, le Groenland ; au midi, des pays qui sont encore sans nom, & où l'on n'a fait encore aucune découverte. Sous les Zones Tempérées sont les parties du globes renfermées entre les Tropiques & les cercles Polaires. La Zone Tempérée qui est entre le cercle Arctique & le Tropique du Can-

:er, contient la plus grande partie de l'Europe & de 'Asie, une partie de l'Afrique, & presque tout le nord de l'Amérique. Celle qui est entre le cercle Antarctique & le Tropique du Capricorne, contient une partie de l'Amérique méridionale. Au reste, il est inutile d'expliquer les différens trais qui composent cette description; un coup d'œil jetté sur la sphere, en apprendra davantage que le plus long commentaire.

P. 77. *Le globe vers le Nord, hérissé de frimats*
S'éleve, & redescend vers les brûlans climats.

Virgile parle ici des poles, & de leur élévation relative à l'horizon de chaque peuple.

77. *Calisto, dont le char craint les flots de Thétis,*

C'est une maniere poétique d'exprimer que l'Ourse est toujours sur l'horizon.

77. *Le Pole du Midi, noir séjour du silence,*

Les Anciens imaginoient que le soleil n'éclairoit point l'autre hémisphere; on voit cependant par la suite de ce morceau, que Virgile a du moins soupçonné le contraire; Lucrece s'en étoit douté avant lui, comme on peut le voir dans ces vers que Virgile a surement imités.

At nox obruit ingenti caligine terras;
Aut ubi de longo cursu sol extima cœli
Impulit, atque suos efflavit languidus ignes
Concussos itere, & labefactos aere multo;
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, supera terras quæ pertulit orbem.

79. *Creusent une nacelle ou marquent leurs troupeaux;*

On marquoit les troupeaux avec un fer chaud, comme nous le voyons dans ce vers du troisieme Livre des Géorgiques,

Continuoque notas & nomina gentis inurunt.

79. *La meule met en poudre, ou le feu cuit leurs grains.*

Les Romans séchoient leurs grains avant de les moudres; & il est probable qu'ils y étoient oblig-

par une ancienne loi. Nous lisons dans Pline, *instituit far torrere, quoniam tostum cibo salubrius esset. Id uno modo consecutum statuendo non esse purum ad rem divinam nisi tostum.*

R. 79. *Ou baigner ses brebis dans une eau salutaire ;*

Rarement on trouve dans Virgile des mots oisifs : il y a dans le Texte,

Balantumque gregem fluvio mersâre salubri.

Salubri est essentiel au sens ; car Columelle nous apprend qu'il n'étoit pas permis de baigner les brebis aux jours de fête pour épurer leur laine, mais seulement pour cause de maladie.

79. *Et rapportant chez soi les tributs de la ville,*

Il y a dans le Texte,

lapidemque revertens
Incusum aut atra massam picis urbe reportat.

Lapidem signifie, selon Servius, une pierre à moudre ; selon d'autres, un mortier de pierre où l'on broyoit le grain, comme on l'apprend par ce passage de Rosinus sur les antiquités Romaines, *ante usum molarum frumenta in pilâ comminuebantur.* A l'égard de la poix, les Romains en faisoient grand usage pour goudronner les vases où ils gardoient le miel & le vin.

81. *Trois fois roulant des monts arrachés des campagnes,*

On a remarqué avant moi le bel effet que produisent ces élisions,

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam ;

Mais les efforts pénibles des géants exprimés par deux vers d'un Rithme laborieux, tandis que leur défaite est rendue en un seul vers d'une tournure facile, forment un contraste qui valoit la peine d'être remarqué. J'ai tâché de le faire sentir dans ma traduction. Au reste, dans cette énumération des jours heureux ou malheureux, il est difficile de croire que Virgile ait été de bonne foi : les Poëtes anciens en général se faisoient une loi de suivre les préjugés po-

pulaires, sur-tout lorsqu'ils tenoient à la religion. L'expérience prouve qu'il est très-indifférent de planter, de semer, &c. dans le croissant ou le déclin de la lune ; la nature du terrein, la qualité des vents, l'action du soleil, voilà ce qui influe sur les fruits de la terre. M. de la Quintinie a réfuté le préjugé sur les lunaisons dans son second tome des Instructions sur le jardinage.

P. 85. *Et des mers en courroux le noir abyme gronde,*

Il y a dans le Texte,

Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.

Quelques Traducteurs ont cru que Virgile parloit ici des fleuves trop serrés dans leur lit ; c'est défigurer entiérement ce morceau. Virgile a mis dans ces vers une gradation admirable : d'abord on voit les fossés se remplir, ensuite les fleuves mugissans se déborder, & enfin la mer bouillonner dans ses gouffres.

Implentur fossæ, cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.

D'ailleurs on sait que Virgile écrivoit dans un pays très-voisin de la mer ; aussi en parle-t-il souvent dans les quatre Livres des Géorgiques.

85. *Les animaux ont fui ;*

Il y a dans le Texte *fugêre feræ*. J'ai cru qu'on me pardonneroit d'avoir essayé de rendre la vivacité admirable de ce trait, produite, à ce qu'il me semble, par sa précision, & par le changement du présent en parfait. Je suis étonné que Dryden, écrivant dans une langue plus hardie que la nôtre, ait défiguré cet endroit par ce vers traînant & froid.

And flying Beasts in forestas seek abode.

85. *L'Univers ébranlé s'épouvante . . . . . . le Dieu*

Le Texte dit,

& mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor :

Pour peu qu'on soit sensible à la belle poésie, on

sens l'effet de cette cadence suspendue ; j'ai osé passer pour la rendre, sur la regle de l'hémistiche : je crois que c'est dans ces occasions que les licences sont permises. On sera sans doute charmé de trouver ici une peinture admirable d'un orage, tirée du Poëme des Saisons, par M. de Saint Lambert.

On voit à l'horizon de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever & s'étendre ;
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre.
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon, le feuillage a tremblé ;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent & sourd attriste la nature.
Il succede à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts & des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout à coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pese sur les airs tranquilles & brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue ;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
Leur nuit est plus profonde, & de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle & livide ;
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide ;
Il tourne sur la plaine, & rasant les sillons,
Il roule un sable noir qu'il pousse en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussiere,
Dérobe à la campagne un reste de lumiere.
La peur, l'airain sonnant dans nos Temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieux ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent, en tombant, les épis renversés.
Le tonnerre & les vents déchirent les nuages,
Les ruisseaux, en torrents, dévastent leurs rivages.
O récolte ! ô moissons ! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

P. 85. *Observe si Saturne est d'un heureux présage.*

Il y a dans le Texte,

Frigida Saturni sese quò stella receptet.

Ce qui peut avoir donné lieu à l'épithete *frigida*, c'est que Saturne est à une plus grande distance du soleil que les autres planetes : d'ailleurs les Anciens le regardoient comme le Dieu du froid, ainsi qu'on peut le voir par ce vers de Lucain.

Frigida Saturno glacies & Zona nivalis
Cessit

85. *Quand l'ombrage au printemps invite au doux sommeil.*

Je ne sais si mon admiration pour Virgile ne me fait pas trop d'illusion ; mais je trouve bien de l'adresse à avoir placé cette fête de Céres immediatement après la description d'un orage. Ces fêtes s'appelloient *Ambarvalia*, parce que la victime faisoit le tour des moissons, *ambiret arva.*

85. *Pour offrande du vin, & du lait, & du miel :*

Si on veut voir combien ceux qui composent de gros livres font profit de tout, & combien ceux qui écrivent sur l'antiquité hazardent d'opinions peu fondées, on n'a qu'à lire le passage suivant du Pere Montfaucon, dont l'ouvrage d'ailleurs est très-estimable. Il s'agit de prouver que Céres & Bacchus étoient adorés conjointement :

« Virgile marque aussi le culte des deux dans les
» Géorgiques, où il parle des trois tours qu'on faisoit
» faire à la victime autour des moissons avant que de
» l'immoler .... Il met Céres & Bacchus ensemble,
» &c. Cette assertion est fondée sur ce vers,

Cui tu lacte favos, & miti dilue Baccho :

Il est clair que *Baccho* signifie ici du vin, comme dans mille autres endroits. On délayoit le miel dans du lait & du vin. Il est vrai que Bacchus & Céres partageoient souvent les honneurs du même sacrifice ; mais ce passage ne le prouve assurément pas.

P. 85. *Même, avant que le fer dépouille les guérets,*
Tous entonnent une hyme; & couronné de chêne, &c.

Virgile parle ici d'une autre fête qui précédoit les moissons. Un Commentateur Anglois (M. Holsworth) dit avoir vu des paysans Florentins danser & chanter dans le mois de Juillet, la tête couronnée de feuilles de chêne. Horace fait naître la poésie en Italie, des fêtes qui précédoient ou suivoient les moissons. *Lib. II. Ep. I. vers.* 139.

87. *Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air,*
Boit les feux du soleil, & les eaux de la mer;

Les Anciens croyoient que l'arc-en-ciel pompoit les eaux de la mer. On trouve parmi les Poëtes plusieurs allusions à ce préjugé; dans une Comédie de Plaute, quelqu'un voyant boire une femme vieille & courbée, dit plaisamment:

Ecce autem bibit arcus, pluet, credo, hodie.

On croit communément aujourd'hui que l'arc-en-ciel présage tantôt la pluie, & tantôt le beau temps. Il est à remarquer que Virgile a presque copié ce morceau de Varron & autres, & en particulier ce vers,

Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo.

89. *Ni l'oiseau de Thétis, &c.*

L'alcyon; on peut lire dans les Métamorphoses d'Ovide celle d'Alcyon & de Ceyx.

89. *Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance, &c.*

Nisus avoit un cheveu couleur de pourpre, dont dépendoit le sort de ses Etats. Scylla, sa fille, amoureuse de Minos qui assiégeoit Nisus dans Mégare, lui coupa le cheveu fatal. Nisus fut métamorphosé en épervier, & Scylla en alouette. Depuis ce temps-là le pere, pour se venger de sa fille, la poursuit dans les airs.

91. *Non que du ciel en eux la sagesse immortelle*
D'un rayon prophétique ait mis quelqu'étincelle;

Il y a dans le Texte,

Haud equidem credo, quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.

On a été fort partagé sur le sens de ces deux vers. Virgile veut dire, à ce qu'il me semble... Non que les animaux aient une portion de l'ame divine (comme certains Philosophes l'ont dit des abeilles) ni que le Destin, qui assigne à chaque être ses facultés, leur ait donné des connoissances supérieures. *Divinitus* est opposé à *fato*.

P. 91. *Le quatrieme jour (cet augure est certain)*

Il s'agit ici du quatrieme jour de la Lune. Virgile a suivi l'opinion des Astronomes Egyptiens : *Quartam maximè observat Ægyptus.*

91 .... *& les nochers heureux*
Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.

Il y a dans le Texte,

Glauco, & Panopeæ, & Inoö Melicertæ.

C'étoient des Divinités de la mer. Glaucus, selon la Fable, fut un berger, qui ayant pêché des poissons, les vit sauter dans la mer & lui échapper, parce qu'ils avoient touché une certaine herbe. Le berger surpris voulut goûter cette herbe, il sauta lui-même dans la mer, & devint Dieu marin. Panope ou Panopée étoit fille de Nérée & de Doris, & par conséquent Nymphe de la mer. Melicerte fut le fils d'Ino fille de Cadmus & femme d'Athamas Roi de Thebes. Ino, selon la Fable, se précipita dans la mer avec son fils, & l'un & l'autre ils devinrent Dieux marins. Ino est la même que les Grecs appellent *Leucothoë*, & les Latins *Matuta*. Les Grecs donnerent aussi à Mélicerte le nom de *Palæmon*, & les Latins celui de *Portunus*. *L'abbé Desf.*

P. 95. *Lorsque le grand César eut terminé sa vie.*

Tous ces prodiges qui précéderent ou suivirent la mort de César, sont rapportés différemment par les differens Historiens qui en ont parlé. On peut lire dans Ovide un récit de ces mêmes prodiges. Son morceau ne peut soutenir la comparaison avec celui de

Virgile. L'art de peindre par les sons, qui caractérise les grands Poëtes, lui manque entiérement. Virgile, dans cet épisode, le porte au plus haut point.

P. 95. *Combien de fois l'Etna brisant ses arsenaux,*
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes?

Il y a dans le Texte *liquefactaque volvere saxa*. Le Pere la Rue l'interprete par *exesa imminuta igne*. C'est un contre-sens. *Liquefacta saxa* veut dire des rochers réellement fondus. L'Académie de Naples, qui assurément ne peut que trop bien juger de la description d'un volcan, dans le compte qu'elle a publié de l'éruption du Vesuve arrivée en 1737, applaudit justement à la vérité des expressions de Virgile, & releve durement la méprise du Pere la Rue : “ *ex quibus manifestum est Poëta phrasim imperiti hominis temerario judicio in præposteram explicationem esse deductam.* ”

95. *Aussi la Macédoine a vu nos combattans*
Une seconde fois s'égorger dans ses champs:

Virgile a dit,

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi.

Ce passage a fort embarrassé les interpretes. Il faudroit des pages entieres, je ne dis pas pour apprécier, mais pour rapporter les différentes opinions. Le Pere la Rue est un de ceux qui ont discuté ce passage avec le plus de soin ; mais son explication me paroît peu naturelle. Je crois que Virgile parle ici de deux batailles différentes, livrées dans deux endroits différens qui portoient le même nom : la premiere à Philippes près de Pharsales en Thessalie ; la seconde près d'un autre Philippes sur les confins de la Thrace. Pour donner plus de clarté à cette interprétation, je crois qu'il est à propos de faire voir : 1°. Qu'il y avoit deux Philippes auprès desquels les deux batailles ont été livrées. 2°. Que ces deux villes étoient dans la Macédoine, autrement nommée Emathie. 3°. Que ces deux villes étoient au pied du mont Hémus.

La

La premiere de ces deux propositions servira à expliquer les deux premiers vers.

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum vidêre Philippi.

La seconde fera comprendre ces deux autres.

Nec fuit indignum Superis, bis sanguine nostro
Emathiam & latos Æmi pinguescere campos.

D'abord on convient généralement qu'il y avoit une fameuse ville nommée Philippes sur les confins de la Thrace & de la Macédoine. Elle fut dans son origine appellée *Datum*, ensuite *Crenides*, jusqu'à ce qu'elle fut nommée du nom de Philippes, pere d'Alexandre. Outre cette ville célebre, il y en avoit une autre du même nom en Thessalie, qui fut d'abord nommée Thebes, & surnommée *Philippopolis*, & par contraction *Philippi*, de Philippe fils de Demétrius. Lucain désigne souvent la bataille de Pharsales par le mot de *Philippi*.

video Pangæa nivosis
Cana jugis, latosque Æmi sub rupe Philippos.

1° Stace donne indifféremment au Poëme de Lucain le nom de Pharsales ou de Philippes. Outre la fameuse ville de Philippes sur les confins de la Thrace, il y en avoit donc encore une dans la Thessalie près de Pharsales; & la bataille où Pompée fut vaincu par César, est aussi souvent désignée dans les Auteurs Grecs & Latins par le nom de Philippes que par celui de Pharsales.

2° Il n'est pas plus difficile de prouver que les deux Philippes étoient dans la Macédoine, autrement appellée Emathie. Ce pays comme beaucoup d'autres, a éprouvé plusieurs changemens, tant pour son nom que pour son étendue. Il fut d'abord appellé Péonie, ensuite Emathie, & enfin Macédoine. L'Emathie ou la Péonie proprement dites n'étoient qu'une petite partie de ce qu'on nomma ensuite la Macedoine; mais par la suite des temps, le nom d'Emathie fut donné à toute la Macédoine, & ces deux mots signifierent la même chose : les Prosateurs employoient le mot *Macedonia*, & les Poëtes, pour une raison facile à

deviner, celui d'*Emathia*. Il s'agit maintenant de montrer que les deux Philippes étoient dans cette province. Depuis qu'elle fut devenue tributaire des Romains, elle s'étendoit à l'orient jusqu'au Nessus, & par conséquent renfermoit Philippes de Thrace : au sud elle comprenoit toute la Thessalie, & par la même raison Philippes voisine de Pharsales ; il n'y a que ceux qui s'en sont rapportés aux ancienes divisions de la Macédoine pour qui ce passage a été inintelligible.

3° Enfin, les deux Philippes étoient au pied du mont Hémus. Cette assertion paroît d'abord contredire manifestement ce que je viens d'avancer. Car, si les deux Philippes etoient aux deux extrémités de la Macédoine, comment pouvoient-ils être situés tous deux au pied du mont Hémus, montagne de Thrace ? D'abord l'un des deux étoit sur les confins de la Thrace, & par conséquent on peut le placer au pied de l'Hémus. Mais prolonger l'Hémus jusqu'en Thessalie, il semble que c'est vouloir imiter en quelque sorte les Géants, qui dans ce même pays, transportoient l'Ossa & le Pélion l'un sur l'autre. Cependant à examiner la chose de près, elle paroît moins difficile à concevoir. Ne peut-on pas regarder le mont Hémus, non comme une seule montagne, mais comme une chaine de montagnes ? Il est bien vrai que la plus haute partie, ou, si l'on veut, la tête du mont Hémus, étoit dans la Thrace, ce qui a fait donner à une province de ce pays le nom d'*Hæmimontana* ; mais plusieurs autres montagnes, telles que le Rhodope, le Pangée, &c. peuvent être regardées comme des membres du même corps. C'est ainsi que l'on a donné à différentes parties des Alpes & de l'Appennin les noms de saint Godard, Cenis, &c. quoique ces montagnes ne soient pour ainsi dire, que des chaînons d'une même chaîne. Les Italiens appellent encore le mont Hémus *Catena del Mundo*. Si je ne craignois d'allonger cette note déjà trop diffuse, je pourrois citer plusieurs passages qui favorisent cette interprétation. Je me contenterai d'un seul endroit de Lucain. A la fin du premier Livre, il prédit que la bataille de Pharsales, qu'il désigne par le nom de Philippes, sera livrée au pied du mont Hémus.

latosque Hami sub rupe Philippos.

Enfin, on sait que les Anciens donnoient aux mots géographiques une grande extension. *Dulichias rates* signifie les vaisseaux de la Grece, quoique Dulichium ne fût qu'une petite isle.

Page 97. *Un jour le Laboureur, &c.*

J'ai déjà fait remarquer dans le Discours Préliminaire, comment Virgile dans cet épisode ramenoit adroitement l'Agriculture qu'il sembloit avoir perdue de vue.

97. *Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.*

Il y a dans le Texte,

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

Je n'ai pu rendre ce mot *grandia*, qui, si l'on en croit les Commentateurs, fait allusion à une opinion particuliere des Anciens. Ils croyoient que les hommes dégénéroient de siecle en siecle ; voilà de ces expressions qui sont intraduisibles, parce qu'elles tiennent aux préjugés & aux opinions des Anciens.

97. *Dieux paternels ! ô Dieux de mon pays !*

La Rue joint ensemble *Dii patrii Indigetes*. Je crois qu'il se trompe. Une foule d'exemples me fait penser que Virgile parle ici de deux sortes de Dieux, *Dii patrii*, les Dieux du pays, les Dieux Tutélaires, les Dieux Pénates, *Dii Indigetes*, les hommes déifiés.

97. *Ici le Rhin se trouble, & là mugit l'Euphrate.*

Cet endroit des Géorgiques semble avoir été écrit dans le temps qu'Auguste & Antoine rassembloient leurs forces pour cette guerre, dont le succès fut décidé par la défaite d'Antoine & de Cléopâtre au promontoire d'Actium. Antoine tiroit ses forces de la partie orientale de l'Empire, c'est ce que Virgile désigne par l'Euphrate. Auguste tiroit les siennes de la partie septentrionale ; c'est ce qu'exprimé *Germania.*

97. *Ainsi lorsqu'une fois franchissant la barriere :*

Cette comparaison est une apologie adroite d'Auguste qu'il suppose faire la guerre malgré lui, & comme entraîné par le torrent des événemens.

LIBER SECUNDUS.

HACTENUS Arvorum cultus, & Sidera cœli:
Nunc te, Bacche, canam, nec non sylvestria tecum
Virgulta, & prolem tardè crescentis Olivæ.

HUC, pater ô Lenæe, tuis hîc omnia plena
Muneribus: tibi pampineo gravidus autumno
Floret ager; spumat plenis vindemia labris;
Huc, pater ô Lenæe, veni, nudataque musto
Tinge novo mecum direptis crura cothurnis.

TUQUE ades, incœptumque unà decurre laborem,
O decus, ô famæ meritò pars maxima nostræ,
Mæcenas, pelagoque volans da vela patenti.
Non ego cuncta meis amplecti versibus opto:
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox. Ades, & primi lege littoris oram.
In manibus terræ; non hîc te carmine ficto,
Atque per ambages & longa exorsa tenebro.

PRINCIPIO arboribus varia est natura creandis:
Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ
Sponte suâ veniunt, camposque & flumina latè
Curva tenent, ut molle siler, lentæque genistæ,
Populus, & glaucâ canentia fronde salicta.

PARS autem posito surgunt de semine, ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovi quæ maxima frondet
Æsculus, atque habitæ Graiis oracula quercus.



LIVRE SECOND.

J'AI chanté les Guérets, & le cours des Saisons;
Soyez à votre tour l'objet de mes leçons,
Beaux Vergers, sombres Bois, & vous riches Vendanges.
VIENS, Bacchus, tout ici célebre tes louanges.
L'Automne a sur son front tressé tes pampres verds;
L'Ambre de tes raisins embaume au loin les airs,
Et déjà sur les bords de la cuve fumante
S'éleve en bouillonnant la vendange écumante.
Descends de tes côteaux, mets bas ton brodequin,
Et rougissons nos pieds dans des ruisseaux de vin.
ET toi de qui la main vint m'ouvrir la barriere,
Mécene, soutiens-moi dans ma longue carriere.
Que d'autres de la Fable empruntent les atours;
Que leur Muse s'égare en de vagues détours:
Le vrai seul est mon but, & toi seul es mon guide;
Sur la fleur des objets glissons d'un pas rapide.
Pour tout approfondir, tout peindre dans mes vers,
La nature est trop vaste, & tes momens trop chers.
DE tant d'arbres divers, les uns nés sans culture,
Couvrent au loin les champs, bordent une onde pure;
Tels sont l'humble genêt, le pâle peuplier,
Et le saule verdâtre, & le pliant ozier.
D'AUTRES furent semés; ainsi croissent l'yeuse
Qui redouble des bois l'horreur religieuse;
Le châtaignier couvert de ses fruits épineux,
Et le chêne qui rend les oracles des Dieux.

PULLULAT ab radice aliis densissima sylva,
Ut cerasis, ulmisque : etiam parnassia laurus
Parva sub ingenti matris se subjicit umbrâ.

Hos natura modos primùm dedit, his genus omne
Sylvarum fruticumque viret, nemorumque sacrorum.
Sunt alii, quos ipse viâ sibi repperit usus.
Hic plantas tenero abscindens de corpore matrum
Deposuit sulcis : hic stirpes obruit arvo,
Quadrifidasque sudes, & acuto robore vallos;
Sylvarumque aliæ pressos propaginis arcus
Exspectant, & viva suâ plantaria terrâ.
Nil radicis egent aliæ, summumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen.
Quin & caudicibus sectis (mirabile dictu!)
Truditur è sicco radix oleagina ligno :
Et sæpè alterius ramos impunè videmus
Vertere in alterius, mutatamque insita mala
Ferre pyrum, & prunis lapidosa rubescere corna.

QUARE agite, ô proprios generatim discite cultus,
Agricolæ, fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terræ : juvat Ismara Baccho
Conserere, atque oleâ magnum vestire Taburnum.

SPONTE suâ quæ se tollunt in luminis auras,
Infœcunda quidem, sed læta & fortia surgunt;
Quippe solo natura subest. Tamen hæc quoque si quis
Inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,

Plusieurs sont entourés de rejetons sans nombre :
L'Ormeau voit ses enfans s'élever sous son ombre.
Des forêts d'arbrisseaux naissent du cerisier,
Et du tronc maternel sort le jeune laurier.

Telles furent d'abord les loix de la nature :
Bientôt l'expérience étendit la culture,
Et l'art industrieux par d'utiles secrets,
Enrichit les vergers & peupla les forêts.
Là, ce jeune arbrisseau qu'on arrache à son pere,
Va recevoir ailleurs une seve étrangere ;
Ici, des souches d'arbre, ou des rameaux fendus,
Ou des pieux éguisés à nos champs sont rendus.
Celui-ci courbe en arc la branche obéissante,
Et dans le sol natal l'ensevelit vivante ;
Cet autre émonde un arbre & plante ses rameaux
Qui dans son champs surpris deviennent arbrisseaux.
Un aride olivier surpassant ces prodiges,
Des éclats d'un vieux tronc pousse de jeunes tiges.
De rameaux étrangers un arbre s'embellit ;
D'un fruit qu'il ignoroit son tronc s'énorgueillit ;
Le poirier sur son front voit des pommes éclore,
Et sur le cornouiller la prune se colore.

Connois donc chaque plan, & quel soin lui convient,
Ce que peut la nature, & ce que l'art obtient ?
Point d'arbres négligés, point de terres oisives :
Couvrons de pampre Ismare, & Taburne d'olives.

L'arbre né de lui-même étale fiérement
De ses rameaux pompeux le stérile ornement :
La Nature se plut à parer son ouvrage ;
Mais qu'on prête à sa tige un rameau moins sauvage,

Exſuerint ſylveſtrem animum ; cultuque frequenti
In quaſcumque voces artes, haud tarda ſequentur.

Necnon & ſterilis quæ ſtirpibus exit ab imis,
Hoc faciet, vacuos ſi ſit digeſta per agros :
Nunc altæ frondes & rami matris opacant,
Creſcentique adimunt fœtus, uruntque ferentem.

Jam, quæ ſeminibus jactis ſe ſuſtulit arbos,
Tarda venit, ſeris factura nepotibus umbram ;
Pomaque degenerant ſuccos oblita priores,
Et turpes avibus prædam fert uva racemos.
Scilicet omnibus eſt labor impendendus, & omnes
Cogendæ in ſulcum ac multâ mercede domandæ.

Sed truncis oleæ meliùs, propagine vites
Reſpondent, ſolido Paphiæ de robore myrtus.
Plantis & duræ coryli naſcuntur, & ingens
Fraxinus, Herculeæque arbos umbroſa coronæ,
Chaoniique patris glandes ; etiam ardua palma
Naſcitur, & caſus abies viſura marinos.
Inſeritur verò ex fœtu nucis arbutus horrida ;
Et ſteriles platani malos geſſere valentes :
Caſtaneæ fagus, ornuſque incanuit albo
Flore pyri ; glandemque ſues fregere ſub ulmis.

Nec modus inſerere atque oculos imponere ſimplex :
Nam quà ſe medio trudunt de cortice gemmæ,

Où qu'il ſoit tranſplanté dans un ſol plus heureux,
Dompté par la culture, il comblera tes vœux.
  Tels encor, ſi tu veux les ranger dans la plaine,
Ces foibles rejetons paieront un jour ta peine.
Par l'ombre de leur pere étouffés aujourd'hui,
Stériles avortons, ils languiſſent ſous lui.
  L'arbre qu'on a ſemé, croiſſant pour un autre âge,
A nos derniers neveux réſerve ſon ombrage.
Sa tige même enfante un fruit décoloré ;
Le pommier méconnoît ſon ſuc dénaturé ;
La grappe, des oiſeaux eſt la vile pâture ;
Tous ces arbres enfin ont beſoin de culture :
Que tous ſoient tranſplantés, rangés dans les ſillons,
Et qu'à force de ſoins on achete leurs dons.
  Mais chacun d'eux exige un art qu'il faut connoître.
De tronçons enfouis l'olivier veut renaître ;
D'un rameau ſort un myrte agréable à Vénus,
Et les ſeps provignés ſont plus chers à Bacchus.
Avec plus de ſuccès on tranſplante le frêne,
L'arbre de Jupiter, celui du fils d'Alcmene ;
Le Coudrier noueux, les palmiers toujours verds,
Et le ſapin qui croît pour affronter les mers.
D'autres ſeront greffés : ſur les planes ſtériles
On porte du pommier les rejetons fertiles.
Le hêtre avec plaiſir s'allie au châtaignier,
La pierre abat la noix ſur l'aride arboiſier,
Le poirier de ſa fleur blanchît ſouvent le frêne,
Et le porc ſous l'ormeau broya le fruit du chêne.
  Cet art a deux ſecrets dont l'effet eſt pareil,
Tantôt dans l'endroit même, où le bouton vermeil

Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus : huc alienâ ex arbore germen
Includunt, udoque docent inolescere libro.
Aut rursum enodes trunci resecantur, & altè
Finditur in solidum cuneis via ; deinde feraces
Plantæ immittuntur : nec longum tempus, & ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,
Miraturque novas frondes, & non sua poma.

Præterea genus haud unum, nec fotribus ulmis,
Nec salici, lotoque, nec Idæis cyparissis.
Nec pingues unam in faciem nascuntur olivæ,
Orchites, & radii, & amarâ pausia baccâ.
Pomaque, & Alcinoi sylvæ : nec surculus idem
Crustumiis, Syriisque pyris, gravibusque volemis.
Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos.
Sunt Thasiæ vites, sunt & Mareotides albæ :
Pinguibus hæ terris habiles, levioribus illæ ;
Et passo Psythia utilior, tenuisque Lageos
Tentatura pedes olim, vincturaque linguam ;
Purpureæ, preciæque : & quo te carmine dicam,
Rhætica ? nec cellis ideo contende Falernis.
Sunt etiam Amminex vites, firmissima vina,

Déjà laisse échapper sa feuille prisonniere,
On fait avec l'acier une fente légere.
Là, d'un arbre fertile on insere un bouton,
De l'arbre qui l'adopte utile nourrisson.
Tantôt des coins aigus entr'ouvrent avec force
Un tronc, dont aucun nœud ne hérisse l'écorce.
A ses branches succede un rameau plus heureux;
Bientôt ce tronc s'éleve en arbre vigoureux,
Et se couvrant des fruits d'une race étrangeres,
Admire ces enfans dont il n'est pas le pere.

Le même arbre d'ailleurs, diversement produit,
Voit changer son feuillage, & varier son fruit.
La terre dans les bois nourrit sous plusieurs formes
La race des lotos, des cyprès & des ormes:
Les saules ne sont pas les mêmes en tous lieux;
L'olive, ainsi qu'au goût, est différente au yeux;
En des moules divers la nature la jette,
En globe l'arrondit, ou l'allonge en navette.
La poire est distinguée, ici par sa grosseur,
Là par son coloris, plus loin par sa douceur.
L'une mûrit l'Été, l'autre tombe en Automne,
Celle-ci dans l'hiver à la main s'abandonne.
Notre vigne fleurit suspendue aux ormeaux,
La grappe de Lesbos rampe sur les côteaux;
Les raisins sont tardifs, ou se pressant d'éclore!
La pourpre les rougit, ou le safran les dore.
Ceux-ci sur les rochers se cuiront lentement,
Ceux-là s'amolliront dans l'airain écumant.
Ici, d'un jus vermeil la seve généreuse
Dans nos veines répand une chaleur heureuse;

Tmolus & assurgit quibus, & rex ipse Phanæus :
Argitisque minor, cui non certaverit ulla,
Aut tantum fluere, aut totidem durare per annos.
Non ego te, Diis & mensis accepta secundis,
Transierim, Rhodia, & tumidis, Bumaste, racemis.
Sed neque quàm multæ species, nec nomina quæ sint
Est numerus : neque enim numero comprendere refert
Quem qui scire velit, Libyci velit æquoris idem
Discere quàm multæ Zephyro turbentur arenæ;
Aut, ubi navigiis violentior incidit Eurus,
Nosse quot Ionii veniant ad littora fluctus.

Nec vero terræ ferre omnes omnia possunt.
Fluminibus salices, crassisque paludibus alni
Nascuntur; steriles saxosis montibus orni :
Littora myrtetis lætissima : denique apertos
Bacchus amat colles, Aquilonem & frigora taxi.

Adspice & extremis domitum cultoribus orbem,
Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos :
Divisæ arboribus patriæ. Sola India nigrum
Fert ebenum, solis est thurea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno
Balsamaque, & baccas semper frondentis acanthi?
Quid nemora Æthiopum molli canentia lanâ,
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?
Aut quos Oceano propior gerit India lucos,
Extremi sinus orbis? ubi aëra vincere summum
Arboris haud ullæ jactu potuere sagittæ :
Et gens illa quidem sumptis non tarda pharetris.

Là

Là, les esprits fumeux de ce vin sans couleur
Enchaîneront la langue & les pas du buveur.
Vois les vins blancs de Thase & de Maréotide;
L'un veut un terrein gras & l'autre un sol aride.
Rhétie, on vante au loin ton jus délicieux;
Mais Hebé verseroit notre Falerne aux Dieux.
Veut-on boire un vin fort? on choisit l'Amminée,
Qui surpasse le Tmole; & même le Phanée.
Argos est renommé pour ces vins bienfaisans,
Dont la seve résiste à l'injure des ans;
Et toi, divin Nectar, que Rhodes nous envoie,
Du convive assoupi viens réveiller la joie.
Puis-je encore oublier ces énormes raisins....
Mais qui pourroit compter & nommer tous ces vins?
On compteroit plutôt & les sables Numides,
Et les flots entassé sur les plaines humides.

Pour tous les plants enfin tout sol n'est pas heureux.
Le myrte aime les eaux, le frêne un mont pierreux,
L'aune un marais dormant, le saule une onde pure,
La vigne le soleil, & les ifs la froidure.

De l'aurore au couchant parcourons l'Univers;
Tous les divers climats ont des arbres divers.
Chez l'Arabe, l'encens embaume au loin la plaine,
Sur les rives du Gange on voit noircir l'Ébene.
Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis,
Ici, d'un fil doré les bois sont enrichis.
Le Nil, du verd Acanthe admire les feuillages,
Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages,
Et l'Inde, au bord des mers, voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.

Media fert triftes fuccos, tardumque faporem
Felicis mali, quo non præfentius ullum,
Pocula fi quando fævæ infecere novercæ,
Mifcueruntque herbas, & non innoxia verba,
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.
Ipfa ingens arbos, faciemque fimillima lauro;
Et, fi non alium latè jactaret odorem,
Laurus erat: folia haud ullis labentia ventis;
Flos apprima tenax: animas & olentia Medi
Ora fovent illo, & fenibus medicantur anhelis.

Sed neque Medorum fylvæ, ditiffima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus,
Laudibus Italiæ certent: non Bactra, neque Indi,
Totaque Thuriferis Panchaïa pinguis arenis.
Hæc loca non tauri fpirantes naribus ignem
Invertêre, fatis immanis dentibus hydri,
Nec galeis, denfifque virûm feges horruit haftis.
Sed gravidæ fruges, & Bacchi Mafficus humor
Implevere: tenent oleæque, armentaque læta.
Hinc bellator equus campo fefe arduus infert:
Hinc albi, Clitumne, greges, & maxima taurus
Victima, fæpè tuo perfufi flumine facro,
Romanos ad templa Deûm duxere triumphos.
Hîc ver affiduum, atque alienis menfibus æftas;
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.
At rabidæ tigres abfunt, & fæva leonum
Semina; nec miferos fallunt aconita legentes;
Nec rapit immenfos orbes per humum, neque tanto
Squameus in fpiram tractu fe colligit anguis.

Vois les arbres du Mede, & son orange amere,
Qui, lorsque la marâtre aux fils d'une autre mere
Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé.
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime ;
S'il en avoit l'odeur, c'est le laurier lui-même.
Sa feuille sans efforts ne se peut arracher,
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher,
Et son suc, du vieillard qui respire avec peine,
Raffermit les poumons, & parfume l'haleine.

Mais les arbres du Méde, & les bords de l'Indus,
Les diamans du Gange & tout l'or de l'Hermus,
Et les riches parfums qu'exhale l'Arabie,
Valent-ils les trésors de l'antique Ausonie?
Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelans de feux.
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une moisson de lances ;
Le blé pare nos champs, le raisin nos côteaux :
J'y vois mûrir l'olive & bondir des troupeaux.
Ici, l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe,
Là, paissent la genisse & le taureau superbe,
Qui baignés d'une eau pure & couronnés de fleurs
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont murs, deux fois nos brebis pleines,
Même au sein des hivers l'été luit dans nos plaines ;
Mais ces douces chaleurs n'enfantent ni poisons,
Ni tigres dévorans, ni farouches lions,
Et jamais dans nos champs une hydre monstreuse
Ne traîne en longs anneaux sa croupe tortueuse,

Adde tot egregias urbes, operumque laborem,
Tot congesta manu præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subter labentia muros.
An mare quod supra memorem, quodque alluit infra?
Anne lacus tantos? te, Lari maxime, teque
Fluctibus & fremitu assurgens, Benace, marino?
An memorem portus, Lucrinoque addita claustra,
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia quà ponto longè sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?
Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
Hæc genus acre virûm, Marsos, pubemque Sabellam,
Assuetumque malo Ligurem, Volscosque verutos
Extulit: hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
Scipiadas duros bello; & te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm: tibi res antiquæ laudis & artis
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes,
Ascræumque cano Romana per oppida carmen.
Nunc locus arvorum ingeniis: quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura ferendis.

Par-tout c'est un beau sol qu'éclairent de beaux cieux,
Où la nature est riche, & l'art industrieux.
Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages :
La mer des deux côtés nous présente son sein ;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
Ici, le Lare étend son enceinte profonde,
Là, tel qu'un Océan le Bénac s'enfle & gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
Et dans les lacs voisins lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage ?
Fouillez ces champs féconds : le fer, l'argent, l'airain,
L'or même en longs ruisseaux circulent dans leur sein.
Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marses indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volsques armés d'énormes javelots.
Ces champs ont enfanté les Deces, les Émiles,
Les braves Scipions, les généreux Camilles,
Toi sur-tout, grand César, toi dont les fiers drapeaux
Du Gange tributaire asservissent les eaux.

Terre féconde en fruits, en Conquérans fertile,
Salut ! je chante un art à ta grandeur utile :
Du Permesse pour toi les canaux sont rouverts ;
Hésiode aux Romains va parler dans mes vers.

Maintenant des terreins distinguons la nature,
Leur force & leur couleur, leurs fruits & leur culture :

Difficiles primùm terræ, collesque maligni,
Tenuis ubi argilla, & dumosis calculus arvis,
Palladiâ gaudent sylvâ vivacis olivæ.
Indicio est tractu surgens oleaster eodem
Plurimus, & strati baccis sylvestribus agri.

At quæ pinguis humus, dulcique uligine læta,
Quique frequens herbis fertilis ubere campus,
Qualem sæpè cavâ montis convalle solemus
Despicere; huc summis liquuntur rupibus amnes,
Felicemque trahunt limum : quique editus Austro,
Et filicem curvis invisam pascit aratris :
Hic tibi prævalidas olim, multoque fluentes
Sufficiet Baccho vites; hic fertilis uvæ,
Hic laticis, qualem pateris libamus & auro,
Inflavit cùm pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
Lancibus & pandis fumantia reddimus exta.

Sin armenta magis studium, vitulosque tueri,
Aut fœtus ovium, aut urentes culta capellas,
Saltus & saturi petito longinqua Tarenti,
Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos.
Non liquidi gregibus fontes, non gramina desunt;
Et quantùm longis carpent armenta diebus,
Exiguâ tantùm gelidus ros nocte reponet.

Nigra fere, & presso pinguis sub vomere terra,
Et cui putre solum (namque hoc imitamur arando)
Optima frumentis; non ullo ex æquore cernes
Plura domum tardis decedere plaustra juvencis.

D'abord le sol pierreux de ces arides monts
D'argile entre-mêlés, hérissés de buissons,
De l'arbre de Pallas aime l'utile ombrage :
En veux-tu des garants ? vois l'olivier sauvage
Sur ces côteaux chéris croître de toutes parts,
Et sur la terre au loin semer ses fruits épars.

MAIS ces terreins féconds que la nature engraisse,
Qui regorgent de sucs, où croît une herbe épaisse,
Tels qu'au pied de ces rocs s'étend ce beau vallon
Où l'eau des monts voisins porte un riche limon ;
Si des feux du midi le soleil les éclaire,
S'ils présentent au soc l'importune fougere ;
Ils te prodigueront des vins délicieux,
Ces vins brillans dans l'or, & versés pour les Dieux,
Lorsqu'auprès des taureaux immolés à leur gloire,
Le Toscan sous ses doigts fait résonner l'ivoire.

VOUDROIS-TU faire envie aux bergers tes rivaux ?
Les forêts de Tarente appellent tes troupeaux :
Va dans ces prés ravis à ma chere Mantoue,
Où le cygne argenté sur les ondes se joue ;
Là, tout rit aux pasteurs, la bauté du vallon,
La fraîcheur des ruisseaux, l'épaisseur du gazon ;
Et tout ce qu'un long jour consume de pâture,
La plus courte des nuits le rend avec usure.

ENFIN pour le froment choisis ces terreins forts,
Pleins de sucs au dedans, noirâtres au dehors,
Dont la terre est broyée, & pour qui la Nature
Semble avoir épargné les frais de la culture :
Aucun champs ne verra tant de bœufs attelés
T'apporter à pas lents le tribut de ses blés.

Aut undè iratus sylvam devexit arator,
Et nemora evertit multos ignava per annos,
Antiquasque domos avium cum stirpibus imis
Eruit: illæ altum nidis petiere relictis;
At rudis enituit impulso vomere campus.

Nam jejuna quidem clivosi glarea ruris
Vix humiles apibus casias, roremque ministrat:
Et tophus scaber, & nigris exesa chelydris
Creta: negant alios æquè serpentibus agros
Dulcem ferre cibum, & curvas præbere latebras.

Quæ tenuem exhalat nebulam fumosque volucres;
Et bibit humorem, &, cùm vult, ex se ipsa remittit;
Quæque suo viridi semper se gramine vestit;
Nec scabie & salsâ lædit rubigine ferrum;
Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos:
Illa ferax oleæ est: illam experiere colendo,
Et facilem pecori, & patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua, & vicina Vesevo
Ora jugo, & vacuis Clanius non æquus Acerris.

Nunc, quo quamque modo possis cognoscere dicam.
Rara sit, an supra morem sit densa, requiras:
(Altera frumentis quoniam favet, altera Baccho:
Densa magis Cereri, rarissima quæque Lyæo).
Ante locum capies oculis, alteque jubebis
In solido puteum demitti, omnemque repones

Tel encor ce terrein couvert d'un bois stérile,
Que son maître rougit de laisser inutile;
D'une main indignée il y porte le fer,
Détruit les vieux palais des habitans de l'air:
L'oiseau tremblant s'enfuit de ses toits qu'on ravage
Et le soc rajeunit cette plaine sauvage.

Mais fuis ce mont pierreux dont le maigre terrein,
Offre à peine à l'abeille un humble romarin;
Fuis de ce tuf ingrat la rudesse indocile,
Et ce fonds plein de craie où gît l'affreux reptile:
Aucun champs ne fournit à ses enfans impurs,
Ni d'alimens plus doux, ni d'asyles plus surs.

Pour ce terrein poreux où l'air trouve un passage,
Qui pompe sa vapeur, & l'exhale en nuage,
Que tapisse à nos yeux un gazon toujours frais,
Où le coutre brillant ne se rouille jamais;
Ce fonds se prête à tout, pourvu qu'on le cultive;
Il se couvre d'épis, il fait mûrir l'olive.
La vigne, si je veux, s'y marie aux ormeaux,
Où dans des près fleuris il nourrit mes ttroupeaux.
Telles on aime à voir ces campagnes fécondes,
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes;
Tels les champs de Capoue, & ces vallons fameux
Que du bouillant Vésuve épouvantent les feux.

Apprenons maintenant par quelle épreuve sure
On peut des sols divers distinguer la nature.
Ici, la terre est forte, & Cérès la chérit;
Ailleurs, elle est légere, & Bacchus lui sourit.
Pour ne pas t'y tromper, que la beche la sonde;
Creuse dans son enceinte une fosse profonde.

Rursus humum, & pedibus summas æquabis arenas.
Si deerunt, rarum; pecorique & vitibus almis
Aptius uber erit: sin in sua posse negabunt
Ire loca, & scrobibus superabit terra repletis,
Spissus ager: glebas cunctantes crassaque terga
Exspecta, & validis terram proscinde juvencis.

Salsa autem tellus, & quæ perhibetur amara,
Frugibus infelix (ea nec mansuescit arando,
Nec Baccho genus, aut pomis sua nomina servat)
Tale dabit specimen: tu spisso vimine qualos,
Colaque prælorum fumosis deripe tectis.
Huc ager ille malus, dulcesque à fontibus undæ
Ad plenum calcentur: aqua eluctabitur omnis
Scilicet, & grandes ibunt per vimina guttæ;
At sapor indicium faciet manifestus, & ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaror.

Pinguis item quæ sit tellus, hoc denique pacto
Discimus: haud umquam manibus jactata fatiscit,
Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo.
Humida majores herbas alit, ipsaque justo
Lætior: ah, nimiùm ne sit mihi fertilis illa,
Neu se prævalidam primis ostendat aristis!
Quæ gravis est, ipso tacitam se pondere prodit,
Quæque levis. Promptum est oculis prædiscere nigram,
Et quis cui color: at sceleratum exquirere frigus
Difficile est, piceæ tantùm, taxique nocentes
Interdum, aut hederæ pandunt vestigia nigræ.

Ce qui vient d'en ſortir, il faut l'y repouſſer ;
Sur ce monceau poudreux bondis pour l'affaiſſer.
Deſcend-il ſous les bords ? cette terre eſt légere :
Là, ton troupeau s'engraiſſe, ou ta vigne proſpere.
Si cet amas épais, rebelle à ton effort
Refuſe de rentrer dans le lieu dont il ſort,
A la plus forte terre il faut dès-lors t'attendre ;
Que tes plus forts taureaux gémiſſent pour la fendre.
MAIS ce terrein amer qu'aucun ſoin n'adoucit,
Où l'arbre de Pallas jamais ne réuſſit,
Où le cep dégénere, où le blé craint de naître,
Apprends par quel moyen tu peux le reconnoître.
Prends ſous ton toit fumeux le couloir de ton vin ;
Là, des flots d'une eau douce humecte ce terrein ;
Ces eaux pour s'échapper ſe frayant une route,
Coulent le long des joncs, & tombent goutte à goutte.
Alors fais-en l'eſſai ; ton palais révolté
Connoît ce ſol ingrat à leur triſte âcreté.
UN ſol maigre eſt celui qui prompt à ſe diſſoudre,
Si-tôt qu'on l'a touché, tombe réduit en poudre.
Un terrein gras, ſemblable à la gomme des bois,
S'amollit dans tes mains, & s'attache à tes doigts.
La hauteur de l'herbage annonce un fonds humide ;
Ah ! de ſes jeunes bleds crains la beauté perfide.
De la couleur du ſol l'œil décide aiſément,
Et la main, de ſon poids t'informe ſûrement ;
Mais ſon froid meurtrier coûte plus à connoître.
Quelquefois cependant les plantes qu'il fait naître,
Le pin, le lierre noir, les ifs contagieux
De ce défaut ſecret avertiront tes yeux.

His animadversis, terram multò antè memento
Excoquere, & magnos scrobibus concidere montes;
Antè supinatas Aquiloni ostendere glebas,
Quàm lætum infodias vitis genus: optima putri
Arva solo: id venti curant, gelidæque pruinæ,
Et labefacta movens robustus jugera fossor.

At si quos haud ulla viros vigilantia fugit,
Antè locum similem exquirunt, ubi prima paretur
Arboribus seges, & quò mox digesta feratur;
Mutatam ignorent subitò ne semina matrem.

Quin etiam cœli regionem in cortice signant;
Ut, quo quæque modo steterit, quâ parte calores
Austrinos tulerit, quâ terga obverterit axi,
Restituant: adeo in teneris consuescere multum est!

Collibus an plano melius sit ponere vites
Quære priùs. Si pinguis agros metabere campi,
Densa sere; in denso non segnior ubere Bacchus:
Sin tumulis acclive solum, collesque supinos,
Indulge ordinibus; nec seciùs omnis in unguem
Arboribus positis secto via limite quadret.
Ut sæpè ingenti bello cùm longa cohortes
Explicuit legio, & campo stetit agmen aperto,
Directæque acies, ac latè fluctuat omnis
Ære renidenti tellus; necdum horrida miscent
Prœlia, sed dubius mediis Mars errat in armis:
Omnia sint paribus numeris dimensa viarum,
Non animum modò uti pascat prospectus inanem;
Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
Terra, neque in vacuum poterunt se extendere rami.

ENFIN à ton vignoble as-tu choisi sa terre?
Dès-lors, pour la dompter qu'on lui fasse la guerre:
Il faut entrecouper le penchant des côteaux,
Et retourner la glebe élevée en monceaux:
Que les froids Aquillons, que l'Hyver la mûrissent,
Et que des bras nerveux sans cesse l'amollissent.

SI tu le peux encor, que le cep transplanté
Retrouve un sol pareil au sol qu'il a quitté;
Le jeune arbuste ainsi jamais ne dégénere,
Et ne s'apperçoit pas qu'il a changé de mere.

PLUSIEURS même, observant dans l'endroit dont il sort,
Quel côté vit le sud, & quel côté le nord,
Conservent ces aspects qu'ils gravent sur l'écorce:
Tant de nos premiers ans l'habitude a de force!

MAIS avant de creuser, de peupler les sillons,
Il faut choisir d'abord de la plaine ou des monts.
On peut presser les rangs dans de grasses campagnes;
On doit les élargir au penchant des montagnes:
Enfin dans les vallons, comme sur les côteaux,
Qu'ils soient distribués en espaces égaux.
Vois de longs bataillons rangés sur une plaine
Où flote de l'airain la lueur incertaine,
Avant qu'un choc affreux confonde tous ces bras;
Quand Mars prélude encor à l'horreur des combats:
Imite de ces rangs l'exacte symmétrie,
Non pour flater les yeux par ta vaine industrie;
Mais chaque tige ainsi peut croître en liberté,
Et le suc se partage avec égalité.

Forsitan & ſcrobibus quæ ſint faſtigia quæras;
Auſim vel tenui vitem committere ſulco.
Altior, ac penitùs terræ defigitur arbos,
Æſculus in primis, quæ quantùm vertice ad auras
Æthereas, tantùm radice in tartara tendit.
Ergo non hyemes illam, non flabra, neque imbres
Convellunt: immota manet, multoſque per annos
Multa virûm volvens durando ſecula vincit:
Tùm fortes latè ramos & brachia tendens
Huc illuc, media ipſa ingentem ſuſtinet umbram.

Neve tibi ad Solem vergant vineta cadentem;
Neve inter vites corylum ſere: neve flagella
Summa pete, aut ſummas defringe ex arbore plantas!
(Tantus amor terræ) neu ferro læde retuſo
Semina: neve oleæ ſylveſtres inſere truncos:
Nam ſæpè incautis paſtoribus excidit ignis,
Qui furtim pingui primùm ſub cortice tectus
Robora comprendit, frondeſque elapſus in altas
Ingentem cœlo ſonitum dedit: inde ſecutus
Per ramos victor, perque alta cacumina regnat,
Et totum involvit flammis nemus, & ruit atram
Ad cœlum piceâ craſſus caligine nubem;

Apprends aussi combien tu dois creuser la terre
Qui de tes jeunes plants sera dépositaire :
Comme tes nourrissons different en grandeur,
Il faut que leur berceau differe en profondeur.
Dans un léger sillon la vigne croît sans peine ;
L'arbre doit plus avant s'enfoncer dans la plaine,
Sur-tout le chêne altier qui perdu dans les airs,
De son front touche aux cieux, de ses pieds aux enfers ;
Aussi les noirs torens, les vents & la tempête
En vain rongent ses pieds, en vain battent sa tête ;
Malgré les vents fougueux, l'orage & les torrents,
Tranquille, il voit couler le long cercle des temps,
De son vaste contour embrasse les campagnes,
Protege les vallons, & commande aux montagnes.

N'attends rien d'une vigne exposée au couchant.
Que le vil coudrier n'affame point ton plant :
Fais choix pour le former de la branche nouvelle
Qui reçoit de plus près la seve maternelle ;
Ne la déchire point par un fer émoussé ;
Sur-tout, que de tes plants l'olivier soit chassé.
Quelquefois de bergers une troupe imprudente
Laisse au pied de cet arbre une étincelle ardente :
Ce feu, nourri du suc dont ce bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit ;
Il s'empare du tronc, & gagnant le feuillage,
Dévore en pétillant l'aliment de sa rage ;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet,
Il vole d'arbre en arbre, il couvre la forêt,
Et présentant au loin une plaine enflammée,
Roule un torrent de flamme & des flots de fumée ;

Præsertim si tempestas à vertice sylvis
Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.
Hoc ubi, non à stirpe valent, cæsæque reverti
Possunt, atque imâ similes revirescere terrâ:
Infelix superat foliis oleaster amaris.

Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor,
Tellurem Boreâ rigidam spirante movere.
Rura gelu tùm claudit hyems, nec semine jacto
Concretam patitur radicem affigere terræ.
Optima vinetis satio, cùm vere rubenti
Candida venit avis, longis invisa colubris;
Prima vel autumni sub frigora, cùm rapidus Sol
Nondum hyemem contingit equis, jam præterit æstas.

Ver adeo frondi nemorum, ver utile sylvis:
Vere tument terræ, & genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, & omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus.
Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus.
Parturit almus ager, Zephyrique tepentibus auris
Laxant arva sinus: superat tener omnibus humor;
Inque novos soles audent se gramina tutò
Credere, nec metuit surgentes pampinus Austros,

Sur-tout, si l'Aquillon s'éleve en ce moment,
Et chasse devant lui ce vaste embrasement;
Dès-lors, plus d'espérance; atteints dans leurs racines
Tes ceps ne peuvent plus réparer leurs ruines;
La race en est éteinte & jamais ne revit:
L'auteur seul de sa mort, l'olivier lui survit.

Tu n'iras pas non plus, quand le froid la resserre,
Confier vainement tes vignes à la terre.
Alors son suc oisif, glacé dans ses canaux,
Refuse de nourrir les jeunes arbrisseaux.
Avec plus de succès les vignes sont plantées,
Soit, lorsque déployant ses aîles argentées;
L'ennemi des serpens vient après les frimats
Retrouver les beaux jours dans nos rians climats;
Soit, lorsque le soleil sur son char plus rapide,
De l'Eté vers l'Hiver conduit l'Automne humide.

Mais le Printemps sur-tout seconde tes travaux;
Le Printemps rend aux bois des ornemens nouveaux:
Alors la terre ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes:
Le Dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante;
Le monde se ranime & la Nature enfante.
L'amour dans les forêts réveille les oiseaux;
L'amour dans les vallons fait bondir les troupeaux.
Echauffés par Zéphyre, humectés par l'Aurore,
On voit germer les fruits, on voit les fleurs éclore;
La terre est plus riante, & le ciel plus vermeil;
Le gazon ne craint point les ardeurs du soleil;

Aut actum cœlo magnis Aquilonibus imbrem :
Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.

Non alios primâ crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim : ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, & hybernis parcebant flatibus Euri ;
Cùm primùm lucem pecudes hausere, virûmque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Immissæque feræ sylvis, & sidera cœlo.
Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
Si non tanta quies iret frigusque caloremque
Inter, & exciperet cœli indulgentia terras.

Quod superest, quæcumque premes virgulta per agros,
Sparge fimo pingui, & multâ memor occule terrâ ;
Aut lapidem bibulum, aut squalentes infode conchas ;
Inter enim labentur aquæ, tenuisque subibit
Halitus, atque animos tollent sata. Jamque reperti,
Qui saxo super atque ingentis pondere testæ
Urgerent : hoc effusos munimen ad imbres ;
Hoc ubi hiulca siti findit Canis æstifer rava.

Seminibus positis, superest deducere terram
Sæpius ad capita, & duros jactare bidentes ;
Aut presso exercere solum sub vomere, & ipsa
Flectere luctantes inter vineta juvencos.

Tum leves calamos & rasæ hastilia virgæ,
Fraxineasque aptare sudes, furcasque bicornes,
Viribus eniti quarum, & contemnere ventos.

Et la vigne, des vents osant braver l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs & sortir son feuillage.
SANS doute le Printemps vit naître l'Univers;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs;
Il ouvrit au soleil sa brillante carriere,
Et pour l'homme naissant épura la lumiere.
Les Aquilons glacés, & l'œil ardent du jour
Respectoient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul Printemps sourit au monde en son aurore;
Le Printemps tous les ans le rajeunit encore,
Et des brûlans Étés séparant les Hivers
Laisse du moins entr'eux respirer l'Univers.
TES ceps sont-ils plantés? il faut couvrir de terre,
Engraisser de fumier le lit qui les resserre.
Là, que la pierre-ponce aux conduits spongieux,
Que l'écaille poreuse enfouie avec eux,
Laissent pénétrer l'air dans leurs couches fécondes,
Et du ciel orageux interceptent les ondes.
J'ai vu des vignerons du ciel favorisés,
Couvrir leurs ceps de pierre ou de vases brisés:
Ainsi du Chien brûlant ils évitent l'haleine;
Ainsi la froide Hyade inonde en vain la plaine.
MAIS à la terre enfin dès qu'ils sont confiés,
Que souvent le hoyau la ramene à leurs pieds,
Qu'on y pousse la beche; & sans rompre les lignes
Que le soc se promene au travers de tes vignes.
PUIS tu présenteras aux naissans arbrisseaux,
Ou des appuis de frêne, ou de légers roseaux:
La vigne les rencontre, & l'arbuste timide
Conduit sur les ormeaux par ce fidele guide

Assuescant, summasque sequi tabulata per ulmos.

Ac dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris : & dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acies nondum falcis tentanda ; sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde ;
Antè reformidant ferrum : tum denique dura
Exerce imperia, & ramos compesce fluentes.

Texendæ sepes etiam, & pecus omne tenendum est ;
Præcipuè dum frons tenera imprudensque laborum :
Cui super indignas hyemes, solemque potentem,
Sylvestres uri assiduè capreæque sequaces
Illudunt ; pascuntur oves, avidæque juvencæ.
Frigora nec tantùm canâ concreta pruinâ,
Aut gravis incumbens scopulis arentibus æstas,
Quantùm illi nocuere greges, durique venenum
Dentis, & admorso signata in stirpe cicatrix.

Non aliam ob culpam Baccho caper omnibus aris
Cæditur, & veteres ineunt proscenia ludi,
Præmiaque ingentes pagos & compita circum,
Theseidæ posuere, atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliere per utres.

Bientôt unit ſon pampre à leurs feuillages verds,
Comme eux ſoutient l'orage, & les ſuit dans les airs.

QUAND ſes premiers bourgeons s'empreſſeront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore ;
Même, lorſque dans l'air qu'il commence à braver,
Le rejeton moins frêle oſe enfin s'élever ;
Pardonne à ſon audace en faveur de ſon âge.
Seulement de ta main éclaircis ſon feuillage ;
Mais enfin, quand tu vois ſes robuſtes rameaux
Par des nœuds redoublés embraſſer les ormeaux ;
Alors ſaiſis le fer, alors ſans indulgence
De la ſeve égarée arrête la licence ;
Borne des jets errans l'eſſor préſomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.

SUR-TOUT que de buiſſons la vigne environnée
Evite des troupeaux la dent empoiſonnée ;
Que la geniſſe avide & les chevreaux gloutons
Reſpectent ſa foibleſſe & ſes jeunes boutons.
L'Hiver dont les frimats engourdiſſent la terre,
L'Été qui fend la plaine & qui brûle la pierre,
Lui ſeroient moins cruels que ces vils animaux
Dont la dent déshonore & flétrit ſes rameaux,

AUSSI le Dieu du vin pour expier ce crime,
Par-tout ſur ſes autels veut un bouc pour victime.
Un bouc étoit le prix de ces groſſiers acteurs
Qui, de nos jeux brillans barbares inventeurs,
Sur un char mal orné promenoient dans l'Attique
Leurs théâtres errans & leur ſcene ruſtique ;
Et de joie & de vin à la fois enivrés
Sur des outres gliſſans bondiſſoient dans les prés.

Necnon Ausonii, Trojâ gens missa, coloni
Versibus incomptis ludunt, risuque soluto;
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis:
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu.
Hinc omnis largo pubescit vinea fœtu,
Complentur vallesque cavæ, saltusque profundi,
Et quocumque Deus circùm caput egit honestum.
Ergo rite suum Baccho dicemus honorem
Carminibus patriis, lancesque & liba feremus;
Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram,
Pinguiaque in verubus torrebimus exta colurnis.

Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui numquam exhausti satis est: namque omne quotannis
Terque quaterque solum scindendum, glebaque versis
Æternùm frangenda bidentibus, omne levandum
Fronde nemus: redit agricolis labor actus in orbem,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.

Et jam olim seras posuit cùm vinea frondes,
Frigidus & sylvis Aquilo decussit honorem;
Jam tum acer curas venientem extendit in annum
Rusticus, & curvo Saturni dente relictam
Persequitur vitem attondens, fingitque putando.

Primus humum fodito, primus devecta cremato
Sarmenta, & vallos primus sub tecta referto:
Postremus metito. Bis vitibus ingruit umbra:
Bis segetem densis obducunt sentibus herbæ:

Nos Latins à leur tour ont des fils de la Grece
Transporté dans leurs jeux la Bacchique alégresse.
Ils se forment d'écorce un visage hideux,
Entonnent pour Bacchus des vers grossiers comme eux,
Et de l'objet sacré de leurs bruyans hommages
Suspendent à des pins les mobiles images :
Soudain l'aspect du Dieu fertilise les monts,
Les arides côteaux, les humides vallons.
Gloire, honneur à ce Dieu ; célébrons ses mysteres ;
Chantons pour lui les vers que lui chantoient nos Peres ;
Qu'un bouc soit par la corne entraîné vers l'autel,
Préparons de ses chairs un festin solemnel,
Et que le coudrier, de ses branches sanglantes
Perce de l'ennemi les entrailles fumantes.

La vigne veut des soins sans cesse renaissans.
De la terre trois fois il faut fendre les flancs ;
Sans cesse retrancher des feuilles inutiles,
Sans cesse tourmenter des côteaux indociles.
Le soleil tous les ans recommence son cours ;
Ainsi roulent en cercle & ta peine & tes jours.

Même, lorsque le cep privé de sa parure
Cede aux froids Aquilons un reste de verdure,
Déjà son maître y court, & reprenant le fer
Aux trésors de l'Automne aspire dès l'Hiver.

Façonne le premier tes vignobles fertiles ;
Jette au feu le premier leurs débris inutiles ;
Renferme leurs appuis, remets-les le premier :
Pour boire du nectar vendange le dernier.

Deux fois de pampres verds la vigne est surchargée ;
Deux fois d'herbage épais sa tige est assiégée :

Durus uterque labor. Laudato ingentia rura,
Exiguum colito. Necnon etiam aſpera ruſci
Vimina per ſylvam, & ripis fluvialis arundo
Cæditur, incultique exercet cura ſalicti.

Jam vinctæ vites, jam falcem arbuſta reponunt;
Jam canit extremos effœtus vinitor antes,
Sollcitanda tamen tellus, pulviſque movendus;
Et jam maturis metuendus Jupiter uvis.
Contrà non ulla eſt olei cultura: neque illæ
Procurvam exſpectant falcem, raſtroſque tenaces;
Cùm ſemel hæſerunt arvis, auraſque tulerunt.
Ipſa ſatis tellus, cùm dente recluditur unco,
Sufficit humorem, & gravidas cùm vomere fruges.
Hòc pinguem & placitam paci nutritor olivam.

Poma quoque, ut primùm truncos ſenſere valentes,
Et vires habuere ſuas, ad ſidera raptim
Vi propriâ nituntur, opiſque haud indiga noſtræ.

Nec minùs intereà fœtu nemus omne graveſcit,
Sanguineiſque inculta rubent aviaria baccis:
Tondentur cytiſi: tædas ſylva alta miniſtrat;
Paſcunturque ignes nocturni, & lumina fundunt.
Et dubitant homines ſerere, atque impendere curam!
Quid majora ſequar? Salices, humileſque geniſtæ,
Aut illæ pecori frondem, aut paſtoribus umbram

Nc

Ne désire donc point un enclos ſpacieux.
Le plus riche eſt celui qui cultive le mieux.
Ne faut-il pas encor le long des marécages,
Dans le fond des forêts, au penchant des rivages,
Couper le ſaule inculte & le houx épineux,
Et marier la vigne aux ormeaux amoureux?

ENFIN au dernier rang tu parviens avec joie:
Tout ton plant façonné ſous tes yeux ſe déploie;
Et je t'entends chanter la fin de tes travaux.
Eh bien! la beche encor doit fouiller tes côteaux;
Et, quand la grappe enfin mûrit ſous ſon feuillage,
Pour noyer ton eſpoir il ſuffit d'un orage.

L'OLIVIER par la terre une fois adopté,
De ces pénibles ſoins n'attend pas ſa beauté.
Fouille à ſes pieds le ſol qui nourrit ſa verdure;
C'eſt aſſez. Dédaignant une vaine culture,
Et la ſerpe tranchante, & les peſans rateaux,
L'arbre heureux de la Paix voit fleurir ſes rameaux.

TEL encor, quand les ans ont augmenté ſa force,
Quand ſon tronc eſt muni d'une plus dure écorce,
L'arbre fruitier ſans nous s'éleve dans les airs;
Sans nous mille arbriſſeaux de leurs fruits ſont couverts;
Sur le buiſſon inculte on voit rougir la mûre,
Et l'abri des oiſeaux donne auſſi leur pâture.
Que d'arbres en tous lieux multipliés pour nous!
Ah! du moins plantez-les, puiſqu'ils croiſſent ſans vous.
Pour nos jeunes chevreaux les aliziers fleuriſſent;
Du ſuc des pins altiers les flambeaux ſe nourriſſent:
Mais pourquoi te parler de ces Rois des forêts?
Tout ſert, même le ſaule & les humbles genêts;

Sufficiunt, ſepemque ſatis, & pabula melli.
Et juvat undantem buxo ſpectare Cytorum,
Naryciæque picis lucos : juvat arva videre
Non raſtris hominum, non ulli obnoxia curæ.
Ipſæ Caucaſeo ſteriles in vertice ſylvæ,
Quas animoſi Euri aſſiduè franguntque feruntque,
Dant alios aliæ fœtus : dant utile lignum,
Navigiis pinos, domibus cedroſque cupreſſoſque.
Hinc radios trivere rotis, hinc tympana plauſtris
Agricolæ, & pandas ratibus poſuere carinas.
Viminibus ſalices fœcundæ, frondibus ulmi :
At myrtus validis haſtilibus, & bona bello
Cornus : Ityræos taxi torquentur in arcus.
Nec tiliæ leves, aut torno raſile buxum,
Non formam accipiunt, ferroque cavantur acuto :
Necnon & torrentem undam levis innatat alnus
Miſſa Pado : necnon & apes examina condunt
Corticibuſque cavis, vitioſæque ilicis alveo.
Quid memorandum æquè Baccheïa dona tulerunt?
Bacchus & ad culpam cauſas dedit : ille furentes
Centauros letho domuit, Rhœtumque, Pholumque,
Et magno Hylæum Lapithis cratere minantem.

O fortunatos nimiùm, ſua ſi bona nôrint,
Agricolas! quibus ipſa, procul diſcordibus armis,
Fundit humo facilem victum juſtiſſima tellus.
Si non ingentem foribus domus alta ſuperbis
Manè ſalutantum totis vomit ædibus undam,
Nec varios inhiant pulchrâ teſtudine poſtes,

Le miel leur doit des ſucs, les troupeaux du feuillage,
Les moiſſons des remparts, les paſteurs de l'ombrage.
J'aime & des ſombres buis le lugubre coup d'œil,
Et de ces noirs ſapins le vénérable deuil.
J'aime à voir ces forêts fertiles ſans culture,
Où l'art n'a point encor profané la nature;
Ces bois même, d'Athos enfans infructueux,
Et l'éternel jouet des vents impétueux,
Dans leur ſtérilité ſont encore fertiles.
Pour former nos lambris leurs arbres ſont utiles:
Ici, taillés en char, là, courbés en vaiſſeaux,
Ils roulent ſur la terre, ils voguent ſur les eaux.
Le ſaule prête aux ceps ſa branche obéiſſante;
L'orme donne aux troupeaux ſa feuille nourriſſante;
L'if en arc eſt ployé; le cormier fait des dards;
Le myrte de Vénus fournit des traits à Mars;
Le tilleul cependant cede au fer qui le creuſe;
Le buis au gré du tour prend une forme heureuſe;
L'aune léger fend l'onde, & des jeunes eſſains
Le vieux chêne en ſes flancs recele les larcins.

Les tréſors de Bacchus valent-ils ces richeſſes?
Mortels, défiez-vous de ſes faveurs traîtreſſes;
Des Centaures jadis il ſouilla le repas,
Et ſes coupes ſervoient d'inſtrument au trépas.

Ah! loin de tous ces maux que le luxe fait naître,
Heureux le Laboureur, trop heureux s'il ſait l'être!
La terre libérale & docile à ſes ſoins
Contente à peu de frais ſes ruſtiques beſoins.
Il ne voit point chez lui ſous des toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ſes portiques,

Illusásque auro vestes, Ephyreïaque æra,
Alba nec Assyrio fucatur lana veneno,
Nec casiâ liquidi corrumpitur usus olivi;
At secura quies, & nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt. Illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus:
Sacra Deûm, sanctique patres: extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Me verò primum dulces antè omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, cœlique vias & sidera monstrent;
Defectus Solis varios, Lunæque labores;
Unde tremor terris; quâ vi maria alta tumescant
Obicibus ruptis, rursusque in seipsa residant;
Quid tantùm Oceano properent se tingere Soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.

Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis;
Rura mihi, & rigui placeant in vallibus amnes:
Flumina amem, sylvasque inglorius. O ubi campi,
Sperchiusque, & virginibus bacchata Lacænis

Il ne voit pas le Peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux;
D'agréables poisons ne brûlent point ses veines;
Le fard n'altere point la blancheur de ses laines;
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui;
Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui.
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne,
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts,
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse:
C'est là qu'on sert les Dieux, qu'on chérit la vieillesse.
La Justice fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

O vous, à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus cheres délices!
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble, & pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrege dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux; & quel puissant génie
Des spheres dans leur cours entretient l'harmonie.

Mais dans mon corps glacé si mon sang refroidi
Me défend de tenter un essor si hardi;
C'est vous que j'aimerai, Prés fleuris, Onde pure!
J'irai dans les forêts couler ma vie obscure.
Dieux! que ne suis-je assis aux bords du Sperchius!
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus!

Taygeta! ô qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, & ingenti ramorum protegat umbrâ!

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile Fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus & ille, Deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores!
Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, & infidos agitans discordia fratres,
Aut conjurato descendens Dacus ab Istro:
Non res Romanæ, perituraque regna: neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere suâ, carpsit: nec ferrea jura,
Insanumque forum, aut populi tabularia vidit.

Sollicitant alii remis freta cæca, ruuntque
In ferrum, penetrant aulas, & limina regum.
Hic petit excidiis urbem, miserosque Penates,
Ut gemmâ bibat, & Sarrano dormiat ostro.
Condit opes alius, defossoque incubat auro.
Hic stupet attonitus rostris: hunc plausus hiantem
Per cuneos (geminatur enim) Plebisque Patrumque
Corripuit: gaudent perfusi sanguine fratrum;
Exsilioque domos & dulcia limina mutant;
Atque alio patriam quærunt sub sole jacentem.

Oh! qui me portera sur le riant Taigête,
Et d'un épais feuillage ombragera ma tête!

Heureux le sage instruit des loix de l'Univers,
Dont l'ame inebranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces loix
Et du Dieu des troupeaux, & des Nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadême,
L'Intérêt, dont la voix fait taire le sang même,
Le Danube en fureur vomissant des soldats,
La grandeur des Romains, la chûte des Etats,
Et la Pitié pénible, & l'importune Envie
N'altérerent jamais le calme de sa vie :
Jamais aux Tribunaux disputant de vains droits,
La Chicane pour lui ne fit mugir sa voix :
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître,
Et l'arbre qu'il planta, chauffe & nourrit son maître.

D'autres, la rame en main tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer.
L'avide Conquérant la terreur des familles
Égorge les vieillards, les meres & les filles,
Pour dormir sur la pourpre, & pour boire dans l'or!
L'Avare ensevelit & couve son trésor.
L'Orateur au Barreau, le Poëte au Théâtre
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre.
Le frere s'applaudit teint du sang fraternel,
Et va vivre & mourir loin du toit paternel.

Agricola incurvo terram dimovit aratro :
Hinc anni labor, hinc patriam parvosque nepotes
Sustinet : hinc armenta boum, meritosque juvencos.
Nec requies, quin aut pomis exuberet annus,
Aut fœtu pecorum, aut Cerealis mergite culmi,
Proventuque oneret sulcos, atque horrea vincat.

Venit hyems, teritur Sicyonia bacca trapetis;
Glande sues læti redeunt; dant arbuta sylvæ;
Et varios ponit fœtus Autumnus, & altè
Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.
Interea dulces pendent circùm oscula nati :
Casta pudicitiam servat domus; ubera vaccæ
Lactea demittunt, pinguesque in gramine læto
Inter se adversis luctantur cornibus hœdi.

Ipse dies agitat festos; fususque per herbam,
Ignis ubi in medio, & socii cratera coronant,
Te libans, Lenæe, vocat; pecorisque magistris
Velocis jaculi certamina ponit in ulmo,
Corporaque agresti nudant prædura palæstrâ.

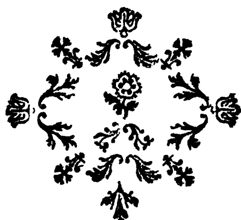
Hanc olim veteres vitam coluere Sabini :
Hanc Remus & frater : sic fortis Etruria crevit
Scilicet, & rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.
Ante etiam sceptrum Dictæi regis, & ante

LE Laboureur en paix coule des jours prosperes ;
Il cultive le champ que cultivoient ses peres ;
Ce champ nourrit l'Etat, ses enfans, ses troupeaux,
Et ses bœufs compagnons de ses heureux travaux.
Ainsi que les saisons, sa richesse varie ;
Ses agneaux au printemps peuplent sa bergerie ;
L'Été remplit sa grange, affaisse ses greniers ;
L'Automne d'un doux poids fait gémir ses paniers,
Et ses douces chaleurs sur les côtes vineuses
Achevent de mûrir les grappes paresseuses.
L'HIVER vient ; mais pour lui l'Automne dure encor :
Les bois donnent leurs fruits, l'huile coule à flots d'or ;
Cependant ses enfans ses premieres richesses,
A son col suspendus disputent ses caresses.
Chez lui, de la Pudeur tout respecte les loix ;
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts,
Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
Se font en bondissant une guerre innocente.
LES fêtes, je le vois partager ses loisirs
Entre un culte pieux, & d'utiles plaisirs ;
Il propose des prix à la force, à l'adresse :
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse ;
L'autre frappe le but d'un trait victorieux,
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.
AINSI les vieux Sabins vivoient dans l'innocence ;
Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance ;
Ainsi Rome, aujourd'hui l'arbitre des humains,
Dut l'Empire du monde à de rustiques mains.
O jours de l'âge d'or, jours heureux, mœurs champêtres !
L'homme étoit sans tyrans, les animaux sans maîtres ;

Impia quàm cæsis gens est epulata juvencis,
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat,
Necdum etiam audierant inflari classica, necdum
Impositos duris crepitare incudibus enses.

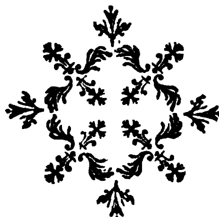
Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equûm fumantia solvere colla.

Finis Libri secundi.



L'airain n'assembloit point des soldats furieux;
Et l'homicide acier, & l'or impérieux,
Ces métaux, l'instrument & l'appas de la guerre,
N'avoient ni ravagé ni corrompu la terre.
Mais ma seconde course a duré trop long-temps,
Et je dételle enfin mes coursiers haletans.

Fin du second Livre.



REMARQUES

SUR

LE IIe LIVRE DES GÉORGIQUES.

P. 125. *Et toi de qui la main vint m'ouvrir la barriere,*

J'ai rapproché dans le Texte & dans ma traduction ces deux invocations, que d'habiles Commentateurs ont cru avoir été mal à propos séparées.

125. *De tant d'arbres divers, les uns nés sans culture,*

Il y a dans le Texte, *nullis hominum cogentibus ipsa sponte suâ veniunt*. Quelques Commentateurs ont faussement accusé Virgile en cet endroit d'une erreur de Physique. Virgile veut dire, qu'il y a des arbres qui viennent non pas sans semence, mais seulement sans avoir été semés de main d'homme. Il est ridicule d'imaginer que Virgile & les Romains qui vivoient si habituellement à la campagne, & qui observoient si bien la nature, aient méconnu les siliques du genêt, les chatons du saule, du peuplier, de l'osier, lesquels sont d'autant plus apparens que les fleurs paroissent avant les feuilles, & ornent la nudité de l'arbre avant qu'il ait recouvré sa verdure.

125. *D'autres furent semés, &c.*

Il y a dans le Texte, *posito de semine :* le mot *posito* éclaircit ce que j'ai dit plus haut : il signifie une semence déposée, non par hazard, mais par l'homme.

127. *Des forêts d'arbrisseaux naissent du cerisier,*

Le cerisier étoit un arbre nouveau parmi les Romains du temps de Virgile. Pline nous apprend que *Lucullus* le transporta du Pont en Italie après la défaite de Mithridate.

127. *Telles*

V. 127. *Telles furent d'abord les loix de la nature :*

Virgile a marqué les trois manieres naturelles dont les arbres peuvent naître ; ou d'une semence que le hazard a fait germer, ou d'une semence déposée par l'homme, ou enfin de rejetons. Maintenant il va parler des manieres artificielles de multiplier les arbres.

127. *Un aride olivier surpassant ces prodiges,*
Des éclats d'un vieux tronc pousse de jeunes tiges.

Lacerda assure qu'il a été témoin de cette réproduction merveilleuse en Espagne où il écrivoit son Commentaire sur Virgile. On a remarqué près d'Ollioules qui est à une lieue de Toulon & sur la route de Toulon à Hieres, que la plupart des oliviers sont des rejetons des anciennes tiges qui moururent dans l'hiver de 1709.

127. *Couvrons de pampre Ismare, & Taburne d'olives.*

L'Ismare est une montagne de la Thrace, & le Taburne une montagne de la Campanie : la premiere étoit fertile en excellens vins, la seconde en oliviers. On la nomme aujourd'hui *Taburo*.

127. *L'arbre né de lui-même &c.*

Virgile après avoir décrit les manieres naturelles & artificielles dont se multiplient les arbres, revient maintenant à ceux qui naissent naturellement, & nous apprend comment l'air peut les rendre fertiles.

127. *Mais chacun d'eux exige un art qu'il faut connoître.*

Virgile vient d'enseigner comment il faut perfectionner les arbres nés naturellement : il revient aux moyens artificiels, & nous apprend lequel de ces moyens convient plus particuliérement à chaque espece d'arbre. Ainsi les uns veulent être provignés, d'autres transplantés, d'autres greffés, &c.

129. *De tronçons enfouis l'olivier veut renaître ;*

Columelle a dit de même, *meliùs truncis quam*

plantis olivetum constituitur. J'ai rendu *truncis* par *tronçons*, parce qu'en Latin *truncus* ne signifie pas seulement le corps, mais encore les differentes parties d'un arbre, & Columelle l'emploie dans ce sens; *truncis* dans ce vers est opposé à *propagine.*

V. 129. *D'un rameau sort un myrte agréable à Vénus,*

Il y a dans le Texte *solido de robore*, qui veut dire, je crois, une forte branche. Au reste tout ce morceau est différemment interprété par les différens Commentateurs. Quelques Agriculteurs assurent contre le sentiment de Virgile, que le chêne, le sapin, le palmier ne peuvent venir que de semence. Cependant il ne faut pas accuser trop légérement Virgile d'erreurs; il vaut mieux croire que la différence de climat & de culture a fait regarder mal à propos comme impossible ce qui étoit praticable chez les Romains.

129. *L'arbre de Jupiter, celui du fils d'Alcmene;*

Le premier de ces arbres est le chêne, & le second le peuplier. Virgile a dit dans une de ses Eglogues,

Populus Alcidæ gratissima

129. *D'autres seront greffés : &c.*

Ce morceau a été très-critiqué pour la partie agronomique. On prétend qu'on ne peut greffer un arbre, que sur un arbre de la même espece, qu'un frêne ne peut pas porter des poires, ni un orme des glands. Plusieurs expériences récentes prouvent le contraire & justifient Virgile. La seule difficulté qui s'oppose à cette alliance d'arbres de différentes especes, c'est que la seve est plus hâtive dans les uns, & plus tardive dans les autres; si donc on peut accélérer ou retarder la seve dans les sujets selon le besoin, leur union deviendra possible; or, c'est ce qu'on a pratiqué souvent avec succès.

129. . . . . *sur les planes stériles,*

Le platane est ainsi appellé de πλατυς *large*, à cause de

la largeur de ses feuilles. Les Anciens avoient pour cet arbre une espece de vénération, jusqu'à l'arroser de vin.

P. 129. *Le hêtre avec plaisir s'allie au châtaignier,*

Cet endroit a fort embarrassé les Commentateurs. Comme il est naturel de greffer un arbre précieux sur un arbre qui l'est moins, ils ont cru qu'il étoit ridicule de vouloir enter le hêtre sur le châtaignier. En conséquence, au lieu de lire *Castaneæ fagos*, ils ont altere le Texte pour former un sens : deux passages de Pline prouvent qu'ils ont eu tort de supposer que le fruit du châtaignier chez les Romains étoit plus estimé que celui du hêtre. Dans l'un de ces passages il semble s'étonner que la nature ait pris soin d'armer d'épines un fruit aussi commun que la châtaigne. Dans l'autre il parle du gland du hêtre comme d'un fruit tres-doux, qui nourrit même les habitans de Chio durant un long siege. Cet arbre jouissoit d'une grande vénération parmi les Romains : ils se servoient de son bois pour les vases des sacrifices, & de son fruit pour la Médecine. Il est donc naturel de croire que Virgile veut parler ici du hêtre enté sur le châtaignier.

129. *Le poirier de sa fleur blanchit souvent le frêne,*

Il y a dans le Texte *Ornus*. Un habile Botaniste Anglois soupçonne que l'*Ornus* est cette espece de frêne d'où l'on recueille la manne dans la Calabre, & qu'on a nommé *fraxinus rotundiore folio*, ce qui s'accorde d'ailleurs avec un passage de Pline.

129. *Tantôt dans l'endroit même, où le bouton vermeil, &c.*

Nos Agriculteurs au lieu de faire l'incision dans le bouton, la font au dessus ou au dessous.

131. *Un tronc dont aucun nœud ne hérisse l'écorce.*

Columelle a dit de même : *câ parte quâ maximè nitida & fine cicatrice est (arbor)*. Virgile ne parle ici que de deux manieres d'enter : nous en avons plusieurs autres qu'on peut lire dans les livres d'Agriculture.

P 2

P. 131. *Le même arbre d'ailleurs, diversement produit.*

Nous avons vu jusqu'à présent comment la nature & l'art multiplient les arbres. Virgile dans la seconde partie traite de la diversité des especes. Dans cette énumération il parle 1° des arbres des champs, 2° de ceux des jardins, 3° enfin des vignobles.

131. *La race des lotos, &c.*

Il y avoit un arbre & une herbe appellée *lotos* par les Anciens : Homere peint les chevaux d'Achille se nourrissant d'une herbe qui portoit ce nom. Elle venoit abondamment sur les bords du Nil. Si on en croit Prosper Alpinus qui avoit voyagé dans l'Egypte, cette plante ressembloit assez à notre Nénuphar, *Nymphea alba major*. Le *lotos*, arbre dont Virgile parle ici, a donné son nom à un peuple qui vivoit de ses fruits, comme nous l'apprend Homere. Selon Théophraste, cet arbre étoit un peu moins grand que le poirier ; ses feuilles étoient dentelées sur les bords, & semblables à celles de l'ilex ou chêne verd. Pline a traduit Théophraste presque mot pour mot ; seulement il ajoute que cet arbre étoit tres-commun en Italie où il avoit dégénéré. Plusieurs Botanistes ont cru le reconnoître dans l'alizier, & il est vrai que les feuilles de celui-ci sont dentelées ; mais il faut avoir bien de l'imagination pour leur trouver de la ressemblance avec celles de l'*ilex*. D'autres ont pensé avec plus de probabilité que le lotos des Lotophages, est ce que nous appellons *Ziziphus* ou le *Jujube* ; ses feuilles ont un pouce & demi de longueur & un pouce de largeur. Elles sont d'un verd très-vif & dentelées par les bords, & par conséquent ressemblent bien plus aux feuilles du chêne verd que celles de l'alizier. Ses fruits ont la forme & la grosseur de l'olive, leur chair est d'un goût agréable & doux comme le miel, ce qui s'accorde avec ce qu'Homere a dit du lotos μελιηδέα καρπόν. On envoie ces fruits secs d'Italie.

Virgile donne au cyprès l'épithete *Idæis*. Il y avoit deux monts Ida, l'un en Phrygie & l'autre en Crete. C'est du second qu'il est question ici ; Pline l'appelle

la patrie du cyprès, & Théophraste prétend qu'il n'y avoit qu'à remuer la terre pour y faire naître cet arbre, que les Anciens consacroient à la tristesse & à la mort.

P. 131. *L'olive, ainsi qu'au goût, est différente aux yeux.*

Virgile nomme trois sortes d'olives. *Orchades* ou *Orchites* de Ορχις, *Testiculus*, parce qu'elles étoient rondes, *Radios*, parce qu'elles avoient la forme d'une navette, *Pausia* du mot Παύειν qui veut dire *broyer*, parce que, si l'on en croit Columelle, cette derniere espece étoit celle qu'on broyoit pour en exprimer l'huile.

131. *La poire est distinguée ici par sa grosseur, &c.*

Comme Virgile a nommé trois sortes d'olives, il nomme trois sortes de poires, 1° *Crustumia* de *Crustumium* Ville de Toscane, 2° *Syria* qu'on nommoit autrement *Tarentina*, parce qu'elles avoient été transportées de Syrie à Tarente, 3° *Volema* parce qu'elles remplissent la paume de la main, *volam manus*. Le Pere la Rue croit que la premiere espece est la Poire-perle, la seconde la Bergamote, la troisieme le Bon-chrétien. Mais la différence des climats & de culture, & l'éloignement des temps ne nous permettent guere que des conjectures sur ce que pouvoient être ces fruits chez les Romains. Je crois qu'on me pardonnera de n'avoir pas hérissé mes vers de tous ces noms Latins.

131. *La grappe de Lesbos rampe sur les côteaux;*

Il y a dans le Texte *Methymnæo*. Méthymna étoit une Ville de l'Isle de Lesbos dans la mer égée.

Thase étoit une Isle de la même mer. Il est probable que le vin Maréotide étoit du vin d'Egypte près du Lac Maréotis. Horace en parlant de Cléopatre, dit: *Mentemque lymphatam Mareotico redegit in veros timores.*

On ignore d'où vient le nom *Psythia*. On sait seulement que le raisin de cette vigne se séchoit au soleil ou au feu, & qu'on en exprimoit le vin cuit. Dans

quelques-unes de nos Provinces méridionales on fait encore de cette sorte de vin. Les Latins appelloient ce raisin *passum* du mot *pati*, parce qu'il souffroit le soleil ou le feu.

Lageos vient, dit-on, de λαγωὸς lievre, parce que ce vin en avoit la couleur. Pline nous apprend que c'étoit chez les Romains un vin étranger, ainsi que le vin de Thase & de Maréotide.

Precia veut dire, si l'on en croit Servius, du raisin précoce, du mot *Præcoqua*.

Le vin de Rhétie se recueilloit sur les confins de l'Italie. Auguste, dit Suétone, l'aimoit beaucoup. Cela n'empêche point Virgile de le mettre bien au dessous du Falerne. Sous quelques Empereurs, peut-être en auroit-il coûté la vie à quiconque auroit osé ne mettre qu'au second rang le vin favori de l'Empereur.

Falerne étoit une montagne de la Campanie, où l'on recueilloit cet excellent vin tant vanté par les poëtes ; je suis surpris que Virgile n'ait point parlé du Cécube si célebré par Horace. Virgile appelle l'Amminée *firmissima*, c'est-à-dire un vin qui a du corps, & qui se soutient long-temps. Columelle lui donne le même éloge.

Le Tmole qui étoit fertile en safran l'étoit aussi en excellent vin. On voit à Pouzzol une base dediée à Tibere sur laquelle sont quatre figures en bas relief représantant quatre Provinces d'Asie avec leurs attributs, & le nom des figures au bas de chacune. Le Tmole y est représenté en Bacchus ; sans doute à cause de l'abondance & de la bonté de son vin. Dans la collection de Mylord Pembrok, il y a un buste du Tmole courronné de raisins & de pampres. Canini, dans son Iconografia, a fait graver une médaille qui répresente un vieillard couronné aussi de raisin, avec ce mot Τμωλος : sur le revers est une figure qui tient dans sa main droite un vase incliné avec cette inscription Σαρδιανω, parce que le mont Tmolus étoit près de la ville de Sardes. Tous ces monumens prouvent combien le vin qu'on y recueilloit étoit estimé. Je ne doute pas que nos Peintres & nos Sculpteurs s'ils avoient

à caractériser la Champagne ou la Bourgogne, ne fissent le même honneur à leurs vins.

Le vin de Phanée étoit le même que celui de Chio Isle du la mer Egée. Il a eu comme les autres vins fameux l'honneur d'être chanté par Horace. L'épithete *Rex*, si l'on en croit Servius, est empruntée de Lucilius qui dit, χιος τε δυνιστης

Le mot *Argitis*, à ce que l'on croit, vient d'Argos, ville du Peloponese aujourd'hui la Morée. La petite espece étoit apparemment plus estimée que la grande.

Le vin ou le raisin de Rhodes se présentoit au dessert. C'étoit le moment où l'on faisoit des libations en l'honneur des Dieux.

Le Bumaste étoit un gros raisin qui tire son nom du mot Grec qui signifie mamelle de vache. On connoît encore en Italie, & sur-tout à Florence, un gros raisin rouge qui se présente au dessert.

P. 133. *Mais qui pourroit compter & nommer tous ces vins?*

Pline nous apprend que Démocrite seul avoit cru qu'on pouvoit compter les diverses especes de vin. Je ne connois guere mieux la possibilité que l'utilité d'un pareil calcul.

133. *Pour tous les plants enfin tout sol n'est pas heureux.*

Virgile, après avoir traité de la diversité des arbres & de leurs especes, parle maintenant des terreins les plus propres à chacun d'eux. Chaque sol, chaque climat produit des arbres différens. On a poussé trop loin cette maxime qui nous a long-temps privé des productions étrangeres. L'usage nous apprend tous les jours qu'une foule d'arbres & de plantes qu'on croyoit ennemis de notre climat peuvent s'y naturaliser. Les différens pays font tous les jours des échanges de végétaux. La vigne étoit autrefois inconnue aux Gaules. Elle y réussit mieux aujourd'hui qu'en Italie même. Ainsi quoiqu'il soit vrai de dire qu'il faut consulter la nature du terrein, il n'est pas moins vrai qu'il faut se défier des préjugés qui semblent avoir consacré pour jamais tel sol & tel climat à telles ou telles productions.

P. 133. *Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébene.*

L'Ebene est un bois des Indes dur & pesant, propre à recevoir le plus beau poli. Il y en a de trois sortes, le noir, le rouge & le verd. On trouve ces trois sortes à Madagascar : l'Isle de Saint Maurice fournit une partie de celui qu'on emploie en Europe. On n'est pas d'accord sur la nature de l'arbre qui donne l'Ebene noire. Ce bois parut à Rome pour la premiere fois, lorsque Pompée triompha de Mithridate. Pline dit qu'étant brûlé il répand une odeur agréable, ce qui a fait croire que cette ébene n'étoit pas semblable à la nôtre, & que ce pouvoit être une espece de bois de Gayac.

133. *Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis,*

Le Cotonnier, dont il s'agit ici, est un arbuste qui s'éleve à la hauteur de 8 à 9 pieds. Son fruit arrondi intérieurement & divisé en quatre ou cinq loges, s'ouvre par le haut pour laisser sortir les semences envéloppées d'une espece de laine propre à être filée, & qu'on nomme coton du nom de la plante.

133. *Ici, d'un fil doré les bois sont enrichis.*

Les Romains qui n'avoient point de commerce immédiat avec la Chine, & chez qui la soie n'arrivoit qu'après avoir passé par bien des mains étrangeres, avoient entendu dire qu'on la recueilloit sur des arbres, d'où ils concluoient qu'elle étoit la production des arbres mêmes ; or nous savons aujourd'hui que l'on trouve à la Chine une espece de vers à soie aussi commune que le sont les chenilles en Europe, qui se nourrit & se métamorphose sur toutes sortes d'arbres ; & une autre qui couvre de ses fils les arbres mêmes. Les étoffes de soie que les Romains achetoient au poids de l'or, n'étoient que des gazes qui laissoient voir ce qu'elles paroissoient couvrir. Outre la raison de bienséance, une sage politique engageoit les Romains à interdire la soie. Ils craignoient avec raison que le libre achat de cette précieuse marchandise ne fit passer

aux extrémités de l'Orient, des sommes immenses qui ne reviendroient point dans l'Empire. Il me semble que la nature en donnant la soie au genre humain, nous a fait un present très-équivoque. Si d'un côté la soie est une source d'agrémens, de commodites, de richesses; de l'autre, elle est nuisible aux progrès de l'agriculture. Plus l'usage de la soie est commun, moins on a besoin de la laine, moins on nourrit de troupeaux moins on a d'engrais pour fertiliser les terres. Cette raison, quoique vieille, n'en est pas moins sensée. C'étoit elle qui avoit prévenu le Sage Sully contre les manufactures d'étoffes de soie. Peut être ne devroit-on les admettre que dans des pays stériles, ou dans ceux qui regorgent d'Habitans & de Cultivateurs, comme la Chine.

(La Bletterie)

P. 133. *Le Nil, du verd Acanthe admire les feuillages,*

Virgile a fait souvent mention de l'Acanthe dans le quatrieme Livre. Il le représente comme une plante flexible & tortueuse.

Flexi tacuissem vimen Acanthi.

Dans la quatrieme Eglogue, il en parle comme d'une plante trés-agréable,

Mixtaque ridenti colocasia fundet Acantho.

On a supposé peut-être avec assez de raison qu'il y avoit deux sortes d'Acanthe, dont l'un est un arbre d'Egypte, & l'autre une plante à laquelle ont rapport les passages que j'ai cités. L'arbre est decrit par Théophraste. Selon lui il est nommé Acanthe, parce qu'à l'exception de sa tige, il est tout hérissé d'épines : sa fleur est belle & employée par les Médecins. Il donne une espece de gomme : d'après la description qu'en fait Téophraste, il semble que c'est l'Acacia d'Egypte d'où l'on tire ce qu'on appelle la gomme Arabique. Le suc qu'on exprime des siliques de l'Acacia avant qu'elles soient mûres, s'emploie maintenant au Caire.

Prosper Albinus qui a recueilli lui-même la gomme de cet arbre, assure qu'il est le seul dans l'Arabie & dans l'Egypte qui en produise : je parlerai de l'autre espece d'Acanthe dans les notes du quatrieme Livre.

P. 133. *Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages.*

Pline dit que le baume est un arbuste qui ne croit que dans la Judée, & qui ne se trouvoit autrefois que dans les Jardins du Roi. Vespasien & Titus firent voir à Rome cet arbuste dans la cérémonie de leur triomphe après avoir terminé la guerre contre les Juifs. Les Juifs, ajoute-t-il, traiterent cette plante comme eux-mêmes, en s'efforçant de la détruire, afin que les Romains ne pussent s'en rendre les maîtres. Les Romains en prirent la defense, & l'on combattit pour un arbuste. Il ressemble plus à la vigne qu'au myrte, on le coupe avec le verre, ou des couteaux de pierre ou d'os. On appelle *Opobalsamum* la liqueur qui coule de la plaie, &c. Joseph dit que cette plante avoit été apportée d'Egypte en Judée, & qu'elle fut donnée à Salomon par une Reine d'Egypte & d'Ethiopie.

(L'Abbé des Fontaines.)

133. *Et l'Inde au bord des mers voit monter ses forêts, &c.*

Il y a dans le Texte, *Extremi sinus orbis*, c'est le golfe du Gange; c'etoit l'extrémité du monde connu. On peut lire dans Quint-Curce, Livre 9. la description des forêts dont parle ici Virgile; Pline a mis en prose ces vers de Virgile; *Arbores quidem tantæ proceritatis traduntur ut sagittis superari nequeant.*

135. *Vois les arbres du Mede, & son orange amere,*

L'arbre que décrit ici Virgile n'est autre chose que le citronier; les Grecs l'appelloient *Medicum* & les Latins *Citrium;* Virgile en parle comme d'un contre-poison efficace; Athénée qui lui attribue le même effet en cite un exemple remarquable. Un Gouverneur d'Egypte avoit condamné deux malfaiteurs à mourir de la morsure des serpens. Comme on les conduisoit au

lieu du supplice, une personne touchée de leur sort leur donna à manger un citron qui les préserva du venin des serpens. Le Gouverneur surpris demanda ce qu'ils avoient mangé ou bu ce jour-là. On lui répondit qu'ils n'avoient mangé que du citron; il ordonna que le jour suivant on en donneroit à l'un des deux seulement. Celui là fut sauvé une seconde fois, & l'autre périt sur le champ. Cette Histoire a bien l'air d'un conte. Virgile attribue à cet arbre un goût désagréable : il peut avoir été amélioré par la culture.

P. 135. *Mais les arbres du Mede, & les bords de l'Indus.*

Rien de plus naturellement amené que cet éloge de l'Italie; on peut le comparer avec celui de l'Italie moderne par Addisson dans un Epitre à Mylord Halifax. Ce morceau de Poésie me paroît digne de Virgile lui-même.

135. *Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,*

Virgile veut dire que l'Italie n'est point riche en fictions comme quelques pays vantés par les Grecs, mais qu'elle possede des biens réels, du blé, du vin, des oliviers, &c. Ces vers font allusion a ces taureaux de la Colchide dont les naseaux jettoient des flammes. Jason les dompta, les attela & sema les dents du Dragon qui gardoit la toison d'or : elles devinrent pour lui autant de soldats. Virgile, comme on aura souvent lieu de l'observer, tourne volontiers en ridicule les fictions des Grecs; tel est ce vers dans le premier Livre,

Quamvis Elysios miretur Græcia campos;

Celui-ci dans le second,

Atque habita Graiis oracula quercus;

Ceux-ci au commencement du troisieme,

Quis non Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras, &c.

& une foule d'autres où il semble que ce grand Poëte

s'indignoit de la supériorité qu'on avoit jusqu'alors accordée aux Grecs sur les Romains. Personne n'a plus que lui fait pancher la balance.

P. 135. *Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis plaines,*

On regarde communément ce vers comme une exagération. Cependant Varron & Pline parlent d'un pommier, qui dans un canton d'Italie près de Cosense en Calabre, portoit des fruits deux fois l'année. Un Commentateur Anglois que j'ai déjà cité, dit qu'on lui a parlé en Italie d'une vigne près d'Ischia qui donnoit du raisin trois fois par an, & qui pour cette raison s'appelle *uva di tré volte l anno ;* il y a des grappes qui murissent aux mois d'Août, d'autres au mois d'Octobre, d'autres enfin au mois de Décembre ou de Janvier, ce qui répond à ce passage de Pline : *Vites quidem & trifera sunt, quas ob id insanas vocant ; quoniam in iis alia maturescunt, alia turgescunt, alia florent.* Ils ont aussi des figuiers qui donnent des fruits deux fois l'année, 1° aux mois d'Août ou de Septembre, 2° au mois de Mai ; cette derniere récolte est appellée, pour cette raison, *fico di Pascha.* Près de Naples, il y a un endroit fameux par ses figuiers, où l'on couvre de paillassons les petites figues qui n'ont point muri en Automne ; elles passent ainsi l'Hiver & mûrissent au Printemps. En voilà assez pour justifier Virgile sur cet article.

135. *Mais ces douces chaleurs n'enfantent ni poisons,*

Aucun Traducteur n'a fait entendre le véritable sens de ces vers, faute d'avoir pris garde au seul mot *At.* Virgile veut dire que le climat d'Italie renferme tous les avantages des pays chauds sans en avoir les inconvéniens. Ainsi, dit-il, nos arbres & nos troupeaux portent deux fois ; mais (malgré la chaleur du climat), on n'y trouve ni poison, ni serpens monstrueux, &c. La suppression du seul mot *mais* défigure entiérement ce morceau, & ce qui forme dans Virgile un rapprochement

chement ingénieux n'offre chez les Traducteurs que des idées decousues. Au reste ce n'est pas dans ce seul endroit qu'ils ont commis cette sorte d'infidelité : par tout ils passent les mots qui font liaison ; il est assez plaisant après cela de voir l'Abbé des Fontaines convenir de bonne foi que les Géorgiques sont écrites sans methode.

135. *Et jamais dans nos champs une hydre monstrueuse &c.*

Virgile ne dit point qu'il n'y ait pas de serpens en Italie, mais seulement qu'on n'y en trouve pas de monstrueux.

137. *Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages ;*

Il y a encore en Italie une multitude de villes situées sur des rochers dans la route de Rome à Naples : on en voit quatre d'un seul coup d'œil.

137. *La mer de deux côtés nous présente son sein ;*

L'Italie est entre deux mers ; la mer Adriatique au Septentrion qu'on appelle aujourd'hui le golfe de Venise, & la mer Tyrrhénienne au Midi. Ces deux mers s'appelloient *Mare superum*, & *Mare inferum*.

(des Fontaines.)

137. *Ici le Lare étend son enceinte profonde ;*

Le Lare est un grand lac au pied des Alpes dans le Milanez : on le nomme aujourd'hui *Lago di Comô*. Le Benac est un autre grand lac dans le Véronois : on l'appelle *lago di Garda ;* pour ce qui regarde les lacs Lucrin & Averne, les Historiens nous fournissent l'explication de ce passage. Dion dit : Cumes est une ville de la Campanie, où entre Misene & Pouzzol, est une place de la figure d'un demi-cercle, presque environnée de monticules stériles. On y compte trois petites baies. La premiere qui s'avance le plus dans la mer, est moins éloignée des villes. La seconde appellée Lucrin, est près de la premiere. La troisieme qui entre davantage dans les terres, semble être un lac, & s'ap-

pelle Averne. La premiere de ces baies se nomme la baie Tyrrhénienne : entre la premiere & la troisieme Agrippa resserra le Lucrin. Il n'y laissa qu'un peu d'eau, & en fit un port commode. Le golfe Lucrin (dit Strabon) est séparé de la mer par une digue longue de huit stades, & seulement assez large pour qu'un charriot puisse rouler dessus. Comme l'eau passoit souvent par-dessus la digue, Agrippa la fit rétablir, & ménagea une rentrée pour les petits vaisseaux. Le golfe d'Averne est enfermé dans celui de Lucrin. Suétone dit aussi, *Portum Julium apud Baias, immisso in Lucrinum & Avernum mari (Agrippa) effecit.* Les trois golfes servirent à former le Port Julius. De l'un on entroit dans l'autre. Le golfe Tyrrhénien étoit le plus avancé dans la mer : le Lucrin étoit séparé du Tyrrhénien par une digue ouverte au milieu pour donner passage aux vaisseaux: puis le golfe ou lac Averne plus avancé dans les terres, & qui recevoit l'eau des deux autres golfes. Ce port fut construit l'an de Rome 717 dans le temps du Triumvirat.

P. 137. *Toi sur-tout, grand César, toi dont les fiers drapeaux*

Il me semble que Virgile ne veut point parler ici des drapeaux que les Parthes renvoyerent à Auguste, comme le prétend l'Abbé des Fontaines. Aucun des mots du Texte ne favorise cette interprétation forcée. Je croirois plus volontiers que le Poëte parle ici de quelqu'avantage remporté sur Cléopatre & les Egyptiens avant la bataille d'Actium. Le mot *Indum* ne fait rien contre cette explication. Plusieurs Auteurs & Virgile lui-même ont souvent employé le mot *Indi* pour tous les peuples qui habitoient les pays chauds, & qui étoient au delà de la mer Méditerranée.

137. *Terre féconde en fruits, en Conquérans fertile, Salut, &c.*

J'ai cru qu'on me pardonneroit cette derniere expression plus vive que ces mots *je te salue.* On peut comparer avec ce bel éloge de l'Italie celui que Pline en fait à la fin de son Histoire naturelle.

V. 139. *Le Toscan sous ses doigts fait résonner l'ivoire.*

C'étoient ordinairement des Toscans qui jouoient de la flûte dans les sacrifices ; ils étoient fameux par leur gloutonnerie ; c'est ce qui a fait dire à Virgile *pinguis Tyrrhenus*, comme Catulle avoit dit *obesus Etruscus*. Une fois ils quitterent Rome, parce que, je ne sais en quelle circonstance, on les empêcha de satisfaire leur amour pour la bonne chere. Ils ne consentirent à leur retour que sous la condition qu'on leur permettroit de manger dans les sacrifices. A la *Villa Justiniani* on voit un bas relief où ils sont représentés avec l'embonpoint que Virgile leur attribue ici. Etoit-ce en leur qualité de Toscans qu'ils étoient ivrognes & gloutons, ou en leur qualité de musiciens ? je l'ignore.

139. *Va dans ces prés ravis à ma chere Mantoue,*

Ces vers ont rapport au sujet de la premiere Eglogue. Dans la distribution qu'Auguste fit du territoire de Mantoue aux soldats vétérans, Virgile perdit son patrimoine qui lui fut rendu par la protection de Mécene. Les vers de Virgile en cet endroit sont pleins de la plus touchante sensibilité & de la plus aimable Poésie. Je ne crois pas prêter des bautés à Virgile en faisant remarquer la marche & le ton de la douleur dans ce vers composé de spondées,

Aut qualem infelix amisit Mantua campum.

141. *Mais fuis ce mont pierreux dont le maigre terrein*
Offre à peine à l'abeille un humble romarin ;

Il y a dans le Texte, *Vix humiles apibus Casias roremque ministrat*. On a je crois mal entendu le mot *Casia*. Il y en avoit de deux sortes. L'une étoit un arbrisseau aromatique que Virgile désigne probablement dans ce vers,

Nec casiâ liquidi corrumpitur usus olivi.

L'autre étoit une herbe commune en Italie, & c'est sans doute cette seconde espece que désigne ici Virgile, puis-

qu'il en parle comme d'une plante vulgaire. Il ne faut pas s'étonner que Virgile emploie pour deux choses differentes la même dénomination. Nous avons déjà vu que les mots *Lotos* & *Acanthe* designent chacun un arbre & une plante en même temps. M. Martyn Botaniste Anglois croit que la plante appellée *Casia*, qu'il faut distinguer de l'arbrisseau, est le *Cneorum* des Grecs ou le *Thymelea* de Pline qui porte le *granum Gnidium*. Le romarin étoit appellé ainsi 1° parce qu'il servoit d'aspersoir, comme l'hyssope dans l'Ecriture Sainte, 2° parce qu'il croit dans les pays maritimes.

P. 141. *Pour ce terrein poreux où l'air trouve un passage.*

Ces vers peignent très-fidelement le territoire de la Campanie, qui pendant une partie du jour est toujours couvert d'un léger brouillard. Quoiqu'il y ait à peine une source dans tout cet espace de pays, cependant le sol est toujours frais; aussi est-il de la plus grande fertilité; M. Holdsworth assure que dans le voyage qu'il y a fait, il s'est souvent rappellé ces vers de Virgile.

141. *Telles on aime à voir ces campagnes fécondes,*
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes;
Tels les champs de Capoue, & ces vallons fameux
Que du bouillant Vésuve épouvantent les feux.

Capoue étoit la Capitale de la Campanie. On sait que le mont Vésuve est un Volcan de la même Province. Le Clain est un fleuve très-sujet à se déborder, & qui inonda souvent la ville d'Acerres bâtie sur ses bords. Cluverius nous apprend que de son temps ce fleuve se débordoit encore fréquemment, & qu'on avoit creusé des canaux pour recevoir ses eaux, & les conduire par un chemin plus court à la mer, entre l'ancienne embouchure de ce fleuve & le Vulturne.

143. *Le pin, le lierre noir, les ifs contagieux &c.*

Les baies de notre lierre commun sont noires quand

elles sont mûres, ainsi il est probable que c'est de cette espece qu'il est ici question. Virgile fait mention ailleurs d'un lierre blanc, ainsi que Théophraste & Pline; mais nous ne connoissons aucune plante de cette nature. A l'égard de l'if, son fruit passoit chez les Anciens pour être un poison. Jules César nous apprend qu'un certain Cativulcus s'empoisonna lui-même avec ce fruit. On croyoit ses feuilles mêmes funestes aux chevaux, & les Anglois en sont encore persuadés. Plusieurs personnes m'ont assuré avoir mangé de son fruit impunément; mais cette différence peut venir du climat. Dioscoride prétend que l'if n'est point dangereux par-tout, mais que son fruit est mortel en Italie, peut-être y en a-t-il de différentes especes. En effet, on parle d'une sorte d'if cultivée dans les jardins de Pise, plus touffue que l'if ordinaire, portant des feuilles semblables à celles du sapin, & répandant une odeur si empestée, que quand on le taille, les Jardiniers n'y peuvent travailler une demi-heure de suite.

P. 145. *Qu'ils soient distribués en espaces égaux.*

La Rue & quelques autres Commentateurs ont cru que Virgile exigeoit ici qu'on plantât en Quincunce: je croirois plus volontiers qu'il parle de planter en quarré. Le Quincunce tire son nom du chiffre romain V. Trois arbres plantés en cette forme sont appellés le Quincunce simple; le Quincunce double, c'est le chiffre V doublé qui forme un X étant composés de quatre arbres qui composent un quarré avec un cinquieme au centre; or il est clair que puisque Virgile compare la disposition d'un plant à celle d'un armée, il ne parle que de la forme quarrée. Je remarquerai en passant que cette comparaison, la seule qui se trouve dans ce livre est également juste & ingénieuse. Je me garderai bien cependant de croire, comme je ne sais quel Commentateur, que Virgile ait voulu par l'éclat des armes désigner celui des raisins, c'est vouloir prêter de l'esprit à Virgile bien gratuitement.

P. 147. *De son front touche aux cieux, de ses pieds aux enfers.*

Ces images ont été répétées mille fois depuis Virgile, & sont devenues triviales quoique sublimes, comme l'Aurore au doigt de rose & une foule d'autres. Cependant je ne puis m'empêcher de citer ces deux beaux vers où cette image est rajeunie.

Qui touchant de leur cime à la voûte du monde
Plongent dans les enfers leur racine profonde.

147. *N'attends rien d'une vigne exposée au couchant.*

Columelle, en parlant de l'aspect qu'on doit donner aux vignobles, dit que les Anciens étoient fort partagés là-dessus. Pour lui, il veut que dans les lieux froids on les expose au midi, dans les lieux chauds à l'Orient.

147. *Que le vil coudrier n'affame point ton plant.*

Les racines du coudrier sont gourmandes, & dérobent à la vigne sa nourriture ; c'est pour cela qu'on faisoit de son bois des broches pour rôtir les entrailles des victimes consacrées à Bacchus. C'étoit immoler à ce Dieu un double ennemi.

147. *Fais choix pour le former de la branche nouvelle*
Qui reçoit de plus près la seve maternelle.

Columelle insiste long-temps sur ce précepte. M. Millet fameux Agriculteur Anglois ne veut pas non plus qu'on choisisse la partie supérieure des rejetons. Etant plus spongieuse & plus tendre, elle reçoit, dit-il, plus facilement l'humidité, & quoiqu'elle prenne plus vite, & pousse beaucoup plus de bois, elle n'est jamais si fertile que la partie inferieure dont la substance est plus compacte & plus ferme. Virgile en donne une autre raison ; c'est que la partie inférieure a plus d'analogie avec la terre : *Tantus amor terræ.*

149. *Sur-tout que de tes plants l'olivier soit chassé.*

Il paroît par ce passage qu'on plantoit quelquefois

les oliviers sauvages dans les vignes pour leur servir d'appui; Virgile les proscrit comme sujets aux incendies. La description qu'il en fait est pleine de force & d'élégance, & vient à propos delasser le Lecteur de cette longue suite de préceptes.

P. 149. *L'ennemi des serpens vient après les frimats,*

Il y a dans le Texte, *Candida venit avis longis invisa Colubris,* Pline nous apprend que dans la Thessalie, c'étoit un crime capital de tuer une cicogne, parce qu'on avoit besoin de cet oiseau pour détruire les serpens.

149. *Le Dieu de l'air descend dans son sein amoureux,*

Cette grande & magnifique idée du mariage de l'air avec la terre, semble empruntée de ces deux vers de Lucrece:

Pereunt imbres, ubi eos pater Æther

In gremium matris Terraï præcipitavit.

151. *Que l'écaille poreuse enfouie avec eux,*

Ceci est encore pratiqué près de Trani dans la Pouille où l'on fait d'excellent vin muscat.

151. . . . . *& sans rompre les lignes,*

Que le soc se promene au travers de tes vignes.

Les Anciens labouroient souvent les vignes, & cet usage subsiste encore dans quelques Provinces, mais alors on écarte davantage les rangs.

153. *Quand ses premiers bourgeons s'empresseront d'éclore,*

Il s'agit ici des jeunes vignes que Virgile défend de tailler avant qu'elle aient pris leur force. Columelle n'est point de l'avis de Virgile dans cet endroit seulement, car dans presque tout ce Livre il l'a suivi si exactement, qu'on prendroit le Prosateur pour le Commentateur du Poëte.

P. 159. *Un bouc étoit le prix de ces grossiers acteurs.*

Il y a dans le Texte, *Veteres ineunt proscenia ludi.* Le Proscenium étoit un endroit qui alloit d'une aile du théâtre à l'autre, entre l'Orchestre & la Scene. Il étoit plus bas que la Scene & plus élevé que l'Orchestre. C'étoit là que déclamoient les acteurs. Boileau d'après Horace attribue l'origine des pieces dramatiques à ces jeux grossiers qu'on célébroit en l'honneur du Dieu des vendanges.

La Tragédie informe & grossiere en naissant
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant
Et du Dieu des raisins entonnant les louanges
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin & la joie éveillant les esprits
Du plus habile Chantre un bouc étoit le prix:
Thespis fut le premier qui barbouillé de lie
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

C'est encore l'usage en Italie parmi le Peuple de porter la vendange dans un charriot, de se barbouiller le visage & d'agacer les passans par des plaisanteries grossieres.

153. *Sur des outres glissans bondissoient dans les prés.*

Ces outres étoient des peaux de bouc enflées de vent & frottées d'huile pour les rendre glissantes. Il falloit sauter dessus avec une seule jambe; les maladroits qui tomboient faisoient pousser aux spectateurs de grands éclats de rire.

155. *Et de l'objet sacré de leurs bruyants hommages,*
Suspendent à des pins les mobiles images.

Quelques Commentateurs ont cru que le mot *Oscilla*

signifioit des *Escarpolettes.* C'étoit de petites têtes de Bacchus que les vignerons suspendoient à des arbres, persuadés que dans tous les endroits vers lesquels se seroit tournée cette image, les vignes deviendroient fécondes. M. Holdsworth dit avoir vu le Dieu de la vendange ainsi représenté sur une pierre antique de la collection du grand Duc à Florence.

P. 155. *Le soleil tous les ans recommence son cours,*
Ainsi roulent en cercle & ta peine & tes jours.

On représentoit l'année par un serpent roulé en cercle avec sa queue dans sa bouche.

157. *Ne désire donc point un enclos spacieux ;*
Le plus riche est celui qui cultive le mieux.

Columelle dit à propos de cette maxime *Præclaram nostri Poëtæ sententiam ;* & il ajoute immédiatement après : *Nec dubium quin minus reddat laxus ager non rectè cultus, quam angustus eximiè.*

156. *L'olivier par la terre une fois adopté,*
De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté.

Quoique Virgile nous assure qu'on ne cultive point l'olivier, les Provençaux l'élaguent de temps en temps; c'est par comparaison avec la vigne que notre Poëte prétend que l'olivier ne demande aucun soin. Columelle dit aussi que c'est de tous les arbres celui qui en exige le moins ; que lors même qu'on le néglige, il ne dégenere pas comme la vigne, qu'il ne cesse de porter toujours quelques fruits, & que la plus légere culture lui rend sa premiere fécondité.

157. *Pour nos jeunes chevreaux les aliziers fleurissent,*

Il y a dans le Texte *tondentur cytisi ;* on est partagé sur la nature de l'arbre que Virgile appelle *cytisus.* Un excellent Botaniste Anglois croit d'après tout ce qu'en ont dit Theophraste & Pline, que c'est le *cytisus Maranthæ.*

P. 159. *J'aime & des sombres buis le lugubre coup d'œil,*
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil.

Il y a dans le Texte, *undantem buxo Cytorum & Narycia picis lucos.* On est partagé sur la situation du mont Cytorus ; si l'on en croit Strabon, il est dans la Paphlagonie. Naryce etoit une ville des Locriens.

159. *Pour former nos lambris leurs arbres sont utiles.*

Il y a dans le Texte, *domibus cedrosque cupressosque*, Vitruve prétend qu'au défaut de sapin & d'abies on peut se servir de cyprès, de peupliers, &c. ce qui sembleroit indiquer que Vitruve ne regardoit pas le cyprès comme le meilleur bois de construction ; mais M. Perrault dans son édition de Vitruve, remarque, „ que le cypres est sans comparaison meilleur que l'abies & le sapin; Théophraste en parle comme du „ plus durable, & du moins sujet aux vers & à la „ pourriture, étant celui dont on trouve les plus an- „ ciens edifices avoir été bâtis. „

159. *Ah ! loin de tous ces maux que le luxe fait naitre,*

J'ai exprimé ce que Virgile a sous entendu : il venoit de peindre des combats nés au milieu des festins & de la débauche ; il passe à l'eloge du bonheur dont jouissent les Laboureurs dans leur paisible médiocrité.

159. *Il ne voit point chez lui sous des toits magnifiques,*

Virgile dit, *varios pulchrâ testudine postes.* Les Romains ornoient leurs portes d'écailles de tortues qu'ils incrustoient encore de pierres precieuses. *Varios* peut signifier que ces ornemens étoient placés de distance en distance.

161. *Des grottes, des étangs, une claire fontaine,*

J'ai tâché dans ma traduction d'imiter la difference de tons que Virgile a mis entre ce morceau & celui qui precede, en peignant les efforts du luxe & la ma-

gnificence des grands ; ses vers sont travaillés, soutenus & pompeux,

Si non ingentem foribus domus alta superbis
Manè salutantum totis vomit ædibus undam, &c.

Ici pour mieux peindre la douce aisance dont jouissent les habitans de la campagne, ses vers sont simples & faciles,

latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt. &c.

On ne peut trop le redire, c'est le talent de peindre par les sons qui caractérise Virgile & les grands Poëtes.

P. 161. *O vous à qui j'offris mes premiers sacrifices,*
Muses! soyez toujours mes plus cheres délices.

Le premier vœu de Virgile étoit d'être grand Philosophe, & de percer les secrets de la nature; le second de vivre en paix dans un asyle champêtre. Tout ce morceau est plein de sentiments de poésie & de mouvement. Cette derniere qualité qu'on admire si souvent dans la Poésie de Virgile est aussi rare que précieuse. Quelle différence entre une froide description du bonheur qu'on goûte à la campagne, & ces tours, ces expressions enflammées!

O ubi campi,
Sperchiusque, & Virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! ô qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, & ingenti ramorum protegat umbrâ!

Il faut remarquer ici que les Romains qui vivoient dans un pays chaud, se faisoient une peinture délicieuse des pays où la chaleur est plus modérée; au contraire un habitant de la Zemble soupireroit après des climats moins froids.

P. 161. *Comment de nos soleils l'inégale clarté*
S'abrege dans l'hiver, se prolonge en été.

Voilà deux vers qui prouvent combien les Anciens étoient peu avancés en Astronomie. Cette question ne seroit guere digne aujourd'hui de nos grands Physiciens. Comme ces deux vers finissent la tirade dans Virgile, j'ai cru devoir en ajouter deux qui la terminassent d'une maniere plus pompeuse, mais dont le sens est dans ces mots de Virgile, *cœlique vias & sydera monstrent.*

163. *Heureux le sage instruit des loix de l'Univers,*

Il est clair que c'est de Lucrece que veut parler ici Virgile. Ces vers expriment l'objet que ce Poëte s'étoit proposé. Il oppose à celui qui sonde les secrets de la nature, celui qui sait jouir de ses richesses; il semble que ceci est une comparaison indirecte entre le Poëme de Lucrece sur la nature des choses & celui de Virgile sur la culture de la terre.

163. *L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même,*

Virgile écrivoit ses Géorgiques dans le temps que Phradate & Tiridate se disputerent le trône de Perse, & c'est à quoi sans doute ce vers fait allusion.

163. *Et la Pitié pénible & l'importune Envie*
N'altérerent jamais le calme de sa vie.

Il me semble qu'aucun Commentateur ni Traducteur n'a compris le vrai sens de ce passage. Ils ont prétendu que Virgile faisoit ici du Laboureur un Stoïcien insensible à toutes les passions. Il ne s'agit plus ici du Philosophe, mais d'un habitant paisible des champs. On ne voit point à la campagne comme dans les villes les extrêmes de l'opulence & de la pauvreté. On n'y voit point l'appareil fastueux du luxe contraster avec les lambeaux de la misere : l'égalité y regne; ainsi cette exemption d'envie & de pitié, que le Philosophe ne doit qu'aux efforts d'une raison cultivée, le Laboureur la

la doit à sa situation même qui recule de ses yeux ce qui peut faire plaindre ou envier le sort d'autrui.

P. 163. *Pour dormir sur la pourpre & pour boire dans l'or :*

Il y a dans le Texte, *ut gemmâ bibat*. Les Anciens se faisoient une gloire de couvrir leurs tables de vases de pierres précieuses, & les coupes d'agathe, de Jaspe, &c. que l'on conserve dans les cabinets & les trésors publics, servoient probablement aux princes & aux personnes riches. Telle est la coupe de saphir que l'on conserve dans l'Eglise de saint Jean à Monza près de Milan. Elle fut laissée par Theudelinde, Reine des Lombards, qui bâtit & dota cette Eglise. Dans le Trésor de saint Denis, il y a une large coupe d'Agathe orientale avec des bas reliefs représentant un sacrifice. Pline dans son Histoire naturelle rapporte que Pétrone, quelques momens avant sa mort, fit briser une coupe d'un très-grand prix, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de Néron. *Sarrano ostro* dans le même vers signifie la pourpre de Tyr : cette ville étoit nommée anciennement Sarra.

165. *Les bois donnent leurs fruits, &c.*

Il paroît par ce passage & par plusieurs autres, que les Anciens renouvelloient les baies de certains arbres pour former des especes de confitures ou pour en exprimer des liqueurs.

Plusieurs Poëtes ont fait l'éloge de la vie champêtre ; Lucrece dans le premier Livre de son Poëme, Vaniere dans son *Prædium rusticum*, Ange-Politien dans le Poëme intitulé *Rusticus*. Aucun de ces morceaux ne me paroît approcher de celui de Virgile.



LIBER TERTIUS.

TE quoque, magna Pales, & te, memorande, canemus,
Pastor ab Amphryso; vos Sylvæ, Amnesque Lycæi.
Cetera quæ vacuas tenuissent carmina mentes,
Omnia jam vulgata. Quis aut Eurysthea durum
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer, & Latonia Delos,
Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno,
Acer equis? Tentanda via est, quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.
Primus ego in patriam mecum (modò vita supersit)
Aonio rediens deducam vertice Musas.

PRIMUS Idumæas referam tibi, Mantua, palmas;
Et viridi in campo templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, & tenerâ prætexit arundine ripas.
In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.
Illi victor ego, & Tyrio conspectus in ostro,
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.
Cuncta mihi, Alphæum linquens, lucosque Molorchi,
Cursibus & crudo decernet Græcia cæstu.

LIVRE TROISIEME.

Jeune Palés, & toi divin Berger d'Admete,
Qui ſur les bords d'Amphryſe as porté la houlette,
Déeſſes des forêts, Divinités des eaux,
Ma Muſe va pour vous reprendre ſes pinceaux.
Aſſez & trop long-témps de vulgaires merveilles
Ont des peuples oiſifs fatigué les oreilles.
Eh! qui n'a pas cent fois chanté le jeune Hylas,
Buſiris & ſa mort, Hercule & ſes combats?
Qui ne connoît Pélops & ſa fatale amante,
Les courſes de Latone & ſon iſle flottante?
Oſons à notre tour par des ſentiers nouveaux
Dans les champs de la gloire atteindre nos rivaux.
Oui, je veux, ô Mantoue, en dépit de la Grece
T'amener les neuf Sœurs des bords de ſon Permeſſe.
C'eſt moi qui le premier de ſon ſacré vallon
Tranſplanterai chez toi les palmes d'Apollon;
Bien plus, ſur le penchant de ces rives fécondes
Où, parmi les roſeaux qui courronnent ſes ondes,
Ton fleuve ſe promene à flots majeſtueux,
Mes mains éleveront un temple ſomptueux:
De Céſar au milieu je placerai l'image,
Et là, de ma victoire il recevra l'hommage.
En longs habits de pourpre attirant les regards
Moi-même au bord des eaux ferai voler cent chars.
La Grece quittera pour ces jeux magnifiques,
Ses combats Néméens, ſes fêtes Olympiques.

Ipse caput tonsæ foliis ornatus olivæ
Dona feram. Jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsosque vîdere juvencos;
Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridûm faciam, victorisque arma Quirini;
Atque hîc undantem bello, magnùmque fluentem
Nilum, ac navali surgentes ære columnas.
Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Niphatem,
Fidentemque fugâ Parthum, versisque sagittis;
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab littore gentes.
Stabunt & Parii lapides, spirantia signa,
Assaraci proles, demissæque ab Jove gentis
Nomina, Trosque parens, & Trojæ Cynthius auctor.
Invidia infelix Furias, amnemque severum
Cocyti metuet, tortosque Ixionis angues,
Immanemque rotam, & non exsuperabile saxum.
INTEREA Dryadum sylvas saltusque sequamur
Intactos: tua, Mæcenas, haud mollia jussa.
Te sine nil altum mens inchoat: en age, segnes
Rumpe moras. Vocat ingenti clamore Cithæron,
Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum,

Le front ceint d'olivier, c'est moi qui du vainqueur
Couronnerai l'adresse ou la mâle vigueur ;
Je me trompe, ou déjà la pompe auguste est prête :
Allons, marchons au temple & commençons la fête ;
Allumons cet encens, égorgeons ces taureaux ;
Le théâtre m'appelle à ses mouvans tableaux :
J'y vole ; nos Captifs à ma vue empressée
Etalent ces tapis où leur honte est tracée.
Sur les portes je peins les exploits de César ;
Là, deux Peuples divers deux fois suivent son char.
Pour graver sa defaite & tracer notre gloire,
L'Indien me fournit son or & son ivoire.
Ici, j'offre l'Asie embrassant nos genoux,
Le Parthe combattant & fuyant devant nous :
Plus loin mugit le Nil qu'ensanglante Bellone,
Et l'airain des vaisseaux se transforme en colonne :
Au milieu je ranime en marbre de Paros
Les fils d'Assaracus, les descendans de Tros,
Ces Dieux, ces demi-Dieux, cette famille immense
Que termine César, que Jupiter commence.
Dans un coin du tableau je mets l'Envie aux fers,
Et j'étale à ses yeux les tourmens des enfers,
Les serpens d'Alecton, les ondes de Tentale,
La roue infatigable & la roche fatale.

CEPENDANT, ô Mécene, animé par ta voix,
Pour guider les troupeaux je rentre dans les bois.
Viens ; déjà des bergers les trompes m'avertissent ;
Déjà des chiens ardens les clameurs retentissent ;
Le coursier frappe l'air de ses hennissemens ;
Le taureau lui répond par ses mugissemens,

Et vox assensu nemorum ingeminata remugit.
Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas
Cæsaris, & nomen famâ tot fere per annos,
Tithoni prima quot abest ab origine Cæsar.

Seu quis Olympiacæ miratus præmia palmæ,
Pascit equos, seu quis fortes ad aratra juvencos;
Corpora præcipuè matrum legat: optima torvæ
Forma bovis, cui turpe caput, cui plurima cervix,
Et crurum tenus à mento palearia pendent:
Tum longo nullus lateri modus: omnia magna,
Pes etiam, & camuris hirtæ sub cornibus aures.

Nec mihi displiceat maculis insignis & albo,
Aut juga detrectans, interdumque aspera cornu,
Et faciem tauro propior; quæque ardua tota,
Et gradiens imâ verrit vestigia caudâ.

Ætas Lucinam justosque pati Hymenæos
Desinit ante decem, post quatuor incipit annos:
Cetera nec fœturæ habilis, nec fortis aratris.
Interea, superat gregibus dum læta juventus,
Solve mares, mitte in Venerem pecuaria primus,
Atque aliam ex alia generando suffice prolem.
Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit: subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, & duræ rapit inclementia mortis.
Semper erunt, quarum mutari corpora malis.

Et l'écho des forêts & celui des rivages
Se joignent au concert de leurs accens ſauvages.
Achevons de dicter ces champêtres leçons ;
Et ma Muſe bientôt par de plus nobles ſons
Fera vivre les faits du Héros que j'adore,
Plus long-temps que l'époux de la brillante Aurore.

VEUT-on pour vaincre à Piſe un courſier généreux?
Veut-on pour la charrue un taureau vigoureux ?
Des meres avec ſoin il faut choiſir l'eſpece.
Je veux dans la geniſſe une mâle rudeſſe,
Une oreille velue, un regard menaçant,
Des cornes dont les dards ſe courbent en croiſſant ;
Que ſon flanc allongé ſans meſure s'étende ;
Vers la terre en flottant que ſon fanon deſcende ;
Qu'enfin ſes pieds, ſa tête & ſon cou monſtrueux
De leur beauté difforme épouvantent les yeux.

J'AIME auſſi ſur ſon corps taché par intervalles,
Et de noir & de blanc des marques inégales ;
J'aime à lui voir du joug ſecouer le fardeau,
Par ſon muffle ſauvage imiter le taureau,
Menacer de la corne, & dans ſa marche altiere
D'une queue à longs crins balayer la pouſſiere.

L'AGE ſoit de l'hymen, ſoit du travail des champs,
Après quatre ans commence, & ceſſe avant dix ans.
Ces jours ſont précieux ; dès le printemps de l'âge
Livre au taureau fougueux ſon amante ſauvage ;
Qu'elle laiſſe en mourant de nombreux héritiers.
Hélas ! nos plus beaux jours s'envolent les premiers.
Un eſſaim de douleurs bientôt nous environne ;
La vieilleſſe nous glace & la mort nous moiſſonne.

Semper enim refice; ac, ne post amissa requiras,
Anteveni, & sobolem armento sortire quotannis.

Nec non & pecori est idem delectus equino.
Tu modò, quos in spem statuis submittere gentis,
Præcipuum jam inde à teneris impende laborem.
Continuò pecoris generosi pullus in arvis
Altiùs ingreditur, & mollia crura reponit.
Primus & ire viam, & fluvios tentare minaces
Audet, & ignoto sese committere ponti;
Nec vanos horret strepitus: illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga;
Luxuriatque toris animosum pectus. Honesti
Spadices, glaucique: color deterrimus albis,
Et gilvo. Tum si qua sonum procul arma dedêre,
Stare loco nescit, micat auribus, & tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem:
Densa juba, & dextro jactata recumbit in armo.
At duplex agitur per lumbos spina, cavatque
Tellurem, & solido graviter sonat ungula cornu.

Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis
Cyllarus, & quorum Graii meminere Poëtæ,
Martis equi bijuges, & magni currus Achillis.
Talis & ipse jubam cervice effudit equinâ
Conjugis adventu pernix Saturnus, & altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.

Hunc quoq; ubi aut morbo gravis, aut jam segnior annis
Deficit; abde domo, nec turpi ignosce senectæ.

Préviens donc leur ravage ; & que dans tes troupeaux
L'hymen forme toujours des nourrissons nouveaux.
Dans le choix des coursiers ne sois pas moins févere ;
Du troupeau dès l'enfance il faut soigner le pere ;
Des gris & des bais-bruns on estime le cœur :
Le blanc, l'alezan-clair languissent sans vigueur ;
L'étalon généreux a le port plein d'audace ;
Sur ses jarrets plians se balance avec grace :
Aucun bruit ne l'émeut ; le premier du troupeau,
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie :
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, & ses veines s'enfler.
Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille ;
Son épine se double, & frémit sur son dos ;
D'une épaisse criniere il fait bondir les flots ;
De ses nazeaux brûlans il respire la guerre ;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.
Tel dompté par les mains du frere de Castor,
Ce Cyllare fameux s'assujetit au mord,
Tels les chevaux d'Achille & du Dieu de la Thrace
Souffloient le feu du ciel d'où descendoit leur race,
Tel Saturne surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain,
Et secouant dans l'air sa criniere flottante,
De ses hennissemens effraïa son amante.
Quel que soit le coursier qu'ait adopté ton choix ;
Quand des ans ou des maux il sentira le poids ;

Frigidus in Venerem ſenior, fruſtraque laborem
Ingratum trahit : &, ſi quando ad prœlia ventum eſt,
Ut quondam in ſtipulis magnus ſine viribus ignis,
Incaſſum furit. Ergo animos ævumque notabis
Præcipuè : hinc alias artes, prolemque parentum ;
Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.
Nonne vides, cùm præcipiti certamine campum
Corripuere, ruuntque effuſi carcere currus ?
Cùm ſpes arrectæ juvenum, exſultantiaque haurit
Corda pavor pulſans ? Illi inſtant verbere torto,
Et proni dant lora ; volat vi fervidus axis :
Jamque humiles, jamque elati ſublimè videntur
Aëra per vacuum ferri, atque aſſurgere in auras.
Nec mora, nec requies : at fulvæ ninibus arenæ
Tollitur : humeſcunt ſpumis flatuque ſequentum.
Tantus amor laudum, tantæ eſt victoria curæ !

PRIMUS Erichthonius currus, & quatuor auſus
Jungere equos, rapidiſque rotis inſiſtere victor.
Frena Pelethronii Lapithæ gyroſque dedère
Impoſiti dorſo ; atque equitem docuere ſub armis
Inſultare ſolo, & greſſus glomerare ſuperbos.
Æquus uterque labor : æquè juvenemque magiſtri
Exquirunt, calidumque animis & curſibus acrem ;
Quamvis ſæpe fugâ verſos ille egerit hoſtes,

Des travaux de l'amour dispense sa foiblesse;
Vénus ainsi que Mars demande la jeunesse.
Pour son corps dévoré d'un impuissant désir
L'hymen est un tourment, & non pas un plaisir.
Vieux Athlete, son feu dès l'abord se consume;
Tel le chaume s'éteint au moment qu'il s'allume.
CONNOIS donc, & son âge, & sa race, & son cœur,
Et sur-tout dans la lice observe son ardeur.
Le signal est donné; déjà de la barriere
Cent chars précipités fondent dans la carriere:
Tout s'éloigne, tout fuit, les jeunes combattans
Tressaillans d'espérance & d'effroi palpitans
A leurs bouillans transports abandonnent leur ame;
Ils pressent leurs coursiers; l'essieu siffle & s'enflamme;
On les voit se baisser, se dresser tour à tour;
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour;
On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite:
Des chevaux haletans le crin poudreux s'agite;
Et blanchissant d'écume & baigné de sueur
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur,
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime!
ERICHTHON le premier par un effort sublime
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
Et porté sur un char s'élancer avec eux;
Le Lapithe monté sur ces monstres farouches
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches;
Leur apprit à bondir, à cadencer leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats;
Mais soit qu'il traîne un char, soit qu'il porte son guide,
J'exige qu'un coursier soit vif, jeune, intrépide.

Et patriam Epirum referat, fortesque Mycenas;
Neptunique ipsâ deducat origine gentem.

His animadversis, instant sub tempus, & omnes
Impendunt curas denso distendere pingui,
Quem legere ducem, & pecori dixere maritum;
Pubentesque secant herbas, fluviosque ministrant,
Farraque; ne blando nequeat superesse labori,
Invalidique patrum referant jejunia nati.
Ipsa autem macie tenuant armenta volentes:
Atque ubi concubitus primos jam nota voluptas
Sollicitat, frondesque negant, & fontibus arcent.
Sæpe etiam cursu quatiunt, & sole fatigant,
Cùm graviter tonsis gemit area frugibus, & cùm
Surgentem ad zephyrum paleæ jactantur inanes.
Hoc faciunt, nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo, & sulcos oblimet inertes;
Sed rapiat sitiens Venerem, interiùsque recondat.

Rursus cura patrum cadere, & succedere matrum
Incipit, exactis gravidæ cùm mensibus errant.
Non illas gravibus quisquam juga ducere plaustris,
Non saltu superare viam sit passus, & acri
Carpere prata fugâ, fluviosque innare rapaces.
Saltibus in vacuis pascant, & plena secundùm
Flumina, muscus ubi, & viridissima gramine ripa,
Speluncæque tegant, & saxea procubet umbra.

Est lucos Silari circa, ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstron Graii vertêre vocantes,
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita sylvis
Diffugiunt armenta, furit mugitibus æther
Concussus, sylvæque, & sicci ripa Tanagri.

Fur

Fut-il sorti d'Epire, eut-il servi les Dieux,
Fut-il né du trident? il languit s'il est vieux.
ENFIN ton choix est fait; aucun soin ne t'arrête.
Que le chef du troupeau pour son hymen s'apprête.
D'une prodigue main verse-lui sa boisson;
Qu'il s'engraisse du lait de la jeune moisson;
Autrement il succombe aux plaisirs inhabile,
Et d'un pere affoibli naît un enfant débile.
Au contraire, si-tôt que les tendres désirs
Sollicitent la mere aux amoureux plaisirs,
Eloigne-la des eaux, retranche sa pâture;
Et quand l'Été brûlant fatigue la nature,
Lorsque l'aire gémit sous les fléaux pesans;
Qu'une pénible course amaigrisse ses flancs.
Des routes de l'amour l'embonpoint inutile
Aux germes créateurs ouvre un champ moins fertile.
DÈS que son sein grossit, tous nos soins lui sont dus,
Et le soc & le char lui seront défendus.
Je ne veux plus la voir bondir dans les campagnes,
Lutter contre un torrent, gravir sur les montagnes,
Qu'elle paisse en des prés où les plus clairs ruisseaux
Parmi des bords fleuris roulent à pleins canaux,
Où le sommeil l'invite au fond d'un antre sombre,
Où des rochers voisins versent le frais & l'ombre.
SUR-TOUT je crains pour elle & la rage & le bruit
Des insectes ailés que la chaleur produit.
Aux rives du Sylare où des forêts d'Yeuses
Prolongent dans les champs leurs ombres ténébreuses,
Vole un insecte affreux que Junon autrefois
Pour tourmenter Io déchaîna dans les bois;

Hoc quondam monſtro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno peſtem meditata juvencæ.
Hunc quoque (nam mediis fervoribus acrior inſtat)
Arcebis gravido pecori; armentaque paſces
Sole recèns orto, aut noctem ducentibus aſtris.

Post partum, cura in vitulos traducitur omnis;
Continuòque notas & nomina gentis inurunt,
Et quos aut pecori malint ſubmittere habendo,
Aut aris ſervare ſacros, aut ſcindere terram,
Et campum horrentem fractis invertere glebis.
Cetera paſcuntur virides armenta per herbas.

Tu quos ad ſtudium atque uſum formabis agreſtem,
Jam vitulos hortare, viamque inſiſte domandi,
Dum faciles animi juvenum, dum mobilis ætas.
Ac primùm laxos tenui de vimine circlos
Cervici ſubnecte: dehinc, ubi libera colla
Survitio aſſuerint, ipſis è torquibus aptos
Junge pares, & coge gradum conferre juvencos;
Atque illis jam ſæpe rotæ ducantur inanes
Per terram, & ſummo veſtigia pulvere ſignent,
Poſt valido nitens ſub pondere faginus axis
Inſtrepat, & junctos temo trahat æreus orbes.

Interea pubi indomitæ non gramina tantùm,
Nec veſcas ſalicum frondes, ulvamque paluſtrem,
Sed frumenta manu carpes ſata: nec tibi fœtæ
More patrum nivea implebunt mulctralia vaccæ;
Sed tota in dulces conſument ubera natos.

Sin ad bella magis ſtudium, turmaſque feroces,
Aut Alphæa rotis prælabi flumina Piſæ,

Aux bourdonnemens ſourds de ſon aile brûyante
Tout un troupeau s'enfuit en hurlant d'épouvante ;
De leurs cris furieux le Tanagre frémit ;
La forêt s'en ébranle, & l'olympe en gémit :
Fais donc paître la mere au ſoir ou dès l'aurore,
Lorſque de ſon hymen les fruit ſont près d'éclore.

Sont-ils nés? A tes ſoins ils ont droit à leur tour,
Marque au front de chacun quel ſort l'attend un jour.
Les uns ſont du troupeau l'eſperance certaine ;
D'autres, d'un ſoc tranchant déchireront la plaine ;
D'autres pour les autels de fleurs ſeront parés,
Et le reſte au hazard bondira dans les prés.

Ceux qu'on deſtine au ſoc, il faut dès leur jeune âge
Diſcipliner au joug leur docile courage :
Sur ſon cou libre encor ton jeune nourriſſon
Porte un collier flottant pour premiere leçon ;
Bientôt deux compagnons qu'un joug d'oſier raſſemble,
Apprennent à marcher, à s'arrêter enſemble :
Déja même un char vuide eſt par eux emporté,
Et gliſſe ſur l'arene avec égalité ;
Puis ſur un lourd fardeau qu'ils ébralent à peine,
Ils font crier la roue, & ſillonnent la plaine.

Cependant pour nourrir tes éleves naiſſans,
Au feuillage du ſaule, au verd gazon des champs,
A l'herbe des marais joins la moiſſon nouvelle.
De la mere autrefois on preſſoit la mamelle ;
Paſteur plus indulgent laiſſe-la ſans regret
Pour ſes tendres enfans épancher tout ſon lait.

Mais veux-tu près d'Elis dans des torrens de poudre
Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre ;

Et Jovis in luco currus agitare volantes ;
Primus equi labor eſt, animos atque arma videre
Bellantum, lituoſque pati, tractuque gementem
Ferre rotam, & ſtabulo frenos audire ſonantes :
Tum magis atque magis blandis gaudere magiſtri
Laudibus, & plauſæ ſonitum cervicis amare.

Atque hæc jam primo depulſus ab ubere matris
Audiat, inque vicem det mollibus ora capiſtris
Invalidus, etiamque tremens, etiam inſcius ævi.
At, tribus exactis, ubi quarta acceſſerit æſtas,
Carpere mox gyrum incipiat, gradibuſque ſonare
Compoſitis, ſinuetque alterna volumina crurum,
Sitque laboranti ſimilis : tum curſibus auras
Provocet ; ac per aperta volans, ceu liber habenis,
Æquora, vix ſummâ veſtigia ponat arenâ.

Qualis Hyperboreis Aquilo cùm denſus ab oris
Incubuit, Scythiæque hyemes atque arida differt
Nubila : tum ſegetes altæ campique natantes
Lenibus horreſcunt flabris, ſummæque ſonorem
Dant ſylvæ, longique urgent ad littora fluctus :
Ille volat, ſimul arva fugâ, ſimul æquora verrens.

Hic vel ad Elei metas & maxima campi
Sudabit ſpatia, & ſpumas aget ore cruentas ;
Belgica vel molli meliùs feret eſſeda collo.

Tum demùm craſsâ magnum farragine corpus
Creſcere jam domitis ſinito : namque ante domandum

Veux-tu dans les horreurs d'un choc tumultueux
Régler d'un fier coursier les bonds impétueux ?
Accoutume son œil au spectacle des armes,
Et son oreille au bruit, & son cœur aux alarmes ;
Qu'il entende déjà le cliquetis du frein,
Le roulement des chars, les accens de l'airain ;
Qu'au seul son de ta voix son alégresse éclatte ;
Qu'il frémisse au doux bruit de la main qui le flatte.

Ainsi de la mamelle à peine séparé,
Ton éleve à son art est déjà préparé ;
Déjà son front timide & sans expérience
Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance.
Mais compte-t-il trois ans ? bientôt mordant le frein
Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main ;
Sur ses jarrets nerveux il retombe en mesure ;
Pour la rendre plus libre on gêne son allure :
Tout à coup il s'élance, & plus prompt que l'éclair
Dans les champs effleurés il court, vole & fend l'air.

Tel le fougueux époux de la jeune Orythie
Vole, & disperse au loin les frimats de Scythie,
Fait frémir mollement les vagues des moissons,
Balance les forêts sur la cime des monts,
Chasse & poursuit les flots sur l'océan qui gronde ;
Et balaie en fuyant les airs, la terre & l'onde.

Un jour tu le verras ce coursier généreux
Ensanglanter son mors, & vaincre dans nos jeux,
Ou plus utile encor dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars faire gémir la terre.

Ne l'engraisse sur-tout qu'après l'avoir dompté ;
Autrement son orgueil jamais n'est surmonté :

Ingentes tollent animos, prensique negabunt
Verbera lenta pati, & duris parêre lupatis.

Sed non ulla magis vires industria firmat,
Quàm Venerem & cæci stimulos avertere amoris,
Sive boum, sive est cui gratior usus equorum.
Atque ideo tauros procul atque in sola relegant
Pascua, post montem oppositum & trans flumina lata;
Aut intus clausos satura ad præsepia servant.
Carpit enim vires paulatim, uritque videndo
Femina; nec nemorum patitur meminisse, nec herbæ.
Dulcibus illa quidem illecebris, & sæpe superbos
Cornibus inter se subigit decernere amantes.
Pascitur in magnâ sylvâ formosa juvenca:
Illi alternantes multâ vi prœlia miscent
Vulneribus crebris; lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu, reboant sylvæque & magnus Olympus.
Nec mos bellantes unà stabulare; sed alter
Victus abit, longèque ignotis exsulat oris:
Multa gemens ignominiam, plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores;
Et stabula adspectans, regnis excessit avitis.

Ergo omni curâ vires exercet, & inter
Dura jacet pernox instrato saxa cubili,
Frondibus hirsutis & carice pastus acuta:
Et tentat sese, atque irasci in cornua discit
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, & sparsâ ad pugnam proludit arenâ.

Il se dresse en fureur sous le fouet qui le touche,
Et s'indigne du frein qui gourmande sa bouche.

CRAINS aussi, crains l'amour dont la douce langueur
Des troupeaux quels qu'ils soient énerve la vigueur :
Que des fleuves profonds, qu'une haute montagne
Séparent le taureau de sa belle compagne,
Ou que loin de ses yeux dans l'étable caché
Près d'une ample pâture il demeure attaché.
Près d'elle il fond d'amour, il erre triste & sombre,
Et néglige les eaux & la verdure & l'ombre,
Souvent même troublant l'empire des troupeaux
Une Hélene au combat entraîne deux rivaux :
Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage ;
Ses superbes amans s'élancent pleins de rage ;
Tous deux, les yeux baissés & les regards brûlans,
Entrechoquent leurs fronts, se déchirent les flancs :
De leur sang qui jaillit les ruisseaux les inondent ;
A leurs mugissemens les vastes cieux répondent ;
Entr'eux point de traité ; dans de lointains déserts
Le Vaincu désolé va cacher ses revers,
Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
La perte de sa gloire, & sur-tout d'une amante ;
Et vers ces bords chéris tournant encor les yeux
Abandonne l'empire ou regnoient ses ayeux.

MAIS l'amour le poursuit jusqu'en ces lieux sauvages ;
Là, dormant sur des rocs, nourri d'amers feuillages,
Furieux, il s'exerce à venger ses affronts ;
De ses dards tortueux il attaque des troncs :
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et sous ses bonds fougueux il fait voler l'arêne,

Poſt, ubi collectum robur vireſque receptæ,
Signa movet, præcepſque oblitum fertur in hoſtem.
Fluctus ut in medio cœpit cùm albeſcere ponto,
Longiùs, ex altoque ſinum trahit; ùtque volutus
Ad terras, immanè ſonat per ſaxa, nec ipſo
Donte minor procumbit: at ima exæſtuat unda
Vorticibus, nigramque altè ſubjectat arenam.

OMNE adeo genus in terris hominumque, ferarùmque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres
In furias ignesque ruunt: amor omnibus idem.
Temporè non alio catulorum oblità leæna,
Sævior erravit campis: nec funera vulgò
Tam multa informes urſi, ſtragemque dedêre
Per ſylvas; tum ſævus aper, tum peſſima tigris.
Heu! malè tum Libyæ ſolis erratur in agris.
Nonne vides ut tota tremor pertentet equorum
Corpora, ſi tantùm notas odor attulit auras?
Ac neque eos jam frena virûm, neque verbera ſæva,
Non ſcopuli, rupeſque cavæ, atque objecta retardant
Flumina correptos undâ torquentia montes.
Ipſe ruit, denteſque Sabellicus exacuit ſus,
Et pede proſubigit terram; fricat arbore coſtas,
Atque hinc atque illinc humeros ad vulnera durat.
Quid juvenis, magnum cui verſat in oſſibus ignem
Durus amor? Nempe abruptis turbata procellis
Nocte natat cæcâ ſerus freta; quem ſuper ingens

Mais c'en est fait ; il part, & bouillant de désirs
De l'orgueilleux vainqueur va troubler les plaisirs.
Tel par un pli léger ridant le sein de l'onde,
Un flot de loin blanchit, s'allonge, s'enfle & gronde,
Soudain le mont liquide élevé dans les airs
Retombe : un noir limon bouillonne sur les mers.

Amour ! tout sent tes feux, tout se livre à ta rage,
Tout, & l'homme qui pense, & la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, & l'habitant des airs.
Amour ! tu fais rugir les monstres des déserts ;
Alors battant ses flancs la lionne inhumaine,
Quitte ses lionceaux & rode dans la plaine :
C'est alors que brûlant pour d'informes appas,
Le noir peuple des ours seme au loin le trépas ;
Alors le tigre affreux ravage la Lybie.
Malheur au voyageur errant dans la Nubie !
Si le coursier fougueux sent l'attrait du plaisir,
Voyez-vous tout son corps frissonner de désir ?
Il ne sent plus le fouet, ne connoît plus les rênes ;
Il vole, il franchit tout, & les bois & les plaines,
Et les rocs menaçans & les gouffres profonds,
Et les torrens enflés par les débris des monts.
L'horrible sanglier se prépare à la guerre ;
Il aiguise sa dent ; il tourmente la terre ;
Contre un chêne ridé s'endurcit aux assauts ;
Hérisse tous ses crins, & fond sur ses rivaux.
Que n'ose un jeune Amant qu'un feu brûlant dévore ?
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair
Seul traverse à la nage une orageuse mer.

Porta tonat cœli, & ſcopulis illiſa reclamant
Æquora; nec miſeri poſſunt revocare parentes,
Nec moritura ſuper crudeli funere virgo.

Quid lynces Bacchi variæ, & genus acre luporum,
Atque canum? quid, quæ imbelles dant prœlia cervi?
Scilicet ante omnes furor eſt inſignis equarum:
Et mentem Venus ipſa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra abſumpſere quadrigæ.
Illas ducit amor trans Gargara, tranſque ſonantem
Aſcanium: ſuperant montes, & flumina tranant:
Continuoque avidis ubi ſubdita flamma medullis,
Vere magis (quia vere calor redit oſſibus) illæ
Ore omnes verſæ in Zephyrum, ſtant rupibus altis,
Exceptantque leves auras; & ſæpe ſine ullis
Conjugiis vento gravidæ (mirabile dictu)
Saxa per & ſcopulos & depreſſas convalles
Diffugiunt: non, Eure, tuos, neque Solis ad ortus;
In Boream, Caurumque; aut unde nigerrimus Auſter
Naſcitur, & pluvio contriſtat frigore cœlum.
Hinc demum, Hippomanes vero quod nomine dicunt
Paſtores, lentum diſtillat ab inguine virus:
Hippomanes, quod ſæpe malæ legêre novercæ,
Miſcueruntque herbas, & non innoxia verba.
Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus,
Singula dum capti circumvectamur amore.

Hoc ſatis armentis: ſuperat pars altera curæ,
Lanigeros agitare greges, hirtaſque capellas.

Il n'entend ni les cieux qui grondent ſur ſa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ſes triſtes parens de douleurs éperdus,
Ni ſon amante, hélas! qui meurt, s'il ne vit plus.
Vois combattre le lynx, le chien, le cerf lui-même!
N'entends-tu pas le loup hurler pour ce qu'il aime!
Des cavalles ſur-tout rien n'égale les feux :
Vénus même alluma leurs tranſports furieux,
Quand, pour avoir fruſtré leur amoureuſe ivreſſe,
Elle livra Glaucus à leur dent vengereſſe :
L'impérieux Amour conduit leurs pas errans
Sur le ſommet des monts, à travers les torrens;
Sur-tout, lorſqu'aux beaux jours leur fureur ſe ranime,
D'un rocher ſolitaire elles gagnent la cime :
Là, leur bouche brûlante ouverte aux doux Zéphyrs
Reçoit avidement leurs amoureux ſoupirs,
O prodige inoui! le Zéphyr les féconde;
Soudain du haut des roes leur troupe vagabonde
Bondit, ſe précipite, & fuit dans les vallons,
Non vers les lieux blanchis par les premiers rayons,
Mais vers les champs du nord, mais vers ces triſtes plages
Où l'Autan pluvieux entaſſe les orages :
C'eſt alors qu'on les voit dans l'ardeur de leurs feux
Diſtiller en courant l'hyppomane amoureux :
L'hyppomane filtré par la marâtre impie
Qui joint au noir poiſon l'infernale magie;
Mais moi-même, où m'entraîne, où m'égare l'Amour?
Revenons : le Temps vole, & s'enfuit ſans retour.
Après les grands troupeaux, il eſt temps que je chante
Des chevres, des brebis la famille bêlante,

Hîc labor : hinc laudem, fortes, ſperate, coloni.
Nec ſum animi dubius verbis ea vincere magnum
Quàm ſit, & anguſtis hunc addere rebus honorem.
Sed me Parnaſſi deſerta per ardua dulcis
Raptat amor : juvat ire jugis, quà nulla priorum
Caſtaliam molli divertitur orbita clivo.
Nunc, veneranda Pales, magno nunc ore ſonandum.
INCIPIENS, ſtabulis edico in mollibus herbam
Carpere oves, dum mox frondoſa reducitur æſtas ;
Et multâ duram ſtipulâ filicumque maniplis
Sternere ſubter humum, glacies ne frigida lædat
Molle pecus, ſcabiemque ferat, turpeſque podagras.
Pòſt, hinc digreſſus, jubeo frondentia capris
Arbuta ſufficere, & fluvios præbere recentes,
Et ſtabula à ventis hiberno opponere Soli,
Ad medium converſa diem ; cùm frigidus olim
Jam cadit, extremoque irrorat Aquarius anno.
HÆ quoque non curâ nobis leviore tuendæ,
Nec minor uſus erit ; quamvis Mileſia magno
Vellera mutentur, Tyrios incocta rubores.
Denſior hinc ſoboles, hinc largi copia lactis.
Quò magis exhauſto ſpumaverit ubere mulctra,
Læta magis preſſis manabunt flumina mammis.
Nec minùs interea barbas, incanaque menta
Cinyphii tondent hirci, ſetaſque comantes,
Uſum in caſtrorum & miſeris velamina nautis.
Paſcuntur verò ſylvas, & ſumma Lycæi,
Horrenteſque rubos, & amantes ardua dumos.
Atque ipſæ memores redeunt in tecta, ſuoſque
Ducunt, & gravido ſuperant vix ubere limen.

O vous,

O vous, heureux Bergers, veillez à leurs besoins!
Leur toison & leur lait vous paieront de vos soins.
Et moi, puissé-je orner cette aride matiere!
Des ronces, je le sais, hérissent ma carriere;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas:
Oui, les déserts du Pinde ont pour moi des appas:
Dans ces sentiers nouveaux qu'a frayé mon audace,
Mon œil d'aucun mortel ne reconnoît la trace.
Viens, auguste Palès, viens soutenir ma voix.

D'ABORD, que tes brebis à couvert sous leurs toits,
Jusqu'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage,
Qu'une molle fougere & qu'un épais fourage
Sous leurs corps délicats étendus par ta main,
Rendent leur lit moins dur, leur asyle plus sain.
Les chevres à leur tour veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboisiers, & l'onde la plus pure;
Ecarte de leur toit l'inclémence des airs:
Qu'il reçoive au midi le soleil des hivers,
Jusqu'aux jours où Phébus quittant l'urne céleste,
Du cercle de l'année acheve enfin le reste.

OUI, comme les brebis, l'humble chevre a ses droits;
Si leur riche toison fait la pourpre des Rois,
Sa parure est utile au lieu d'être éclatante;
Le nocher sur les eaux, le soldat sous la tente
Opposant sa dépouille aux rigueurs des frimats;
Ses enfans sont nombreux, son lait ne tarit pas,
Et plus ta main avare épuise sa mamelle,
Plus sa douce ambroisie entre tes doigts ruisselle.
Le jour au fond des bois, sur la cime des monts
Elle broute la ronce, elle vit de buissons;

Ergo omni ſtudio glaciem ventoſque nivales,
Quò minùs ėſt illis curæ mortalis egeſtas,
Avertes; victumque feres & virgea lætus
Pabula, nec totâ claudes fœnilia brumâ.
AT verò Zephyris cùm læta vocantibus æſtas,
In ſaltus utrumque gregem atque in paſcua mittes;
Luciferi primo cum ſidere frigida rura
Carpamus; dum mane novum, dum gramina canent,
Et ros in tenera pecori gratiſſimus herba eſt.
Inde, ubi quarta ſitim cœli collegerit hora,
Et cantu querulæ rumpent arbuſta cicadæ,]
Ad puteos aut alta greges ad ſtagna jubeto
Currentem ilignis potare canalibus undam:
Æſtibus at mediis umbroſam exquirere vallem,
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos, aut ſicubi nigrum]
Ilicibus crebris ſacrâ nemus accubet umbrâ.
Tum tenues dare rurſus aquas, & paſcere rurſus,
Solis ad occaſum; cùm frigidus aëra Veſper
Temperat, & ſaltus reficit jam roſcida Luna,
Littoraque halcyonem reſonant, & acanthida dumi.
QUID tibi paſtores Libyæ, quid paſcua verſu
Proſequar, & raris habitata mapalia tectis?
Sæpe diem, noctemque, & totum ex ordine menſem
Paſcitur, itque pecus longa in deſerta ſine ullis
Hoſpitiis: tantum campi jacet. Omnia ſecum
Armentarius Afer agit, tectumque, Laremque,
Armaque, Amyclæumque canem, Creſſamque pharetram,
Non ſecus ac patriis acer Romanus in armis,
Injuſto ſub faſce viam cùm carpit, & hoſti

Et le soir, sous son toit qu'elle sait reconnoître,
Rentre avec sa famille, & vient nourrir son maître :
Nourris-la donc toi-même au milieu des hivers,
Et tiens sa maison chaude & tes greniers ouverts.

Mais le Printemps renaît, & le Zéphyr t'appelle ;
Viens ; conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle ;
Sors, si-tôt que l'Aurore a rougi l'horizon,
Quand de légers frimats blanchissent le gazon,
Lorsque brillant encor sur la tendre verdure
Une fraîche rosée invite à la pâture ;
Mais quatre heures après, quand déjà de ses chants
La cigale enrouée importune les champs,
Que ton Peuple, conduit à la source prochaine,
Boive l'eau qui s'enfuit dans des canaux de chêne.
A midi, va chercher ces bois noirs & profonds
Dont l'ombre au loin descend dans les sombres vallons :
Le soir, que ton troupeau s'abbreuve & paisse encore :
Le soir rend à nos prés la fraîcheur de l'aurore :
Tout semble ranimé, gazons, Zéphyrs, oiseaux,
Rossignols dans les bois, alcyons sur les eaux.

Selon les lieux pourtant ces loix sont différentes ;
Vois les bergers d'Afrique & leurs courses errantes :
Leurs troupeaux dispersés ainsi que leurs foyers,
Et paissant au hazard durant des mois entiers,
Soit que le jour renaisse ou que la nuit commence,
S'egarent lentement dans un désert immense :
Leurs Dieux, leur chien, leur arc, leurs Pénates roulans,
Tout voyage avec eux sur ces sables brûlans.
Telle de nos Romains une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante,

Ante exſpectatum poſitis ſtat in agmine caſtris.
At non, quà Scythiæ gentes, Mæoticaque unda,
Turbidus & torquens flaventes Iſter arenas;
Quàque redit medium Rhodope porrecta ſub axem.
Illic clauſa tenent ſtabulis armenta; neque ullæ
Aut herbæ campo apparent, aut arbore frondes:
Sed jacet aggeribus niveis informis & alto
Terra gelu latè, ſeptemque aſſurgit in ulnas:
Semper hyems, ſemper ſpirantes frigora Cauri.
Tum Sol pallentes haud umquam diſcutit umbras;
Nec cùm invectus equis altum petit æthera, nec cùm
Præcipitem Oceani rubro lavit æquore currum.
Concreſcunt ſubitæ currenti in flumine cruſtæ,
Undaque jam tergo ferratos ſuſtinet orbes,
Puppibus illa priùs patulis, nunc hoſpita plauſtris;
Æraque diſſiliunt vulgò, veſteſque rigeſcunt
Indutæ, cæduntque ſecuribus humida vina,
Et totæ ſolidam in glaciem vertêre lacunæ,
Stiriaque impexis induruit horrida barbis.
Interea toto non ſecius aëre ningit:
Intereunt pecudes; ſtant circumfuſa pruinis
Corpora magna boum, confertoque agmine cervi
Torpent mole novâ, & ſummis vix cornibus exſtant.
Hos non immiſſis canibus, non caſſibus ullis,
Puniceæve agitant pavidos formidine pennæ:
Sed fruſtra oppoſitum trudentes pectore montem

Et traveſant les eaux, franchiſſant les ſillons
Court devant l'ennemi planter ſes pavillons.
MAIS aux champs où l'Iſter roule ſes flots rapides,
Aux bords du Tanaïs & des eaux Meotides,
Aux lieux où le Rhodope après un long détour
Termine vers le nord ſon oblique retour,
Aucun troupeau ne ſort de ſon étable obſcure :
Là, les champs ſont ſans herbe & les bois ſans verdure;
Là, le Temps l'un ſur l'autre entaſſe les hivers,
L'œil ébloui n'y voit que de brillans déſerts,
Que des plaines de neige, ou des rochers de glace
Dont jamais le ſoleil n'effleura la ſurface.
Des frimats éternels & des brouillards épais
Eteignent tous ſes feux, émouſſent tous ſes traits;
Et ſoit que le jour naiſſe ou qu'il meure dans l'onde
La Nature y ſommeille en une horreur profonde:
Là, le fleuve en courant ſent épaiſſir ſes eaux;
Des chars oſent rouler où voguoient des vaiſſeaux;
Plus loin un lac entier n'eſt plus qu'un bloc de glace;
La laine ſur les corps ſe roidit en cuiraſſe;
La hache fend le vin, le froid briſe le fer,
Glace l'eau ſur la levre & le ſouffle dans l'air.
Cependant ſous les flots de la neige qui tombe
La foible brebis meurt, le fier taureau ſuccombe,
Les daims ſont engloutis, & le cerf aux abois
Découvre à peine aux yeux la pointe de ſon bois:
Contre ces animaux déſormais moins agiles
Les rets ſont ſuperflus, les chiens ſont inutiles:
Tandis que rugiſſant dans leurs froides priſons,
Ils ſoulevent en vain le fardeau des glaçons;

Cominus obtruncant ferro, graviterque rudentes
Cædunt, & magno læti clamore reportant.

Ipsi in defossis specubus secura sub altâ
Otia agunt terrâ; congestaque robora, totasque
Advolvêre focis ulmos, ignique dedêre.
Hîc noctem ludo ducunt, & pocula læti
Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.
Talis Hyperboreo septem subjecta trioni,
Gens effrena virûm Riphæo tunditur Euro;
Et pecudum fulvis velantur corpora setis.

Si tibi lanicium curæ, primùm aspera sylva,
Lappæque, tribulique absint: fuge pabula læta,
Continuòque greges villis lege mollibus albos.
Illum autem (quamvis aries sit candidus ipse)
Nigra subest udo tantùm cui lingua palato
Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
Nascentum, plenoque alium circumspice campo.
Munere sic niveo lanæ (si credere dignum est)
Pan Deus Arcadiæ captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans: nec tu aspernata vocantem.

At cui lactis amor, cytisum, lotosque frequentes
Ipse manu, salsasque ferat præsepibus herbas.
Hinc & amant fluvios magis, & magis ubera tendunt,
Et salis occultum referunt in lacte saporem.

Multi jam excretos prohibent à matribus hœdos,
Primaque ferratis præfigunt ora capistris.

Le Barbare les perce, & mugiſſant de joie
Dans ſes antres profonds court dévorer ſa proie.

C'EST là que ces mortels près de leurs noirs foyers
Où brûlent des ormeaux & des chênes entiers,
Auſſi groſſiers que l'ours qui fournit leur pature
Dans un morne loiſir coulent leur vie obſcure,
Paſſent au jeu les nuits, & bravant les hivers
Boivent un jus piquant, nectar de ces déſerts.

NOURRIS-TU des brebis pour dépouiller leurs laines?
Fuis les bois épineux & les fertiles plaines.
Que tes troupeaux, couverts d'un duvet précieux,
D'une laine ſans tache eblouiſſent les yeux.
Qu'on vante du belier la blancheur éclatante,
Et même eût-il l'éclat de la neige brillante,
Si ſa langue à tes yeux offre quelque noirceur,
A l'époux du troupeau choiſis un ſucceſſeur;
Au lieu de rappeller la blancheur de ſa mere,
L'enfant hériteroit des taches de ſon pere.
Diane! ſi l'on peut ſoupçonner que ton cœur
Ait pu dans le Dieu Pan reconnoître un vainqueur,
Ce fut une toiſon plus blanche que l'ivoire
Qui dans le fond d'un bois lui valut la victoire.

LE laitage à tes yeux eſt il d'un plus grand prix?
Engraiſſe tes troupeaux de cytiſes fleuris;
Seme d'un ſel piquant l'herbage qu'on leur donne:
Il répand dans leur lait un ſuc qui l'aſſaiſonne;
Et leur ſoif plus ardente épuiſant les ruiſſeaux,
En des flots de nectar ils transforment ces eaux.

PLUSIEURS pour conſerver ce nectar ſalutaire
Défendent aux enfans l'approche de leur mere.

Quod, surgente die, mulsere, horisque diurnis,
Nocte premunt : quod jam tenebris & sole cadente,
Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor,
Aut parco sale contingunt, hiemique reponunt.

Nec tibi cura canum fuerit postrema : sed unà
Veloces Spartæ catulos, acremque Molossum
Pasce sero pingui : numquam custodibus illis
Nocturnum stabulis furem, incursusque luporum,
Aut impacatos à tergo horrebis Iberos.
Sæpe etiam cursu timidos agitabis onagros,
Et canibus leporem, canibus venabere damas:
Sæpe volutabris pulsos sylvestribus apros
Latratu turbabis agens, montesque per altos
Ingentem clamore premes ad retia cervum.

Disce & odoratam stabulis accendere cedrum,
Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.
Sæpe sub immotis præsepibus aut mala tactu
Vipera delituit, cœlumque exterrita fugit;
Aut tecto assuetus coluber succedere & umbræ,
Pestis acerba boum, pecorique aspergere virus,
Fovit humum. Cape saxa manu, cape robora, pastor,
Tollentemque minas, & sibila colla tumentem
Dejice : jamque fugâ timidum caput abdidit altè,
Cùm medii nexus, extremæque agmina caudæ
Solvuntur, tardosque trahit sinus ultimus orbes.

Est etiam ille malus Calabris in saltibus anguis,
Squamea convolvens sublato pectore terga,

Les laitages nouveaux du matin ou du jour,
On les fait épaissir quand l'ombre est de retour,
Ceux du soir, dans des joncs tressés pour cet usage
La Ville au point du jour les reçoit du Village ;
Ou le sel les sauvant des atteintes de l'air,
Dans un repas frugal on s'en nourrit l'hiver.

Il faut savoir aussi dresser des chiens fideles :
D'un pain pétri de lait nourris ces sentinelles ;
Tu braves avec eux & les loups affamés,
Et le voleur nocturne & les brigands armés :
Tantôt tu les verras pleins d'adresse ou d'audace
Du lievre fugitif interroger la trace,
Lancer le faon timide, ou dans ses bois fangeux
Livrer au fier sanglier un assaut courageux,
Ou par leur course agile & leur voix menaçante
Presser des daims légers la troupe bondissante.

Sur-tout que le bercail soit purgé des serpens ;
Poursuis la flamme en main tous ces hôtes rampans.
Quelquefois sous la creche une affreuse vipere
Loin du jour importun a choisi son repaire,
Et souvent la couleuvre y roulant ses anneaux,
Domestique ennemie infecte tes troupeaux :
Dès que tu la verras s'agiter sur la terre :
Va, cours, souleve un tronc, saisis-toi d'une pierre ;
Malgré ses sifflemens, malgré son fier courroux,
Frappe ; déjà sa tête est cachée à tes coups,
Tandis que de son corps déchiré sur l'arêne
Les cercles déroulés la suivent avec peine.

Plus terrible cent fois ce serpent écaillé
Qui rampe fiérement sur son ventre émaillé ;

Atque notis longam maculosus grandibus alvum:
Quid, dum amnes ulli rumpuntur fontibus, & dum
Vere madent udo terræ ac pluvialibus Austris,
Stagna colit; ripisque habitans, hic piscibus atram
Improbus ingluviem, ranisque loquacibus explet.
Postquam exhausta palus, terræque ardore dehiscunt,
Exsilit in siccum, & flammantia lumina torquens
Sævit agris, asperque siti, atque exterritus æstu.
Ne mihi tum molles sub dio carpere somnos,
Neu dorso nemoris libeat jacuisse per herbas;
Cùm positis novus exuviis, nitidusque juventâ
Volvitur, aut catulos tectis, aut ova relinquens,
Arduus ad Solem, & linguis micat ore trisulcis.

Morborum quoque te causas & signa docebo.
Turpis oves tentat scabies, ubi frigidus imber
Altiùs ad vivum persedit, & horrida cano
Bruma gelu; vel cùm tonsis illotus adhæsit
Sudor, & hirsuti secuerunt corpora vepres.
Dulcibus idcirco fluviis pecus omne magistri
Perfundunt; udisque aries in gurgite villis
Mersatur, missusque secundo defluit amni:
Aut tonsum tristi contingunt corpus amurcâ,
Et spumas miscent argenti ac sulphura viva,
Idæa que pices, & pingues unguine ceras,

Qui dreſſant dans les airs une crête ſuperbe,
Gliſſe aſſis ſur ſa croupe, & ſe roule ſur l'herbe.
Quand le Printemps humide & l'Autan orageux
Gonflent les noirs torrens, mouillent les champs fangeux
Il habite des lacs les retraites profondes,
Engloutit les poiſſons, & dépeuple les ondes.
L'Été fend-il les champs, a-t-il tari les eaux?
Furieux, il bondit du fond des ſes roſeaux;
Et les yeux enflammés & la gueule béante,
De ſa queue à grand bruit bat la terre brûlante.
Me préſervent les Dieux d'aller dans les forêts
Goûter le doux ſommeil ou reſpirer le frais;
Lorſqu'oubliant ſes œufs ou ſa jeune famille,
Ce monſtre énorgueilli de l'éclat dont il brille,
Sous ſa nouvelle peau, jeune, agile & vermeil
Darde une triple langue, & s'étale au ſoleil.

Je veux t'apprendre auſſi les marques, l'origine
Des maux qui d'un bercail entraînent la ruine.
Si des buiſſons aigus, ou les âpres hivers,
Ou les eaux de la pluie ont pénétré leurs chairs;
Si, lorſque le ciſeau leur ravit leur dépouille,
Le bain ne lave pas la ſueur qui les mouille;
Souvent un mal honteux infecte les agneaux.
Pour les en garantir plonge-les dans les eaux;
Que le hardi belier s'abandonne à leur pente,
Et ſorte en ſecouant ſa laine dégouttante,
Ou bien enduis leur corps privé de ſa toiſon,
De la graiſſe du ſouffre, & des ſucs de l'oignon;
Joins-y des verds ſapins la raiſine viſqueuſe,
L'écume de l'argent, une cire onctueuſe,

Scillamque, helleborosque graves, nigrumque bitumen,
Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est,
Quàm si quis ferro potuit rescindere summum
Ulceris os : alitur vitium, vivitque tegendo,
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat, & meliora Deos sedet omnia poscens.
Quin etiam ima dolor balantum lapsus ad ossa
Cùm furit, atque artus depascitur arida febris,
Profuit incensos æstus avertere, & inter
Ima ferire pedis salientem sanguine venam,
Bisaltæ quo more solent, acerque Gelonus,
Cùm fugit in Rhodopen, atque in deserta Getarum,
Et lac concretum cum sanguine potat equino.

Quam procul, aut molli succedere sæpius umbræ
Videris, aut summas carpentem ignaviùs herbas,
Extremamque sequi, aut medio procumbere campo
Pascentem, & seræ solam decedere nocti;
Continuò culpam ferro compesce, priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.
Non tam creber agens hyemem ruit æquore turbo,
Quàm multæ pecudum pestes : nec singula morbi
Corpora corripiunt, sed tota æstiva repentè,
Spemq; gregemq; simul, cunctamq; ab origine gentem.

Tum sciat, aërias Alpes & Norica si quis
Castella in tumulis, & Iapidis arva Timavi
Nunc quoque pòst tanto videat desertaque regna
Pastorum, & longe saltus latèque vacantes.

Hîc quondam morbo cœli miserando coorta est
Tempestas, totoque autumni incanduit æstu;

Et

Et la fleur d'Anticyre, & le bitume noir,
Et le marc de l'olive enlevé du pressoir :
Ou plutôt, pour calmer la sourde violence
D'un mal qui se nourrit & s'accroît en silence,
Hâte-toi, que l'acier sagement rigoureux,
S'ouvre au sein de l'ulcere un chemin douloureux.
C'en est fait des troupeaux, si les bergers tranquilles
Ne combattent le mal que par des vœux stériles :
Même, quand la douleur pénétrant jusqu'aux os,
D'un sang séditieux fait bouillonner les flots;
Sous le pied des brebis que la fievre ravage,
Qu'à ces flots jaillissans le fer ouvre un passage,
Art connu dans le nord, de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.

VOIS-TU quelque brebis chercher souvent l'ombrage,
Effleurer à regret la pointe de l'herbage,
Sur le tendre gazon tomber languissamment,
La nuit seule au bercail revenir lentement?
Qu'elle meure aussi-tôt; le mal prompt à s'étendre
Deviendroit sans remede à force d'en attendre.
Autant qu'on voit de flots se briser sur les mers,
Autant dans un bercail regnent de maux divers :
Encor; s'ils arrêtoient dans leur funeste course!
Mais non, peres, enfans, tout périt sans ressource.

TIMAVE, Noricie, ô lieux jadis si beaux!
Empire des bergers, délices des troupeaux,
C'est vous que j'en atteste! hélas! depuis vos pertes,
Vous n'offrez plus au loin que des plaines désertes.

LA, l'automne exhalant tous les feux de l'été
De l'air qu'on respiroit souilla la pureté,

Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum;
Corrupitque lacus, infecit pabula tabo.
Nec via mortis erat simplex : sed ubi ignea venis
Omnibus acta sitis miseros adduxerat artus,
Rursus abundabat fluidus liquor, omniaque in se
Ossa minutatim morbo collapsa trahebat.
Sæpe in honore Deûm medio stans hostia ad aram,
Lanea dum niveâ circumdatur infula vittâ,
Inter cunctantes cecidit moribunda ministros.
Aut si quam ferro mactaverat antè sacerdos,
Inde neque impositis ardent altaria fibris,
Nec responsa potest consultus reddere vates;
Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
Summaque jejunâ sanie infuscatur arena.
Hinc lætis vituli vulgò moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
Hinc canibus blandis rabies venit, & quatit ægros
Tussis anhela sues, ac faucibus angit obesis.

Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ
Victor equus, fontesque avertitur, & pede terram
Crebra ferit : demissæ aures; incertus ibidem
Sudor, & ille quidem morituris frigidus : aret
Pellis, & ad tactum tractanti dura resistit.

Hæc ante exitium primis dant signa diebus.
Sin in processu cœpit crudescere morbus,
Tum verò ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus, interdum gemitu gravis, imaque longo
Ilia singultu tendunt : it naribus ater

Empiſonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux & les monſtres ſauvages;
Mais quelle affreuſe mort! D'abord, des feux brûlans
Couroient de veine en veine, & deſſéchoient leurs flancs;
Tout-à-coup aux accès de cette fievre ardente
Se joignoit le poiſon d'une liqueur mordante
Qui, dans leur ſein livide épanchée à grands flots,
Calcinoit lentement & dévoroit leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des Prêtres en tombant prévient la main trop lente;
Ou ſi d'un coup plus prompt le miniſtre l'atteint,
D'un ſang noir & brûlé le fer à peine eſt teint;
On n'oſe interroger ſes fibres corrompues,
Et les fêtes des Dieux reſtent interrompues.
Tout meurt dans le bercail, dans les champs tout périt;
L'agneau tombe en ſuçant le lait qui le nourrit;
[illegible]
Le chien ſi careſſant expire dans la rage;
Et d'une horrible toux les accès violens
Etouffent l'animal qui s'engraiſſe de glands.

Le courſier l'œil éteint, & l'oreille baiſſée,
Diſtillant lentement une ſueur glacée,
Languit, chancelle, tombe & ſe débat en vain:
Sa peau rude ſe ſeche, & réſiſte à la main;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et ſent s'évanouir ſon ſuperbe courage.

Tels ſont de ſes tourmens les préludes affreux;
Mais ſi le mal accroît ſes actes douloureux,
Alors ſon œil s'enflamme; il gémit: ſon haleine
De ſes flancs palpitans ne s'échappe qu'à peine:

Sanguis, & obsessas fauces premit aspera lingua.

Profuit inserto latices infundere cornu
Lenæos: ea visa salus morientibus una.
Mox erat hoc ipsum exitio; furiisque refecti
Ardebant, ipsique suos jam morte sub ægra
(Dii meliora piis, erroremque hostibus illum!)
Discissos nudis laniabant dentibus artus.

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus: it tristis arator,
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
non umbrae altorum nemorum, non mollia possu
Prata movere animum, non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis: at ima
Solvuntur latera, atque oculos stupor urget inertes,
Ad terramque fluit devexo pondere cervix.

Quid labor, aut benefacta juvant? quid vomere terras
Invertisse graves? Atqui non Massica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuere repostæ:
Frondibus & victu pascuntur simplicis herbæ:
Pocula sunt fontes liquidi atque exercita cursu
Flumina; nec somnos abrumpit cura salubres.

Sa narine à longs flots vomit un ſang groſſier,
Et ſa langue épaiſſie aſſiege ſon goſier.

Un vin pur, épanché dans ſa gorge brûlante,
Parut calmer d'abord ſa douleur violente;
Mais ſes forces bien-tôt ſe changeant en fureur,
(O Ciel! loin des Romains ces tranſports pleins d'horreur)
L'animal frénétique, à ſon heure derniere
Tournoit contre lui-même une dent meurtriere:

Voyez-vous le taureau fumant ſous l'éguillon,
D'un ſang mêlé d'écume inonder ſon ſillon?
Il meurt; l'autre affligé de la mort de ſon frere
Regagne triſtement l'étable ſolitaire:
Son maître l'accompagne accablé de regrets,
Et laiſſe en ſoupirant ſes travaux imparfaits.

L'émail d'un verd gazon, l'aſyle d'un bois ſombre,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
Le criſtal d'un ruiſſeau qui rajeunit les prés
Et roule une eau d'argent ſur des ſables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la foibleſſe;
Dans leurs regards eſt peinte une morne triſteſſe:
Leur flanc eſt décharné, leur pas ſe rallentit,
Et panché mollement leur front s'appeſantit.

Helas! que leur ſervit de ſillonner nos plaines,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boiſſons
N'ont jamais dans leur ſang fait couleur leurs poiſons;
Leurs mets, c'eſt l'herbe tendre & la fraîche verdure,
Leur boiſſon, l'eau d'un fleuve ou d'une ſource pure;
Sur un lit de gazon ils trouvent le ſommeil,
Et jamais les ſoucis n'ont hâté leur réveil.

TEMPORE non alio dicunt regionibus illis
Quæsitas ad sacra boves Junonis, & uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.
Ergo ægre rastris terram rimantur, & ipsis
Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos
Contentâ cervice trahunt stridentia plaustra.

NEC lupus insidias explorat ovilia circum,
Non gregibus nocturnus obambulat; acrior illum
Cura domat: timidi damæ cervique fugaces
Nunc interque canes & circum tecta vagantur.

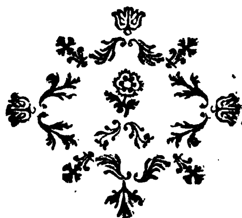
JAM maris immensi prolem & genus omne natantum
Littore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
Proluit: insolitæ fugiunt in flumina phocæ.
Interit & curvis frustra defensa latebris
Vipera, & attoniti squamis adstantibus hydri.
Ipsis est aër avibus non æquus, & illæ
Præcipites alta vitam sub nube relinquunt.

PRÆTEREA nec jam mutari pabula refert;
Quæsitæque nocent artes: cessere magistri
Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus.
Sævit & in lucem Stygiis emissa tenebris
Pallida Tisiphone, Morbos agit antè Metumque,
Inque dies avidum surgens caput altiùs effert.
Balatu pecorum, & crebris mugitibus amnes,
Arentesque sonant ripæ, collesque supini.
Jamque catervatim dat stragem, atque aggerat ipsis
In stabulis turpi dilapsa cadavera tabo:
Donec humo tegere ac foveis abscondere discunt.
Nam neque erat coriis usus, nec viscera quisquam

Pour appaiser les Dieux, on dit que ces contrées
Préparoient à Junon des offrandes sacrées ;
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux ;
A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir les graines
Sillonner de leurs mains & déchirer les plaines,
Et roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.
Le loup même oublioit ses ruses sanguinaires ;
Le cerf parmi les chiens erroit près des chaumieres ;
Le timide chevreuil ne songeoit plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnoit de languir.
La mer ne sauve pas ses monstres du ravage :
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage ;
Les phoques désertant ces gouffres infectés
Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles ;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles ;
L'oiseau même est atteint, & des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.
Vainement les Bergers changent de pâturage ;
L'art vaincu cede au mal ou redouble sa rage :
Tysiphone sortant du gouffre des enfers
Epouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Leve de jour en jour sa tête dévorante ;
Des troupeaux expirans les lamentables voix
Font gémir les côteaux, les rivages, les bois ;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines ;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines.

Aut undis abolere potest, aut vincere flammâ.
Nec tondere quidem morbo, illuvieque peresa
Vellera, nec telas possunt attingere putres,
Verùm etiam invisos si quis tentârat amictus,
Ardentes papulæ, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur; nec longo deinde moranti
Tempore, contactos artus sacer ignis edebat.

Finis Libri tertii.



En vain l'onde & le feu pénétroient leur toiſon,
Rien n'en pouvoit dompter l'invincible poiſon :
Et malheur au mortel qui bravant leurs ſouillures,
Eût oſé revêtir ces dépouilles impures!
Soudain ſon corps, baigné par d'immondes humeurs
Se couvroit tout entier de brûlantes tumeurs :
Son corps ſe deſſéchoit, & ſes chairs enflammées
Par d'inviſibles feux périſſoient conſumées.

Fin du troiſieme Livre.



REMARQUES

SUR

LE III[e] LIVRE DES GÉORGIQUES

P. 195. *Jeune Palès, & toi, divin Berger d'Admete,*

Palès est la Déesse des Bergers ; les Romains avoient institué en son honneur des Fêtes appellées de ce nom *Palilia*. On lui offroit du lait, sorte d'offrande analogue au genre de richesse de ses adorateurs.

Le Berger d'Admete est Apollon qui garda les troupeaux de ce Roi sur les bords de l'Amphryse.

Au reste, je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici avec quelle irrévérence les Anciens traitoient leurs Dieux. Apollon fut berger chez Admete. Apollon & Neptune furent manœuvres chez Laomédon. Minerve dans Homere, Vénus, on peut voir dans l'Iliade, quel beau rôle elle joue entre Paris & Hélene. Cependant il faut avouer que plusieurs de ces fables absurdes en elles-mêmes étoient utiles par leur but. Il est à croire, par exemple, que la fable d'Apollon Berger dut son origine à la politique des premiers Législateurs, qui voulant tirer les Grecs de l'état de barbarie où ont été plongés tous les premiers peuples, s'efforcerent de leur inspirer le goût de l'Agriculture, qui est la base de tout état policé, & sans laquelle il ne peut subsister que des sociétés errantes & des hordes sauvages. Pour les amener à de nouveaux travaux & à une profession qui leur étoit inconnue, il fallut y attacher des honneurs, des distinctions, faire jouer tous les ressorts de la politique, & celui qu'on mit le plus en œuvre fut la Religion, qui étant le motif le plus saint lorsqu'elle est vraie, est encore le plus puissant lorsqu'elle est fausse. Chez nous, la Religion & la politique ne

se mêlent guere de l'Agriculture. Nulles distinctions pour cet art utile, nul encouragement de la part des grands : la bassesse & la pauvreté sont le partage de ceux qui le cultivent. Malgré ces obstacles l'Agriculture se soutient; la force de l'habitude, la routine de l'instinct, l'impuissance de changer de lieu, l'ignorance d'un autre état, suppléant à tous ces grands ressorts qui nous manquent, nos Laboureurs restent attachés à leurs terres, comme le bœuf à la prairie qui l'a vu naître & qui le nourrit. Mais on sent que ce qui suffit dans une nation ancienne où le branle est donné depuis long-temps, & où l'impulsion reçue se conserve d'elle-même, auroit été insuffisant dans une nation nouvelle qu'il falloit créer & amener avec effort du brigandage à la société, & d'une vie aventuriere & oisive à une vie sédentaire, uniforme & pénible, où les travaux se succedent sans interruption.

La mythologie des Grecs leur offroit de grands encouragemens. Leurs champs, leurs bois, leurs côteaux, leurs jardins, toutes les parties de leur domaine avoient chacune des Dieux qui y présidoient, qui veilloient à la conservation de leurs biens, qui étoient les témoins, les juges, les protecteurs de leurs travaux : l'Agriculture étoit un art qui leur venoit du Ciel; des mains divines avoient manié le soc & sillonné leur terre. Ils voyoient des Dieux sur le haut de la liste de leurs Laboureurs & de leurs Pâtres. A la Chine l'Empereur tous les ans fait la cérémonie d'ouvrir les terres : il semble que la Mythologie Grecque, en proposant l'exemple des Dieux mêmes, ait renchérit sur la politique Chinoise.

Cependant il faut convenir que la présence réelle & frappante d'un Monarque environné de sa Cour, doit faire plus d'impression sur les sens grossiers d'un peuple, que ne pouvoit faire sur les Grecs la présence invisible des Dieux.

P. 195. *Eh! qui n'a pas cent fois chanté le jeune Hylas?*

Hylas étoit un jeune homme cher à Hercule. Dans

le voyage des Argonautes les Nymphes l'enleverent près d'une fontaine où il étoit allé puiser de l'eau.

Euryſtée, Roi de Mycenes, fils d'Amphitrion & d'Alcmene, par ordre de Junon, condamna Hercule, ſon frere, à des travaux pénibles.

Buſiris étoit un Roi d'Egypte qui immoloit à ſes Dieux les étrangers que le ſort jetoit dans ſes Etats. Ces ſacrifices aſſez ordinaires chez les Anciens, avoient pour prétexte la Religion, & pour véritable motif le ſoupçon & la crainte. La mort de ce Roi fut un des travaux d'Hercule.

P. 195. *Qui ne connoît Pélops & ſa fatale amante ?*

Hyppodamie étoit fille d'Œnomaüs, Roi d'Elide. L'Oracle ayant prédit au pere qu'il ſeroit tué un jour par ſon gendre, il déclara que celui-là ſeul épouſeroit ſa fille qui pourroit le vaincre à la courſe des chars ; mais que s'il étoit vaincu, il ſeroit mis à mort. Il avoit des chevaux admirables, engendrés par le vent, & qui en avoient la vîteſſe. Treize Princes périrent dans cet exercice. Le quatorzieme fut plus heureux. Pélops, fils de Tantale, corrompit l'Ecuyer du Roi, qui mit au char de ſon maître un eſſieu qui ſe rompit; Œnomaüs tomba, & ſa chûte lui fit perdre la vie. Pélops épouſa Hyppodamie. Ce Pélops, fils de Tantale, avoit une épaule d'ivoire. Voy. le Diction. de la Fable de M. Chompré, qui raconte différemment l'Hiſtoire d'Hyppodamie & d'Œnomaüs.

(l'Abbé des Fontaines.)

195. *Les courſes de Latone, & ſon Iſle flottante.*

Latone, après de longues courſes, accoucha enfin de Diane & d'Apollon dans Délos, qui ayant été flottante juſqu'alors, fut enfin fixée pour avoir donné un aſyle à la Déeſſe. On entrevoit encore ici dans la maniere dont Virgile parle des Grecs, une eſpece de mépris pour leurs fables, que j'ai déjà fait remarquer ailleurs. On voit dans ce qui ſuit combien il étoit jaloux d'enlever aux Grecs la palme de la poéſie. Il fut vainqueur

vainqueur de Théocrite dans le genre pastoral. Il semble annoncer ici qu'il veut encore procurer un triomphe à la langue Latine sur la langue Grecque dans le genre Georgique. Peut-être aussi ce temple qu'il veut bâtir à Auguste, n'est-il qu'une allégorie pour annoncer le grand projet de l'Enéide. Quoi qu'il en soit, l'idée de ce temple & de ces fêtes est grande & poétique. L'usage vouloit, quand on célébroit des fêtes pour remercier les Dieux d'une victoire, que celui qui faisoit le sacrifice, fût revêtu de pourpre, que les courses de chars se fissent sur le bord d'un fleuve, &c. j'ai tâché de rendre fidélement tout ce costume & tous ces usages.

P. 195. *La Grece quittera pour ces jeux magnifiques,*
Ses combats Néméens, ses fêtes Olympiques.

Il y avoit dans la Grece quatre sortes de jeux; les Olympiques, les Pythiens, les Isthmiens, & les Néméens. Les jeux Olympiques qui duroient cinq jours, se célébroient près de la ville d'Olympie tous les quatre ans. De là viennent les Olympiades: les vainqueurs y obtenoient des couronnes d'olivier. Les jeux Pythiens étoient en l'honneur d'Apollon: le vainqueur y étoit couronné de laurier. Les Isthmiens étoient en l'honneur de Neptune, & les Néméens en l'honneur d'Hercule. Tous les vainqueurs portoient des palmes à la main. L'Alphée étoit une riviere près de la ville d'Olympie. Les bois de Molorque désignent les jeux Néméens. Virgile ne parle ici que de deux jeux, des jeux d'Olympie & de ceux de Némée. Le Ceste étoit un gantelet armé de fer.

(*l'Abbé des Fontaines.*)

197. *Le théâtre m'appelle à ses mouvens tableaux.*

Il y a dans le texte *vel scena ut versis discedat frontibus*: le théâtre étoit mobile, & présentoit tour à tour différentes faces qui présentoient différentes décorations, comme on peut le voir par ce passage de Vitruve, *in singula (loca) tres sint species ornationis qu-*

quæ cùm, aut fabularum mutationes sunt futuræ, seu Deorum adventus cum tonitribus repentinis, versentur mutentque speciem orationis in frontes.

Le théâtre le plus singulier qu'on ait connu chez les Romains, est celui que le trop fameux Curion fit bâtir lorsqu'il célébra les funérailles de son pere. Il voulut suppléer à la magnificence par la singularité de l'invention ; il fit construire deux planchers de bois en forme de croissant, assez vastes pour tenir assise commodément une portion considérable du peuple Romain. Chacun de ces deux planchers n'avoit d'autre point d'appui qu'un pivot sur lequel on le faisoit tourner à volonté. Ces deux demi-cercles étoient d'abord adossés l'un à l'autre, mais à une distance convenable, afin qu'ils pussent tourner aisément. On représentoit en même-temps sur tous les deux des pieces dramatiques, sans que de part ni d'autre les Comédiens pussent s'entendre ni se troubler : ensuite on faisoit tourner les deux croissans dont les extrêmités venant à se joindre, formoient un cirque où se donnoient des combats de gladiateurs à diverses reprises, & pendant plusieurs jours on se fit un jeu de promener en l'air le peuple Romain plus dévoué à la mort que les gladiateurs dont il s'amusoit.

(*La Bletterie.*)

P. 197. . . . *nos Captifs à ma vue empressée*
Etalent ces tapis où leur honte est tracée.

Il y a dans le texte, *intexti tollant aulæa Britanni ;* ce qui veut dire, 1°. que les victoires remportées par Jules César sur les Bretons, étoient représentées sur les tapisseries qui décoroient le théâtre ; 2°. que ces prisonniers Bretons étoient occupés à déployer ces mêmes tapisseries où leur défaite étoit tracée.

197. *Sur les portes je peins les exploits de César.*

Il y a dans le texte, *victoris arma Quirini.* Romulus étoit nommé Quirinus. Suétone nous apprend que l'on délibéra dans le Sénat si l'on ne donneroit point à Au-

guste le nom de Romulus. Ce titre le flattoit beaucoup; & ce n'est surement pas sans dessein que Virgile à la fin du sixieme Livre de l'Enéide, dans l'énumération des grands hommes que Rome devoit produire, place Auguste immédiatement après Romulus; ce que quelques Critiques ont regardé comme un défaut d'ordre, est une flatterie ingénieuse; il sembloit que les deux plus grands hommes de cette maîtresse du monde fussent son premier Roi & son premier Empereur.

Il y a dans cet endroit deux vers qui ont embarrassé les Commentateurs :

. . . Duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab littore gentes.

Les uns prétendent, comme le Pere La Rue, qu'il s'agit de deux victoires remportées sur Antoine, l'une au Promontoire d'Actium en Europe, l'autre à Alexandrie en Afrique. Cela se concilie très-bien avec *utroque ab littore*; mais ne s'accorde pas avec *diverso hoste*. Peut-être s'agit-il, 1°. de la victoire d'Auguste sur Brutus & Cassius, pour laquelle ce Prince consacra un temple à Mars, sous le nom de *Mars ultor*, 2°. des aigles Romaines rendues par les Parthes; en effet dans cette occasion Auguste éleva un second temple à Mars, sous le nom de *bis ultor.*

Templumque datum, nomenque bis ultor
Ovid. Fast. lib. V.

P. 197. *Et l'airain des vaisseaux se transforme en colonnes.*

Servius dit que des proues des navires Egyptiens Auguste fit faire quatre colonnes d'airain.

197. *Au milieu je ranime en marbre de Paros*
Les fils d'Assaracus, les descendans de Tros.

Ce temple poétique devoit d'autant plus flatter Auguste, que Virgile semble l'avoir copié sur celui que ce Prince fit bâtir à Mars vengeur, & dont Ovide nous a donné la description. Dans l'un & dans l'autre on voit

ſur les portes les nations vaincues, les ancêtres Troyens de la famille des Jules, Romulus remportant des dépouilles opimes, &c.

P. 197. *Dans un coin du tableau je mets l'Envie aux fers.*

Ceci regarde ſans doute le parti oppoſé à Auguſte. Au reſte, il y a probablement dans tout ce morceau des alluſions dont l'éloignement des temps nous empêche de ſentir toute la fineſſe.

197. *Viens ; déjà des Bergers les trompes m'avertiſſent.*

Il y a dans cet endroit pluſieurs noms de montagnes & de villes que j'ai paſſés. Le Cithéron étoit dans la Béotie, qui tiroit ſon nom du grand nombre de bœufs qu'elle nourriſſoit. Le Taygete fameux par ſes chiens, étoit dans la Laconie. Les chevaux d'Epidaure étoient très-renommés.

199. *Je veux dans la geniſſe une mâle rudeſſe, &c.*

Cette peinture de la vache s'accorde preſqu'en tout avec celle de Columelle & de Varron.

201. *Des gris & des bais-bruns on eſtime le cœur :*
Le blanc, &c.

J'ai tranſporté ces deux vers ici, parce qu'il me ſemble qu'étant purement techniques, ils ſeroient mal placés au milieu d'une deſcription animée. Je m'y étois déterminé avant de connoître un paſſage de Quintillien, où il blâme Virgile d'avoir ainſi placé ces deux vers.

Il faut qu'un étalon ſoit d'un bon poil, comme noir de jais, beau gris, bai, alezan, iſabelle doré avec la raie de mulet, les crins & les extrêmités noires. Tous les poils qui ſont d'une couleur lavée, & qui paroiſſent mal teints, doivent être bannis des haras auſſi-bien que les chevaux qui ont les extrêmités blanches.

(*Buffon.*)

201. *L'étalon généreux a le port plein d'audace ;*
Sur ſes jarrets plians ſe balance avec grace.

Avec un très-bel extérieur l'étalon doit avoir encore

toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la liberté dans les épaules, de la sûreté dans les jambes, de la souplesse dans les hanches, du ressort par tout le corps, & sur-tout dans les jarrets. (*Buffon.*)

P. 201. *Il a le ventre court, l'encolure hardie,*
Une tête effilée, une croupe arrondie.

La tête du cheval doit être menue, étroite, décharnée & seche; c'est une partie essentielle de la beauté du cheval. *Solleysel.*

La croupe doit être large & ronde, &c. de la derniere côte jusqu'à l'os de la hanche, qui est proprement le flanc, il doit y avoir peu de distance. *Ibid.*

201. *Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille ;*
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille.

Cette peinture pleine de vivacité, est cependent inférieure à celle de Job : elle a été citée si souvent, qu'il est inutile de la rapporter ici ; mais je crois qu'on retrouvera avec plaisir cette magnifique description du cheval par M. de Buffon, qui est véritablement Poëte en cet endroit.

„ La plus noble conquête que l'homme ait jamais „ faite, est celle de ce fier & fougueux animal qui „ partage avec lui les fatigues de la guerre & la gloire „ des combats : aussi intrépide que son maître, le che- „ val voit le péril, & l'affronte, il se fait au bruit des „ armes, il l'aime, il le cherche, & s'anime de la „ même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse, „ aux Tournois, à la course, il brille, il étincelle ; „ mais docile autant que courageux, il ne se laisse „ point emporter à son feu ; il sait réprimer ses mou- „ vements : non-seulement il fléchit sous la main qui „ le guide, mais il semble consulter ses désirs, & obéis- „ sant toujours aux impressions qu'il reçoit, il se pré- „ cipite, se modere ou s'arrête, & n'agit que pour y „ satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être „ pour n'exister que par la volonté d'une autre, qui sait „ même la prévenir, qui, par la promptitude & la

„ précision de ses mouvemens l'exprime & l'exécute, „ qui sent autant que l'on désire, & ne rend qu'autant „ qu'on veut, qui se livrant sans réserve, ne se refuse „ à rien, sert de toutes ses forces, s'excede & même „ meurt pour mieux obéir „.

P. 201. *Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille.*

Pline fait une assez bonne remarque sur les oreilles d'un cheval; car il dit que par le mouvement de ses oreilles, on peut juger de son intention & de son courage. *Solleysel.*

201. *Son épine se double & frémit sur son dos, &c.*

Un cheval doit avoir les reins doubles, qui est lorsqu'il les a un peu plus élevés aux deux côtés qu'au milieu du dos, & passant la main tout au long de l'épine, on la trouve large, bien fournie, & double par le canal qui s'y fait. *Solleysel.*

201. *Tel dompté par les mains du frere de Castor, &c.*

Plusieurs Commentateurs ont accusé Virgile en cet endroit d'un manque de mémoire. Ils prétendent que c'étoit Castor lui-même qui avoit dompté Cyllare, & non Pollux qui ne manioit que le Ceste. Un autre Commentateur, après avoir rapporté une foule de passages contre Virgile, en entasse une multitude d'autres en sa faveur, & le juge contradictoirement. Je fais grace au Lecteur de cette érudite plaidoierie.

201. *Tel Saturne surpris dans un tendre larcin, &c.*

Saturne fut surpris avec Phyllire fille de l'Océan, par Rhéa sa femme; pour échapper à ses reproches, il se sauva sous la figure d'un cheval.

203. *Et sur-tout dans la lice observe son ardeur.*
Le signal est donné, &c.

Cette description épisodique d'une course de cheval est pleine de force & de verve, & faite à grands traits, comme tout ce qu'écrivoient les Anciens. Il semble

cependant qu'on pourroit reprocher à Virgile d'avoir beaucoup parlé des conducteurs & presque point des chevaux. Au reste, je crois qu'on a mal entendu cet endroit. Il me semble que la préposition *cùm* porte sur tout ce morceau composé de neuf vers. Ne voyez-vous pas leur ardeur, dit Virgile, lorsque les chars s'élancent de la barriere, lorsque les jeunes conducteurs palpitent de crainte & d'espoir, qu'ils frappent leurs coursiers, qu'ils lâchent les rênes? &c. En sorte que ce qu'on croyoit faire plusieurs phrases principales, n'en fait qu'une seule composée de phrases incidentes. Alors il me semble qu'il est plus aisé de justifier Virgile, puisqu'en adoptant cette construction, il ne parle des conducteurs qu'incidemment.

On sait que ce morceau est imité d'Homere; mais avec quelle supériorité! il n'y a pas un trait que Virgile n'ait fortifié & embelli. On ne porteroit pas le même jugement, si on lisoit ce morceau d'Homere dans Pope. Peut-être le Traducteur est-il supérieur en cet endroit au Poëte Latin & au Poëte Grec, parce qu'il a rassemblé dans sa traduction les beautés de l'un & l'autre, & leur en a prété de nouvelles.

P. 203. *Erichton le premier par un effort sublime*
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux, &c.

Cicéron, dans le troisieme Livre *de naturâ Deorum*, attribue cette invention à la quatrieme Minerve. Newton croit qu'Erichthon étoit le même qu'Erechthée. Il est plus probable qu'il s'agit ici d'Erichthon, fils de Dardanus & pere de Tros, parce que Pline le nomme parmi les Phyrigiens auxquels il fait honneur d'avoir su atteler à un char plusieurs chevaux.

205. . . . . *Si-tôt que les tendres desirs*
Sollicitent la mere aux amoureux plaisirs.

Il y a dans le Texte, *concubitus primos jam nota voluptas sollicitat. Primos* & *jam nota* semblent se contredire. Je crois que Virgile veut dire qu'elles connoissent ce plaisir par l'instinct du desir, alors il n'y a plus de contradiction.

P. 205. *Des routes de l'amour l'embonpoint inutile, &c.*

Comme Virgile en parlant de la terre dans le deuxieme Livre, embellit sa poésie d'images prises de la génération, ici il voile modestement le précepte de l'accouplement par des expressions empruntées du labourage. En général il semble que la poésie soit une transposition, une Métonymie continuelle.

205. *Vole un insecte affreux, &c.*

Varron l'appelle *Tabanus*, d'où vient notre mot *Taon*. M. Vallisnieri dans son Histoire des insectes nous donne la description de celui-ci. C'est, dit-il, un insecte volant assez semblable au frélon sans aiguillon & sans trompe à la bouche. Il a deux ailes membraneuses avec lesquelles il fait un horrible bourdonnement. Son ventre est terminé par trois longs anneaux, du dernier desquels sort un aiguillon terrible. Cet aiguillon est composé d'un tube d'où sortent ses œufs, & de deux tarieres qui préparent au tube un chemin pour pénétrer dans la peau des bestiaux. Ces tarieres sont armées de deux petits dards qui ont une pointe pour percer, & un tranchant pour fendre; de leur aiguillon, ainsi que de celui des abeilles, sort une liqueur vénimeuse qui enflamme & irrites les fibres, & produit une tumeur dans la peau des animaux blessés. Souvent un œuf reste déposé dans cette tumeur, où se forme un ver qui se nourrit du suc des fibres blessées : il y demeure enfermé neuf ou dix mois; & lorsqu'il a pris toute sa croissance, il sort de la peau, se glisse dans quelques trous, y reste quelque temps dans l'état de Crysalide, & s'échappe enfin sous la forme de l'insecte qui l'a produit. M. Vallisnieri rapporte plusieurs effets surprenans de la terreur qu'inspirent aux animaux leur bourdonnement & leur piquure. Il remarque aussi qu'on ne trouve jamais ces insectes dans les jambes des animaux, ni dans aucun des endroits où ils peuvent atteindre avec leur langue ou leur queue.

207. *Et le reste au hazard bondira dans les prés.*

J'ai suivi dans ma traduction la foule des Traducteurs

Voici un autre sens que je propose. Virgile distingue les troupeaux nouveaux nés en trois classes : 1° ceux qui doivent repeupler le troupeau, 2° ceux qui seront réservés pour les sacrifices, 3° ceux qui sont destinés au labourage. Ceux des deux premieres classes, dit-il, peuvent paître & s'engraisser en liberté : pour ceux de la troisieme, il faut les former de bonne heure au labourage. Ce sens est, je crois, le véritable. Dryden a traduit ce vers sur l'éducation des jeunes taureaux de la maniere la plus ridicule : il les envoie à l'école, leur interdit de voir les exemples corrompus du monde, & leur donne des préceptes de morale : on ne peut prodiguer plus mal à propos de l'esprit plus ridicule.

P. 209. *Tel le fougueux époux de la jeune Orythie*
Vole, &c.

Virgile compare la vîtesse du cheval qui galoppe au souffle rapide de l'aquilon ; de même que l'un ne fait qu'effleurer dans son vol les moissons, les forêts, les champs & la mer, l'autre dans sa course touche à peine la terre. Cette comparaison offre au premier coup d'œil quelque chose de vague ; & telles sont assez souvent les comparaisons employées par les Poëtes anciens : ils ne cherchent pas des rapports exacts & suivis entre les objets comparés, comme nos Auteurs modernes ; ils se proposent moins d'éclaircir leur pensée que de l'embellir : aussi prennent-ils toujours leurs comparaisons dans quelque grand effet de la nature. Les nôtres sont plus ingénieuses en général, plus immédiates, mais moins pittoresques & moins riches.

209. *Ou plus utile encor dans les champs de la guerre*
Sous de rapides chars faire gémir la terre.

Il y a dans dans le Texte, *Belgica vel molli melius feret esseda collo.* L'Essedum étoit tantôt une voiture destinée aux voyages, tantôt un char guerrier : les Belges en imaginerent les premiers l'usage ; ce qui lui fait donner par Virgile le nom de *Belgica.*

P. 209. *Ne l'engraisse sur-tout qu'après l'avoir dompté.*

Tout cela (les exercices du manege) doit se faire avant que les jeunes chevaux aient changé de nourriture : car quand ils sont une fois ce qu'on appelle engrainés, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont au grain & à la paille, comme ils sont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étoient aussi moins dociles & plus difficiles à dresser.

(Buffon.)

211. *Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage.*

J'ai tâché en multipliant les *A* dans ce vers de rendre quelque chose de la douce harmonie du vers latin, qui peint si bien la genisse errante paisiblement,

Pascitur in magnâ sylvâ formosa juvenca,

Tandis que ses amans s'attaquent avec fureur,

Illi alternantes multâ vi prælia miscent.

Quelle différence entre la douceur du premier vers & l'âpreté du second ?

213. *Tel par un pli léger ridant le sein de l'onde,*
Un flot, &c.

Cette comparaison est dans le même goût que celle dont j'ai parlé plus haut. Il faut de l'attention pour en voir la justesse. Virgile compare le taureau qui recouvre insensiblement sa force & son courage, & va enfin attaquer son ennemi, à un flot qui s'enfle & se gonfle peu à peu & va fondre avec impétuosité sur le rivage.

213. *Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore?*

Virgile fait ici allusion à l'Histoire de Léandre qui passoit un bras de mer pour aller trouver son amante. Dryden a traduit ce passage sans goût. Tandis que Virgile semble parler en général des effets effrayans de l'amour, & se contente de faire allusion à l'Histoire de Léandre, qu'il ne nomme pas, le Traducteur Anglois conte froidement & directement cette aventure.

P. 215. *Vois combattre le lynx, le chien, le cerf lui-même.*

Trois sortes d'animaux traînoient, selon les Poëtes, le char de Bacchus, le tigre, le léopard & le lynx. Voici les marques qui distinguent ces trois animaux. Le tigre est aussi gros & même plus gros que le lion; son poil est marqué de longues raies. Le léopard est plus petit que le tigre, & marqué de taches rondes. Le lynx est rougeâtre comme le renard, & taché de blanc; ses yeux sont extrêmement vifs & brillans.

Le cerf est aussi furieux, aussi hardi, lorsqu'il est en chaleur, qu'il est timide dans les autres temps.

215. *Quand pour avoir frustré leur amoureuse ivresse,*
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.

Il y a dans le Texte *Glauci Potniades malis membra absumpsere quadrigæ.* Potnie étoit une ville de Béotie près de Thebes. Glaucus, né dans cette ville, empêcha quatre cavales de s'accoupler pour les rendres plus légeres à la course. Vénus, dit-on, le punit de les avoir soustraites à ses loix, en inspirant à ces animaux une rage amoureuse si violente, qu'ils déchirerent leur maître.

215. *O prodige inoui! le Zéphir les féconde.*

Une foule d'Auteurs anciens attestent cette fécondation merveilleuse. Columelle en parle comme d'un fait connu & avéré. Il ajoute que le fruit des cavales ainsi fécondées par le vent, ne vit pas plus de trois ans. Quoique la Nature soit infiniment variée dans ses opérations & même dans ses jeux, tout porte à croire que les Anciens ont été trop crédules à cet égard. Nous ne connoissons que la poule qui produise des œufs sans l'approche du mâle; & les œufs sont toujours stériles.

215. *Non, vers les lieux blanchis par les premiers rayons.*

Virgile en cet endroit n'a fait que mettre en vers la prose d'Aristote. Voilà où en sont réduits les Poëtes toutes les fois qu'il s'agit de matieres philosophiques; trop occupés de l'art des vers pour observer par eux-mêmes, ils adoptent les systêmes des Philosophes qui

ont le plus de vogue ; aussi ne doit-on mettre sur leur compte, ni les vérités, ni les erreurs. Les unes & les autres sont de leur siecle & de leur pays.

P. 217. *Des ronces, je le sais, hérissent ma carriere.*

Ce morceau est imité d'un passage de Lucrece, qui vaut bien les vers de Virgile, sinon pour l'harmonie, du moins pour la beauté des images. Un Poëte François qui écriroit aujourd'hui un Poëme sur l'Agriculture, pourroit dire la même chose que Virgile.

217. *D'abord, que tes brebis à couvert sous leurs toits,*
Jusqu'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage.

On les nourrit pendant l'hiver à l'étable, de son, de navets, de paille, de luzerne, de sainfoin, de feuilles d'ormes, de frênes, &c. On ne laisse pas de les faire sortir tous les jours, à moins que le temps ne soit fort mauvais ; mais c'est plutôt pour les promener que pour les nourrir.

(*Buffon.*)

217. *Les chevres à leur tour veulent pour nourriture*
Des feuilles d'arboisiers, & l'onde la plus pure.

On ne les laisse pas sortir pendant les neiges & les frimats ; on les nourrit à l'étable d'herbes & de petites branches d'arbres cueillies en automne, ou de choux, de navets & d'autres légumes.

(*Buffon.*)

217. *Oui, comme les brebis, l'humble chevre a ses droits.*

Rien de si agréable que cet éloge de la chevre. Virgile sait nous intéresser à cet animal que nous regardons comme un des plus vils. M. de Buffon semble avoir dérobé à Virgile son secret, tant il a su relever par son style enchanteur les mœurs, les opérations des animaux. On lira surement avec plaisir ce parallele qu'il fait de la chevre & de la brebis.

La chevre a de sa nature plus de sentiment & de ressource que la brebis. Elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux

caresses

careſſes & capable d'attachement ; elle eſt auſſi plus forte, plus légere, plus agile & moins timide que la brebis ; elle eſt vive, capricieuſe, laſcive & vagabonde. Ce n'eſt qu'avec peine qu'on la conduit, & qu'on peut la réduire en troupeau : elle aime à s'écarter dans les ſolitudes, à grimper ſur les lieux eſcarpés, à ſe placer & même à dormir ſur la pointe des rochers & ſur les bords des précipices ; elle cherche le mâle avec empreſſement ; elle s'accouple, avec ardeur, & produit de très-bonne heure ; elle eſt robuſte, aiſée à nourrir ; preſque toutes les herbes lui ſont bonnes, & il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup ſur le naturel, ne paroît cependant pas dans la chevre différer eſſentiellement de la brebis. Ces deux eſpeces d'animaux dont l'organiſation intérieure eſt preſque entiérement ſemblable, ſe nourriſſent, croiſſent & multiplient de la même maniere, & ſe reſſemblent encore par le caractere des maladies, qui ſont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chevre n'eſt pas ſujette ; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur ; elle dort au ſoleil, & s'expoſe volontiers à ſes rayons les plus vifs, ſans en être incommodée, & ſans que cette ardeur lui cauſe ni étourdiſſement, ni vertige ; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie ; mais elle paroît être ſenſible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, leſquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force & de la variété des ſenſations relatives à l'appétit & au déſir, ſont, par cette raiſon, beaucoup moins meſurés, beaucoup plus vifs dans la chevre que dans la brebis. L'inconſtance de ſon naturel ſe marque par l'irrégularité de ſes actions, elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle ſaute, s'approche, s'éloigne, ſe montre, ſe cache ou fuit, comme par caprice, & ſans autre cauſe déterminante que celle de la vivacité biſare de ſon ſentiment antérieur ; & toute la ſoupleſſe des organes, tous les nerfs du corps ſuffiſent à peine à la pétulence & à la rapidité de ces mouvemens qui lui ſont naturels.

P. 217. *Le nocher sur les eaux, le soldat sous la tente,*
Opposent sa dépouille aux rigueurs des frimats.

Les Anciens, comme on voit, ne tiroient pas autant de parti du poil de chevre que nous. Les étoffes faites de cette matieres sont une des plus grandes richesses des manufactures de Flandres & de Picardie.

217. *Ses enfans sont nombreux, son lait ne tarit pas.*

Les chevres peuvent s'accoupler & produire dans toutes les saisons.

La chevre fournit du lait comme la brebis, & même en plus grande abondance.

Leur lait est plus sain & meilleur que celui de la brebis; il est d'usage dans la médecine, il se caille aisement, & l'on en fait de très-bon fromages.

Les chevres se laissent tetter aisément, même par les enfans, pour lesquels leur lait est une très-bonne nourriture; elles sont, comme les vaches & les brebis, sujettes à être tettées par la couleuvre, & encore par un oiseau connu sous le nom tette-chevre ou crapaud volant qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, & leur fait, dit-on, perdre leur lait.

(*Buffon.*)

217. *Le jour au fond des bois, sur la cime des monts,*
Elle broute la ronce, elle vit de buissons;

Elles aiment mieux les lieux élevés & les montagnes, même les plus escarpées, elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut, dans les bruyeres, dans les friches, dans les terreins incultes & dans les terres stériles.

L'âne & la chevre ne demandent pas autant de soin que le cheval & la brebis : par-tout ils trouvent à vivre, & broutent également les plantes de toute espece, les herbes grossieres, les arbrisseaux chargés d'épines. Ils sont moins affectés de l'intemperie du climat, ils peuvent mieux se passer du secours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils semblent appartenir à la nature. (*Buffon.*)

℣. 219. *Mais le Printemps renaît, le Zéphire t'appelle:*
Viens; conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle;
Sors, si-tôt que l'Aurore a rougi l'horizon,
Quand de légers frimats blanchissent le gazon,
Lorsque brillant encor sur la tendre verdure
Une fraîche rosée invite à la pâture.

M. de Buffon n'est point ici d'accord avec Virgile. La chevre, selon lui, doit sortir de grand matin. L'herbe chargée de rosée, fait grand bien aux chevres; mais il la croit nuisible aux brebis.

219. . . . . . . *Quand déjà de ses chants*
La cigale enrouée importune les champs;

Le chant des cigales n'est point produit par les frottemens de leurs ailes, comme celui des grillons, des sauterelles: c'est une méchanique qui leur est particuliere: elles ont sous le ventre une petite cavité dans laquelle se trouve une membrane extrêmement roide, élastique, qui a la forme d'une timbale. Deux muscles très-forts frappent sur cette timbale alternativement, & produisent ce chant. M. de Reaumur ayant disséqué des cigales, mit en jeu ces muscles, & aussi-tôt il fit parler sa cigale morte depuis plus de trois mois.

Il n'y a que les mâles qui aient cet organe. Les femelles en sont privées; en récompense elles ont un instrument dont les mâles sont dépourvus: c'est une tariere très-forte avec laquelle elles percent le bois, pour déposer leurs œufs dans les trous qu'elles y font. L'œuf vient à éclore, s'échappe par le même trou sous la forme d'un ver hexapode, pénetre dans la terre, où il se nourrit de racines d'arbres jusqu'à ce qu'il soit changé en Nymphe, de la classe de celles qui marchent toujours, & qui prennent encore de l'accroissement. Quand sa métamorphose est près de finir, elle sort de terre, grimpe sur les arbres dont la seve la nourrit.

219. *Telle de nos Romains une troupe vaillante*
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante.

Vegece, livre I, dit que le fardeau que les soldats

Romains portoient ordinairement dans leur marché, étoit de 60 livres. Cicéron dit, Tuscul. 1, n. 37. *Qui labor, quantus agminis? Ferre plus dimidiati mensis cibaria, ferre si quid ad usum velint, ferre vallum. Nam scutum, gladium in onere nostri milites non plus numerant quàm humeros, lacertos, manus.* Voici comme s'exprime à ce sujet, M. le Président de Montesquieu dans son excellent Livre de la Grandeur & de la Décadence des Romains . . . . . Pour que les Romains pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes: c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a. Nous remarquerons aujourd'hui que nos armées dépérissent beaucoup par le travail immodéré des soldats (sur-tout par le fouillement des terres) & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté: ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr. On accoutumoit les soldats Romains à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre: pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de 60 liv. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés; ils prenoient dans leurs exercices des épées, des javelots, des fleches d'une pesanteur double des armes ordinaires, & ces exercices étoient continuels.

V. 221 Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs & des eaux Méotides.

On a accusé Virgile d'exagération dans la peinture qu'il fait du froid de la Scythie; mais il faut songer que les Anciens entendoient souvent par la Scythie tous les Peuples du Nord, comme ils appelloient Indiens tous les Peuples de l'Orient, & qu'en général les noms géographiques chez les Romains, avoient, com-

me j'ai déjà remarqué, une acception très-étendue. Ovide qui fut exilé dans ces Contrées, semble avoir calqué sa description sur celle de Virgile. C'est une preuve de plus en sa faveur.

P. 221 *La hache fend le vin, le froid brise le fer.*

Le Capitaine Jacques qui passa l'hiver dans le Groenlande en 1631 & 1632, dit que le vinaigre, l'huile & le vin étoient entiérement glacés. Le Capitaine Monck, Danois, rapporte aussi que dans le même pays ni le vin ni l'eau-de-vie ne pouvoient résister au froid, qu'ils étoient obligés de couper ces liqueurs avec le fer, & de les faire fondre au feu avant de les boire. M. Maupertuis qui avoit été envoyé par le Roi pour mesurer un degre du méridien sous le cercle arctique, dit que le froid étoit si grand que la langue & les levres se geloient sur le champ contre la tasse, lorsqu'on vouloit boire de l'eau-de-vie qui étoit la seule liqueur qu'on pût tenir assez liquide pour la boire, & ne s'en arrachoient que sanglantes. Il ajoute quelques lignes plus bas que l'esprit-de-vin se geloit dans les thermometres.

223 *Aussi grossiers que l'ours qui fournit leur parure.*

Les peaux des bêtes sont l'habillement ordinaire des nations barbares : quelques peuples d'Amérique n'en connoissent point d'autres, & c'est ainsi que sont vêtus les Lapons.

223. *Boivent un jus piquant, nectar de ces déserts.*

Il y a dans le Texte, *& pocula læti fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.* Il s'agit de quelque liqueur semblable à la biere ou au cidre ou au poiré; peut-être cependant étoit-elle plus forte; car on sait le goût des Peuples sauvages & des habitans du Nord pour les boissons qui pique vivement le palais. La Motraye, dans ses Voyages, parle d'une liqueur nommée *boya*; dont on fait usage dans la Tartarie Crimée; c'est, dit-il, une liqueur blanche faite de fleurs de millet & d'eau que l'on fait fermenter ensemble.

V. 223. *Que tes troupeaux couverts d'un duvet précieux,*
D'une laine sans tache éblouissent les yeux.

Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on détruit presque par-tout avec soin les agneaux noirs ou tachés : cependant il y a des endroits où presque toutes les brebis sont noires, & par-tout on voit souvent naitre d'un bélier blanc & d'une brebis blanche des agneaux noirs. En France il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs & tachés ; en Espagne il y a des moutons roux ; en Ecosse il y en a de jaunes. (*Buffon.*)

223. *Seme d'un sel piquant l'herbage qu'on leur donne.*

Il faut que le sel soit bien salutaire pour les bestiaux, puisque nos paysans leur en donnent toujours malgré les précautions qu'on a prises pour rendre chere une chose si commune & si nécessaire.

225. *Il faut savoir aussi dresser des chiens fideles.*

Virgile parle ici des chiens de Berger & des chiens de chasse. Voici la peinture charmante qu'en fait M. de Buffon.

Le chien fidele à l'homme conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux : il leur commande, il regne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du Berger ; la sureté, l'ordre & la discipline sont les fruits de sa vigilance & de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protege, & contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est sur-tout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans qu'éclate son courage, & que son intelligence se déploie toute entiere. Ses talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor, ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce par ses mouvemens & par ses cris l'impatience de combattre, & le desir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surpren-

dre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, & par des accens differens indique le temps, la distance, l'espece & même l'âge de celui qu'il poursuit.

P. 225. *Tu braves avec eux & les loups affamés,*
Et le voleur nocturne, & les brigands armés.

Il y a dans le Texte *impacatos Iberos :* les Iberes ou Espagnols passoient pour de grands voleurs. Ils tirent leur nom du fleuve *Iberus :* c'est l'Ebre.

225. *Du lievre fugitif interroger la trace.*

Il y a dans le Texte, *timidos agitabit onagros.* On ne voit dans aucun Auteur latin que l'âne sauvage se trouvât en Italie. Pline nous apprend que Mécène préferoit la chair d'ânon domestique à celle de l'ânon sauvage : il ajoute que ce voluptueux courtisan avoit mis ce mets en honheur, mais que la mode en passa avec lui : on peut conclure de ce passage que l'ânon sauvage se servoit sur les tables des Romains ; mais ce n'est point une preuve qu'il y en eût en Italie, car on sait que ces vainqueurs du monde avoient rendu l'Univers tributaire de leur luxe.

Les Latins d'apres les Grecs ont appellé l'âne sauvage *onager*, onagre, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques Naturalistes & plusieurs Voyageurs, avec le zebre, parce que le zebre est un animal d'une espece différente de celle de l'âne. L'onagre ou l'âne sauvage n'est point rayé comme le zebre, il ne l'est pas à beaucoup près d'une maniere si élégante : on trouve des ânes sauvages dans quelques Isles de l'Archipel, & particuliérement dans celle de Cerigo : il y en a beaucoup dans les déserts de Lybie & de Numidie ; ils sont gris & courent si vite, qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course. Lorsqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent & ne fuient que lorsqu'on les approche : on les prend dans des pieges & dans des lacs de corde ; ils vont par troupes pâturer & boire.

225. *Poursuis, la flamme en main, tous ces hôtes rampans.*

Il y a dans le Texte, *Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.* Le Galbanum est le suc d'une plant-

appellée *Ferula*. Dioſcorides dit qu'on exprime d'une eſpece de *Ferula*, arbre de Syrie, un ſuc dont l'odeur eſt tres-forte & dont la fumée chaſſe les ſerpens. Pline dit la même choſe. Columelle donne auſſi cette recette: il prétend que les cheveux de femme étant brûlés, produiſent le même effet.

Voici l'explication des mots qui compoſent cette recette contre les maladies des troupeaux. *Amurca* eſt la lie de l'huile. Les Anciens en faiſoient un grand uſage en Médecine. On peut lire dans Dioſcorides l'énumération de toutes les vertus qu'on lui attribuoit. *Spumas argenti* n'eſt point le vif-argent, comme quelques Traducteurs l'ont pretendu; c'eſt l'écume de l'argent qu'on épure. Scilla ou l'oignon de mer eſt une plante bulbeuſe qui reſſemble à un oignon, mais qui eſt beaucoup plus groſſe. L'Ellebore eſt blanc ou noir. On ſe ſert de l'Ellebore blanc pour les maladies de peau. Le bitume eſt une ſubſtance graſſe, ſulphureuſe, tenace & inflammable, qui ſort de la terre, ou qui flotte ſur l'eau.

229. *Art connu dans le Nord, de ces peuples guerriers*
Qui rougiſſent leur lait du ſang leurs courſiers.

Ces peuples étoient les Biſaltes, nation de Macédoine, les Getes qui habitoient pres du Danube, les Gelons que les uns ont placés dans la Thrace, d'autres dans la Scythie. La Motraye, dans ſes Voyages, nous apprend que les peuples qui habitent maintenant ce qu'on appelloit les déſerts des Getes, & pluſieurs autres hordes Tartares vivent encore de la même maniere; qu'un de ſes guides, après avoir long-temps erré dans ces déſerts, ſaigna ſon cheval & but ſon ſang.

229. *Timave, Noricie, ô lieux jadis ſi beaux!*

La Noricie eſt une partie de la Baviere, l'Iapidie eſt le Frioul ou la Carniole. Le Timave eſt un petit fleuve du Frioul qui va ſe jetter dans la mer Adriatique. Virgile dans cette deſcription d'une peſte avoit ſurement en vue celle qui ravagea l'Attique & dont on trouve la deſcription dans Thucidide & dans Lucrece. Pluſieurs de ſes obſervations & même de ſes expreſſions ſont empruntées de ces deux Auteurs; mais il ne faut pas en conclure que cette peſte ſoit la même que celles

qu'ils ont décrite. 1°. Virgile la place dans un pays différent, 2°. la peste de l'Attique attaqua à la fois les hommes & les animaux, tandis que dans Virgile les hommes seuls sont préservés de ce fléau.

231. *Et d'une horrible toux les accès violens*
Etouffent l'animal qui se nourrit de glands.

Les cochons sont sujets à l'esquinancie ; ce qui augmente la vérité de l'expression *Angit*, car cette maladie se nomme en latin *Angina.*

233. *Mais ses forces bientôt se changent en fureur.*
(O Ciel ! loin des Romains ces transports pleins d'horreur)
L'animal frénétique à son heure derniere
Tournoit contre lui-même une dent meurtriere.

Pour bien comprendre le second de ces quatre vers, il faut se rappeller que Virglile écrivoit après les guerres civiles :

Où Rome de ses mains déchiroit ses entrailles.

233. *Voyez-vous le taureau fumant sous l'aiguillon, &c.*

Virgile a bien senti qu'il ne suffisoit pas de décrire avec energie, comme l'a fait Lucrece, les symptomes de la peste ; il a su intéresser pour les animaux qui en sont les victimes, & c'est en quoi il est infiniment supérieur à Lucrece.

233. *Hélas ! que leur servit de sillonner nos plaines, &c.*

Cet endroit plaisoit tellement à Scaliger, qu'il auroit mieux aimé, disoit-il, en être l'Auteur, que d'être le favori du plus grand Roi de l'Univers. On reconnoît là son enthousiasme pour Virgile qu'il mettoit fort au dessus d'Homere.

235. *L'art vaincu céde au mal, &c.*

Il y a dans le Texte, *Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus.* Chiron, précepteur d'Achille, étoit fils de Phyllire ; Mélampus étoit fils d'Amithaon. Ils représentent ici tous les Médecins en général. *Sacer ignis,* c'est le nom de la maladie contagieuse dont il s'agit : nous l'appellons vulgairement le *Feu saint Antoine.* On peut comparer cette peste avec celle que décrit Lucrece, dont M. de la Grange vient de nous donner une excellente traduction.



LIBER QUARTUS.

PROTINUS aërii mellis cœlestia dona
Exsequar : hanc etiam, Mæcenas, adspice partem.
Admiranda tibi levium spectacula rerum :
Magnanimosque duces, totiusque ex ordine gentis
Mores, & studia, & populos, & prœlia dicam.
In tenui labor : at tenuis non gloria, si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

PRINCIPIÒ sedes apibus statioque petenda,
Quò neque sit ventis aditus (nam pabula venti
Ferre domum prohibent) neque oves, hædique petulci
Floribus insultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, & surgentes atterat herbas.
Absint & picti squalentia terga lacerti
Pinguibus à stabulis, meropesque, aliæque volucres,
Et manibus Procne pectus signata cruentis.
Omnia nam latè vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.

AT liquidi fontes, & stagna virentia musco
Adsint, & tenuis fugiens per gramina rivus;
Palmaque vestibulum, aut ingens oleaster inumbret;

LIVRE QUATRIEME.

Enfin je vais chanter le peuple induſtrieux
Qui compoſe le miel, ce doux préſent des cieux.
Mécene, daigne encor ſourire à mes Abeilles ;
Dans ces petits objets que de grandes merveilles !
Viens, je vais célébrer leur police, leurs loix,
Et les travaux du Peuple, & la valeur des Rois ;
Et ſi le Dieu des vers veut me ſervir de maître,
Moins le ſujet eſt grand, plus ma gloire va l'être.

D'abord de tes eſſaims établis le Palais
En un lieux dont le vent ne trouble point la paix :
Le vent, à leur retour, feroit plier leurs ailes
Tremblantes ſous le poids de leurs moiſſons nouvelles ;
Que jamais auprès d'eux le chevreau bondiſſant
Ne vienne folâtrer ſur le gazon naiſſant,
Ne foule aux pieds les fleurs, & des feuilles humides
Ne détache en courant les diamans liquides.
Loin d'eux le verd lézard, les guêpiers ennemis,
Progné ſanglante encor du meurtre de ſon fils,
Tout ce peuple d'oiſeaux avide de pillage.
Ils exercent par-tout un affreux brigandage,
Et ſaiſiſſant l'abeille errante ſur le thin,
En font à leurs enfans un barbare feſtin.

Je veux près des eſſaims une ſource d'eau claire,
Des étangs couronnés d'une mouſſe légere,
Un ruiſſeau tranſparent qui baigne leur ſéjour,
Et l'ombre d'un palmier impénétrable au jour.

Ut, cùm prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,
Vicina invitet decedere ripa calori,
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.

In medium, seu stabit iners, seu profluet humor,
Transversas salices & grandia conjice saxa:
Pontibus ut crebris possint consistere, & alas
Pandere ad æstivum Solem, si fortè morantes
Sparserit, aut præceps Neptuno immerserit Eurus.
Hæc circum casiæ virides, & olentia latè
Serpylla, & graviter spirantis copia thymbræ
Floreat; irriguumque bibant violaria fontem.

Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: nam frigore mella
Cogit hyems, eademque calor liquefacta remittit.
Utraque vis apibus pariter metuenda: neque illæ
Nequidquam in tectis certatim tenuia cerâ
Spiramenta linunt, fucoque & floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten
Et visco & Phrygiæ servant pice lentius Idæ.

Sæpe etiam effossis (si vera est fama) latebris,
Sub terra fodêre larem; penitusque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro.
Tu tamen è levi rimosa cubilia limo
Unge fovens circùm, & raras superinjice frondes.

Neu propiùs tectis taxum sine, neve rubentes
Ure foco cancros, altæ neu crede paludi;

Ainsi

Ainsi lorsqu'aux Printemps développant ses ailes,
Le nouveau Roi conduit ses peuplades nouvelles,
Cette onde les invite à respirer le frais,
Cet arbre les reçoit sous son feuillage épais.

Là, soit que l'eau serpente, ou soit qu'elle repose,
Des cailloux de ses bords, des arbres qu'elle arrose,
Tu formeras des ponts où les essaims nouveaux
Dispersés par les vents ou plongés dans les eaux,
Rassemblent au soleil leurs bataillons timides,
Et raniment l'émail de leurs ailes humides.

Près de là que le thym, leur aliment chéri,
Le muguet parfumé, le serpolet fleuri
S'élevent en bouquets, s'étendent en bordure,
Et que la violette y boive une onde pure.
Leurs toits formés d'écorce, ou tissus d'arbrisseaux,
Pour garantir de l'air le fruit de leurs travaux,
N'auront dans leur contour qu'une étroite overture.
Ainsi que la chaleur le miel craint la froidure;
Il se fond dans l'été, se durcit dans l'hiver:
Aussi dès qu'une fente ouvre un passage à l'air,
A réparer la breche un peuple entier conspire;
Il la remplit de fleurs, il la garnit de cire,
Et conserve en dépôt pour ces sages emplois
Un suc plus onctueux que la gomme des bois.

Souvent même on les voit s'établir sous la terre,
Habiter de vieux troncs, se loger dans la pierre:
Joins ton art à leurs soins; que leurs toits entr'ouverts
Soient cimentés d'argile, & de feuilles couverts.

Que l'if ne croisse pas près de leur édifice;
Loin d'elles sur le feu fais rougir l'écrevisse;

Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Quod superest, ubi pulsam hyemen Sol aureus egit
Sub terras, cœlumque æstivâ luce reclusit;
Illæ continuò saltus sylvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, & flumina libant
Summa leves. Hinc nescio quâ dulcedine lætæ
Progeniem nidosque fovent: hinc arte recentes
Excudunt ceras, & mella tenacia fingunt.

Hinc ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,
Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemplator; aquas dulces & frondea semper
Tecta petunt: huc tu jussos asperge sapores,
Trita melisphylla, & cerinthæ ignobile gramen:
Tinnitusque cie, & Matris quate cymbala circùm.
Ipsæ consident medicatis sedibus, ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.

Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu)
Continuòque animos vulgi, & trepidantia bello
Corda licet longè præsciscere; namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, & vox
Auditur fractos sonitus imitata tubarum.
Tum trepidæ inter se coëunt pennisque coruscant,
Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos,
Et circa regem atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.

Crains les profondes eaux, les vapeurs du limon;
Et ces bruyans échos qui redoublent le son.

Mais le printemps renaît, l'hiver fuit, l'air s'épure,
Et l'astre des saisons rajeunit la nature:
L'abeille prend son vol, parcourt les arbrisseaux,
Elle suce la rose, elle effleure les eaux.
C'est de ces doux tributs de la terre & de l'onde
Qu'elle revient nourrir sa famille féconde,
Qu'elle forme une cire aussi pure que l'or,
Et petrit de son miel le liquide trésor.

Bientôt abandonnant les ruches maternelles
Ce Peuple, au gré des vents qui secondent ses ailes,
Fend les vagues de l'air, & sous un ciel d'azur,
S'avance lentement tel qu'un nuage obscur.
Suis sa route : il ira sur le prochain rivage
Chercher une onde pure & des toits de feuillage;
Fais broyer en ces lieux la mélisse ou le thym;
De Cybelle à l'entour fais retentir l'airain;
Le bruit qui l'épouvante, & l'odeur qui l'appelle,
L'avertissent d'entrer dans sa maison nouvelle.

Mais lorsqu'entre deux Rois l'ardente Ambition
Vient allumer le feu de la division,
Sans peine l'on prévoit leurs discordes naissantes;
Un bruit guerrier s'éleve, & leurs voix menaçantes
Imitent du clairon les sons entrecoupés;
Les combattans épars déjà sont attroupés,
Déjà brûlent de vaincre ou de mourir fideles.
Ils aiguisent leurs dards, ils agitent leurs ailes,
Et rangés près du Roi, défiant son rival,
Par des cris belliqueux demandent le signal.

Ergo ubi ver nactæ ſudum, campoſque patentes,
Erumpunt portis ; concurritur : æthere in alto
Fit ſonitus : magnum mixtæ glomerantur in orbem,
Præcipiteſque cadunt : non denſior aëre grando,
Nec de concuſſa tantum pluit ilice glandis.
Ipſi per medias acies, inſignibus alis,
Ingentes animos anguſto in pectore verſant ;
Uſque adeo obnixi non cedere, dum gravis aut hos,
Aut hos verſâ fugâ victor dare terga ſubegit.
Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcent.

Verum ubi ductores acie revocaveris ambos,
Deterior qui viſus, eum, ne prodigus obſit,
Dede neci : melior vacua ſine regnet in aula.
Alter erit maculis auro ſqualentibus ardens
(Nam duo ſunt genera) hic melior, inſignis & ore,
Et rutilis clarus ſquamis : ille horridus alter
Deſidiâ, latamque trahens inglorius alvum.
Ut binæ regum facies, ita corpora gentis.
Namque aliæ turpes horrent, ceu pulvere ab alto
Cùm venit, & terram ſicco ſpuit ore viator
Aridus : elucent aliæ, & fulgore coruſcant,
Ardentes auro, & paribus lita corpora guttis.
Hæc potior ſoboles : hinc cœli tempore certo
Dulcia mella premes ; nec tantùm dulcia, quantùm
Et liquida, & durum Bacchi domitura ſaporem.

At cùm incerta volant, cœloque examina ludunt,
Contemnuntque favos, & frigida tecta relinquunt ;

Dans un beau jour d'été, soudain la charge sonne:
Ils s'élancent du camp, & le combat se donne;
L'air au loin retentit du choc des bataillons;
Le globe ailé s'agite & roule en tourbillons;
Précipité des cieux, plus d'un héros succombe.
Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe:
A leur riche parure, à leurs brillans exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les Rois;
Ils pressent le soldat, ils échauffent sa rage,
Et dans un foible corps s'allume un grand courage;
Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.

Quand les Rois ont quitté les plaines de Bellonne,
Donne au vaincu la mort, au vainqueur la courronne:
Aisément on connoît le plus vaillant des deux;
De sa tunique d'or l'un éblouit les yeux,
L'autre à regret montrant sa figure hideuse,
Traîne d'un ventre épais la masse paresseuse.
Il faut comme les Rois, distinguer les sujets.
Les uns n'offrent aux yeux que d'informes objets;
Leur couleur est pareille à la poussiere humide
Que chasse un voyageur de son gosier aride;
Les autres sont polis, & luisans, & dorés,
Et d'un brillant émail richement colorés.
Préfere cette race: elle seule en Automne
T'enrichira du suc des fleurs qu'elle moissonne:
Elle seule au Printemps te distille un miel pur
Qui dompte l'âpreté d'un vin fougueux & dur.

Cependant, si ce Peuple en son humeur volage
Quittoit ses atteliers, suspendoit son ouvrage,

Instabiles animos ludo prohibebis inani.
Nec magnus prohibere labor; tu regibus alas
Eripe : non illis quisquam cunctantibus altum
Ire iter, aut castris audebit vellere signa.

Invitent croceis halantes floribus horti,
Et custos furum atque avium, cum falce saligna,
Hellespontiaci servet tutela Priapi.
Ipse thymum pinosque ferens de montibus altis,
Tecta serat latè circùm, cui talia curæ :
Ipse labore manum duro terat, ipse feraces
Figat humo plantas, & amicos irriget imbres.

Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, & terris festinem advertere proram,
Forsitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti;
Quoque modo potis gauderent intyba rivis,
Et virides apio ripæ, tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis; nec sera comantem
Narcissum, aut flexi tacuissem vimen acanthi,
Pallentesque hederas, & amantes littora myrtos.

Namque sub Œbaliæ memini me turribus altis,
Quà niger humectat flaventia culta Galesus,
Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant; nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho.
Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circùm

Sans peine on le rappelle à ſes premiers emplois :
Arrache ſeulement les ailes de ſes Rois :
Quels ſujets oſeront, quand leur chef eſt tranquille,
Abandonner leur poſte & déſerter la ville ?

Toi-même, pour fixer leurs folâtres humeurs,
Parfume tes jardins des plus douces odeurs ;
Ombrage de pins verds les dômes qu'ils habitent,
Que les vapeurs du thym au travail les invitent,
Que Priape en ces lieux écarte avec ſa faux
Et la main des voleurs & le bec des oiſeaux.
Fais-y naître des fruits, fais-y croître des plantes,
Et verſe aux tendres fleurs des eaux rafraîchiſſantes.

Si mon vaiſſeau long-temps égaré loin du bord,
Ne ſe hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore :
Le narciſſe en mes vers s'empreſſeroit d'éclore ;
Les roſes ouvriroient leurs calices brillans ;
Le tortueux concombre arrondiroit ſes flancs ;
Du perſil toujours verd, des pâles chicorées,
Ma Muſe abreuveroit les tiges altérées,
Je courberois le lierre & l'acanthe en berceaux,
Et le myrte amoureux ombrageroit les eaux.

Aux lieux où le Galeſe en des plaines fécondes
Parmi les blonds épics roule ſes noires ondes,
J'ai vu, je m'en ſouviens, un vieillard fortuné,
Poſſeſſeur d'un terrein long-temps abandonné :
C'étoit un ſol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raiſins & funeſte aux moiſſons :
Toutefois en ces lieux hériſſés de buiſſons,

Lilia, verbenasque premens, vescumque papaver,
Regum æquabat opes animis, seráque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam, atque Autumno carpere poma:
Et cùm tristis Hyems etiam nunc frigore saxa
Rumperet, & glacie cursus frenaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram, zephyrosque morantes.
Ergo apibus fœtis idem atque examine multo
Primus abundare, & spumantia cogere pressis
Mella favis : illi tiliæ, atque uberrima pinus:
Quotque in flore novo pomis se fertilis arbos
Induerat, totidem Autumno matura tenebat.
Ille etiam seras in versum distulit ulmos,
Eduramque pyrum, & spinos jam pruna ferentes,
Jamque ministrantem platanum potantibus umbras.
Verùm hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis post commemoranda relinquo.

NUNC age, naturas apibus quas Jupiter ipse
Addidit, expediam, pro qua mercede canoros

Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuſes
Qu'élevoient avec ſoin ſes mains laborieuſes,
Un jardin, un verger dociles à ſes loix,
Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit loin des Rois.
Le ſoir, des ſimples mets que ce lieu voyoit naître,
Ses mains chargeoient ſans frais une table champêtre:
Il cueilloit le premier les roſes du Printemps,
Le premier de l'Automne amaſſoit les préſens ;
Et lorſqu'autour de lui déchaîné ſur la terre
L'Hyver impétueux briſoit encor la pierre,
Interrompoit encor la courſe des ruiſſeaux,
Lui déjà de l'acanthe émondoit les rameaux,
Et du Printemps tardif, accuſant la pareſſe
Prévenoit les Zéphyrs, & hâtoit ſa richeſſe.
Chez lui le verd tilleul tempéroit les chaleurs ;
Le ſapin pour l'Abeille y diſtilloit ſes pleurs :
Auſſi dès le printemps toujours prompts à renaître
D'innombrables eſſaims enrichiſſoient leur maître ;
Il preſſoit le premier ſes rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumoit ſous ſes mains.
Jamais Flore chez lui n'oſa tromper Pomone ;
Chaque fleur du Printemps étoit un fruit d'Automne.
Il ſavoit alligner pour le plaiſir des yeux
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux,
Et des pruniers greffés, & des platanes ſombres,
Qui déjà recevoient le buveur ſous leurs ombres ;
Mais d'autres chanteront les tréſors des jardins,
Le temps fuit ; je revole aux travaux des eſſaims.
JADIS parmi les ſons des cymbales bruyantes,
L'Abeille ſecondant les ſoins des Corybantes,

Curetum sonitus crépitantiaque æra secutæ,
Dictæo cœli regem pavêre sub antro.

Solæ communes natos, consortia tecta
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum;
Et patriam solæ, & certos novere penates;
Venturæque hyemis memores, æstate laborem
Experiuntur, & in medium quæsita reponunt.
Namque aliæ victu invigilant, & fœdere pacto
Exercentur agris : pars intra septa domorum
Narcissi lacrymam, & lentum de cortice gluten
Prima favis ponunt fundamina; deinde tenaces
Suspendunt ceras : aliæ spem gentis adultos
Educunt fœtus : aliæ purissima mella
Stipant, & liquido distendunt nectare cellas.
Sunt quibus ad portas cecidit custodia sorti,
Inque vicem speculantur aquas & nubila cœli;
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus à præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.

Ac veluti lentis Cyclopes fulmina massis
Cùm properant, alii taurinis follibus auras
Accipiunt, redduntque; alii stridentia tingunt
Æra lacu : gemit impositis incudibus Ætna :
Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.

Non aliter (si parva licet componere magnis)
Cecropias innatus apes amor urget habendi,
Munere quamque suo. Grandævis oppida curæ,
Et munire favos, & dædala fingere tecta.

Nourrit dans son berceau le jeune Roi du ciel ;
Son admirable instinct fut le prix de son miel.
CHEZ elle les sujets unissent leurs fortunes ;
Les enfans sont communs, les richesses communes :
Elle bâtit des murs, obéit à des loix,
Et prévoit aux temps chauds les besoins des temps froids;
L'une s'en va des fleurs dépouiller le calice,
L'autre d'un suc brillant & des fleurs du narcisse
Pétrit les fondemens de ses murs réguliers ;
Et d'un rempart de cire entoure ses foyers ;
L'autre forme un miel pur d'une essence choisie,
Et comble ses celliers de sa douce ambroisie ;
L'autre éleve à l'État des enfans précieux ;
Celles-ci tour-à-tour vont observer les cieux ;
Plusieurs font sentinelle & veillent à la porte ;
Plusieurs vont recevoir les fardeaux qu'on apporte ;
D'autres livrent la guerre au frêlon dévorant ;
Tout s'empresse, par-tout coule un miel odorant.
TELS les fils de Vulcain dans les flancs de la terre.
Se hâtent à l'envi de forger le tonnerre :
L'un tour-à-tour enferme & déchaîne les vents ;
L'autre plonge l'acier dans les flots frémissans ;
L'autre du fer rougi tourne la masse ardente :
L'Etna tremblant gémit sous l'enclume pesante,
Et leurs bras vigoureux levent de lourds marteaux
Qui tombent en cadence & domptent les métaux.
TELS, aux petits objets si les grands se comparent,
En des corps différens les essaims se séparent,
La vieillesse d'abord préside aux bâtimens,
Dessine des remparts les longs compartimens ;

At fessæ multâ referunt se nocte minores,
Crura thymo plenæ : pascuntur & arbuta passim,
Et glaucas salices, casiamque, crocumque rubentem,
Et pinguem tiliam, & ferrugineos hyacinthos.

OMNIBUS una quies operum, labor omnibus unus.
Manè ruunt portis, nusquam mora : rursus easdem
Vesper ubi è pastu tandem decedere campis
Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant.
Fit sonitus, mussantque oras & limina circum.
Pòst, ubi jam thalamis se composuere, siletur
In noctem, fessosque sopor suus occupat artus.

NEC verò à stabulis, pluviâ impedente, recedunt
Longiùs; aut credunt cœlo, adventantibus Euris.
Sed circùm tutæ sub mœnibus urbis aquantur,
Excursusque breves tentant, & sæpe lapillos,
Ut cymbæ instabiles fluctu jactante saburram,
Tollunt: his sese per inania nubila librant.

ILLUM adeo placuisse apibus mirabere morem,
Quòd nec concubitu indulgent, nec corpora segnes
In Venerem solvunt, aut fœtus nixibus edunt.
Verùm ipsæ è foliis natos, & suavibus herbis
Ore legunt : ipsæ regem, parvosque Quirites
Sufficiunt, aulasque & cerea regna refingunt.

ERGO ipsas quamvis angusti terminus ævi
Excipiat (neque enim plus septima ducitur æstas)
At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domûs, & avi numerantur avorum.

SÆPÈ etiam duris errando in cotibus alas
Attrivere, ultroque animam sub fasce dedère :
Tantus amor florum, & generandi gloria mellis!

La

La jeunesse, des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil, sur le sombre hyacinthe
Sur les tilleuls fleuris enleve son butin,
Moissonne la lavande & dépouille le thin.

On les voit s'occuper, se délasser ensemble;
L'aurore luit, tout part, la nuit vient, tout s'assemble;
L'espoir d'un doux repos les invite au retour,
On s'empresse à la porte, on bourdonne à l'entour.
Dans son alcove enfin chacune se cantonne,
Plus de bruit; tout ce peuple au sommeil s'abandonne.

L'air est-il orageux & le vent incertain?
Il ne hazarde pas de voyage lointain;
A l'abri des remparts de sa cité tranquille,
Il va puiser une onde à ses travaux utile,
Et souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
Lesté d'un grain de sable, il affronte le vent.

Ses enfans sont nombreux; cependant, ô merveille!
L'hymèn est inconnu de la pudique Abeille.
Ignorant ses plaisirs, ainsi que ses douleurs,
Elle adopte des vers éclos du sein des fleurs,
De jeunes Citoyens repeuple son empire,
Et place un Roi nouveau dans des palais de cire.

Aussi, quoique le sort avare de ses jours
Au septieme Printemps en termine le cours,
Sa race est immortelle; & sous de nouveaux maîtres
D'innombrables enfans remplacent leurs ancêtres.

Plus d'une fois aussi sur des cailloux tranchans
Elle brise son aile, en parcourant les champs,
Et meurt sous son fardeau, volontaire victime:
Tant du miel & des fleurs le noble amour l'anime!

Præterea regem non sic Ægyptus, & ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes
Observant. Rege incolumi, mens omnibus una est:
Amisso, rupere fidem; constructaque mella
Diripuere ipsæ, & crates solvêre favorum.
Ille operum custos, illum admirantur, & omnes
Circumstant fremitu denso, stipantque frequentes,
Et sæpe attollunt humeris, & corpora bello
Objectant, pulchramque petunt per vulnera mortem.

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixère: Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta rèferri
Omnia: nec morti esse locum; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.

Si quando sedem angustam, servataque mella
Thesauris relines; priùs haustus sparsus aquarum
Ore fove, fumosque manu prætende sequaces.
Illis ira modum supra est, læsæque venenum
Morsibus inspirant, & spicula cæca relinquunt
Affixæ venis, animasque in vulnere ponunt.

Bis gravidos cogunt fœtus: duo tempora messis;
Taygete simul os terris ostendit honestum
Pleias, & Oceani spretos pede reppulit amnes:
Aut eadem sidus fugiens ubi piscis aquosi
Tristior hibernas cœlo descendit in undas.

Quel peuple de l'Asie honore autant son Roi?
Tandis qu'il est vivant, tout suit la même loi :
Est-il mort? ce n'est plus que discorde civile ;
On pille les tresors, on démolit la ville.
C'est l'ame des sujets, l'objet de leur amour,
Ils entourent son trône & composent sa Cour,
L'escortent aux combats, le portent sur leurs ailes
Et meurent noblement pour venger ses querelles.
Frappés de ces grands traits des Sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé :
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre & l'onde ;
Dieu circule par-tout, & son ame féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer ;
Et retournant aux cieux en globe de lumiere,
Vont rejoindre leur être à la masse premiere.
Enfin veux-tu ravir leur nectar écumant?
Devant leurs magasins porte un tisont fumant,
Et qu'une onde échauffée en roulant dans ta bouche
Pleuve pour l'écarter sur l'insecte farouche ;
L'Abeille est implacable en son inimité,
Attaque sans frayeur, se venge sans pitié,
Sur l'ennemi blessé s'acharne avec furie,
Et laisse dans la plaie & son dard & sa vie.
Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis,
Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis,
Et lorsqu'abandonnant l'humide sein de l'onde
Taygete monte aux cieux pour éclairer le monde,
Et lorsque cette Nymphe au retour des hyvers
Redescend tristement dans le gouffre des mers.

Sin duram metues hyemem, parcesque futuro,
Contusosque animos & res miserabere fractas;
At suffire thymo, cerasque recidere inanes
Quis dubitet? nam sæpe favos ignotus adedit
Stellio, lucifugis congesta cubilia blattis,
Immunisque sedens aliena ad pabula fucus,
Aut asper crabro imparibus se immiscuit armis,
Aut durum tineæ genus, aut invisa Minervæ
In foribus laxos suspendit aranea casses.
Quo magis exhaustæ fuerint, hòc acriùs omnes
Incumbent generis lapsi sarcire ruinas,
Complebuntque foros, & floribus horrea texent.

Si verò (quoniam casus apibus quoque nostros
Vita tulit) tristi languebunt corpora morbo,
Quod jam non dubiis poteris cognoscere signis:
Continuò est ægris alius color; horrida vultum
Deformat macies: tum corpora luce carentum
Exportant tectis, & tristia funera ducunt.
Aut illæ pedibus connexæ ad limina pendent;
Aut intus clausis cunctantur in ædibus omnes,
Ignavæque fame, & contracto frigore pigræ:
Tum sonus auditur gravior, tractimque susurrant:
Frigidus ut quondam sylvis immurmurat Auster,
Ut mare sollicitum stridet refluentibus undis,
Æstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis.

Hîc jam galbaneos suadebo incendere odores,
Mellaque arundineis inferre canalibus, ultro
Hortantem, & fessas ad pabula nota vocantem.

TOUTEFOIS si l'hyver, alarmant ta prudence,
Te fait de tes essaims craindre la décadence,
Epargne leurs trésors dans ces temps malheureux,
Et n'en exige point un tribut rigoureux;
Mais parfume leurs toits, & prends les rayons vuides
Dont viennent se nourrir leurs ennemis avides.
La chenille en rampant gagne leur pavillon;
Le lourd frélon se rit de leur foible aiguillon;
Le lézard de leur miel se nourrit en silence;
Leur travail de la guêpe engraisse l'indolence;
Des cloportes sans nombre assiegent leur palais,
Et l'impure araignée y suspend ses filets;
Mais plus on les épuise, & plus leur diligence
De l'État appauvri répare l'indigence.

COMME nous cependant ces foibles animaux
Éprouvent la douleur & connoissent les maux.
Des symptomes certains toujours en avertissent:
Leur corps est décharné, leurs couleurs se flétrissent
On les voit dans leurs murs languir emprisonnés,
Ou bien suspendre au seuil leurs essaims enchaînés;
Tantôt leur troupe en deuil autour de ses murailles
Accompagne des morts les tristes funérailles;
Tantôt le bruit plaintif de ce peuple aux abois
Imite l'Aquilon murmurant dans les bois,
Et le reflux bruyant des ondes turbulentes,
Et le feu prisonnier dans des forges brûlantes.

VEUX-TU rendre à l'Abeille une utile vigueur?
Que des sucs odorans raniment sa langueur;
Et, dans des joncs remplis du doux nectar qu'elle aime,
A prendre son repas invite-là toi-même.

PRODERIT & tunſum galle admiſcere ſaporem,
Arenteſque roſas, aut igni pinguia multo
Defruta, vel pſythia paſſos de vite racemos,
Cecropiumque thymum, & grave olentia centaurea.
EST etiam flos in pratis, cui nomen amello
Fecere Agricolæ, facilis quærentibus herba:
Namque uno ingentem tollit de ceſpite ſylvam:
Aureus ipſe; ſed in foliis quæ plurima circùm
Funduntur, violæ ſublucet purpura nigræ.
Sæpe Deûm nexis ornatæ torquibus aræ.
Aſper in ore ſapor: tonſis in vallibus illum
Paſtores, & curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque Baccho,
Pabulaque in foribus plenis appone caniſtris.
SED ſi quem proles ſubitò defecerit omnis,
Nec, genus unde novæ ſtirpis revocetur, habebit;
Tempus & Arcadii memoranda inventa magiſtri
Pandere, quoque modo cæſis jam ſæpe juvencis
Inſincerus apes tulerit cruor: altiùs omnem
Expediam, prima repetens ab origine, famam.
NAM quà Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuſo ſtagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur ſua rura phaſelis;
Quâque pharetratæ vicinia Perſidis urget,
Et viridem Ægyptum nigrâ fœcundat arenâ,
Et diverſa ruens ſeptem diſcurrit in ora,
Uſque coloratis amnis devexus ab Indis:
Omnis in hac certam regio jacit arte ſalutem.
EXIGUUS primùm, atque ipſos contractus ad uſus
Eligitur locus; hunc anguſtique imbrice tecti,

Joins-y du raisin sec, du vin cuit dans l'airain,
Ou la pomme du chêne, ou les vapeurs du thin,
Et la rose flétrie & l'herbe du centaure.

Mais il est une fleur plus salutaire encore.
Sur les bords tortueux qu'enrichit son limon
Le Melle la voit naître & lui donne son nom;
De rejetons nombreux un amas l'environne;
D'un disque éclatant d'or sa tête se couronne;
Mais de la violette amante des gazons,
La pourpre rembrunie embellit ses rayons;
Et souvent les autels chargés de nos offrandes
Aiment à se parer de ses riches guirlandes;
Le goût en est pourtant moins flatté que les yeux:
Dans les flots odorans d'un vin délicieux
Fais bouillir sa racine, & devant tes Abeilles
De ce mets précieux fait remplir des corbeilles.

Mais, si de tes essaims tout l'espoir est détruit,
Apprends par quels secrets ce peuple est reproduit.
Je vais de ce grand art éterniser la gloire,
Et dès son origine en rappeller l'histoire.

Le peuple dont le Nil innonde les sillons,
Qui, sur des vaisseaux peints voguant dans ses vallons,
Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore,
Et de son noir limon voit la verdure éclore,
Les voisins des Persans qu'il baigne de ses eaux,
Les lieux où vers la Mer courant par sept canaux
Il fuit les cieux brûlans témoins de sa naissance,
De cet art précieux attestent la puissance.

Ce mystere d'abord veut des réduits secrets;
Il te faut donc choisir & préparer exprès

Parietibusque premunt arctis ; & quatuor addunt
Quatuor à ventis obliquâ luce fenestras.
Tum vitulus bimâ curvans jam cornua fronte
Quæritur : huic geminæ nares, & spiritus oris
Multa reluctanti obstruitur ; plagisque perempto
Tunsa per integram solvuntur viscera pellem.
Sic positum in clauso linquunt, & ramea costis
Subjiciunt fragmenta, thymum, casiasque recentes.
Hoc geritur, zephyris primùm impellentibus undas,
Antè novis rubeant quàm prata coloribus, antè
Garrula quàm tignis nidum suspendat hirundo.
Interea teneris tepefactus in ossibus humor
Æstuat, & visenda modis animalia miris,
Trunca pedum primo, mox & stridentia pennis,
Miscentur, tenuemque magis, magis aëra carpunt ;
Donec, ut æstivis effusus nubibus imber,
Erupere ; aut ut nervo pulsante sagittæ,
Prima leves ineunt si quando prœlia Parthi.
Quis Deus hanc, Musæ, quis nobis extudit artem ?
Unde nova ingressus hominum experientia cepit ?

PASTOR Aristæus, fugiens Peneïa Tempe,
Amissis, ut fama, apibus morboque fameque,
Tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis,
Multa querens ; atque hac affatus voce parentem :
Mater Cyrene, mater, quæ gurgitis hujus
Ima tenes ; quid me præclarâ stirpe Deorum
(Si modo, quem perhibes, pater est Thymbræus Apollo)

Un lieu dont la surface étroitement bornée
Soit enceinte de murs & d'un toit couronnée,
Et que des quatre points qui divisent le jour,
Une oblique clarté se glisse en ce séjour :
Là conduis un taureau dont les cornes naissantes
Commencent à courber leurs pointes menaçantes,
Qu'on l'étouffe malgré ses efforts impuissans,
Et sans les déchirer qu'on meurtrisse ses flancs.
Il expire : on le laisse en cette enceinte obscure
Embaumé de lavande, entouré de verdure.
Choisis pour l'immoler le temps où des ruisseaux
Déjà les doux Zéphyrs font frissonner les eaux,
Avant que sous nos toits voltige l'hirondelle,
Et que des prés fleuris l'émail se renouvelle :
Les humeurs cependant fermentent dans son sein.
O surprise ! ô merveille ! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclore
Sur ses pieds mal formés l'insecte rampe encore ;
Sur des ailes bientôt il s'éleve en tremblant ;
Plus vigoureux enfin le bataillon volant
S'elance aussi pressé que ces gouttes nombreuses
Qu'epanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses,
Ou que ces traits dans l'air élancés à la fois,
Quand les Parthes guerriers épuisent leurs carquois.
Muses, révélez-nous l'auteur de ces merveilles.

ARISTÉE autrefois vit mourir ses Abeilles ;
Des vallons de Pénée il part en soupirant,
Vers la source du fleuve il arrive en pleurant,
Il s'arrête ; il s'écrie : ô Cyrene, ô ma mere !
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon pere,

Invisum fatis genuisti : aut quò tibi nostri
Pulsus amor ? quid me cœlum sperare jubebas ?
En etiam hunc ipsum vitæ mortalis honorem,
Quem mihi vix frugum & pecudum custodia solers
Omnia tentanti extuderat, te matre, relinquo.
Quin age, & ipsa manu felices erue sylvas :
Fer stabulis inimicum ignem, atque interfice messes :
Ure sata, & validam in vites molire bipennem,
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis.

At mater sonitum thalamo sub fluminis alti
Sensit : eam circum Milesia vellera Nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore :
Drymoque, Xanthoque, Ligeaque, Phyllodoceque,
Cæsariem effusæ nitidam per candida colla :
Nesæe, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque,
Cydippeque, & flava Lycorias (altera virgo,
Altera tum primos Lucinæ experta labores)
Clioque, & Beroë soror, Oceanitides ambæ,
Ambæ auro, pictis incinctæ pellibus ambæ ;
Atque Ephyre, atque Opis, atque Asia Deïopeia,
Et tandem positis velox Arethusa sagittis.

Inter quas curam Clymene narrabat inanem
Vulcani, Martisque dolos, & dulcia furta ;
Aque Chao densos Divûm numerabat amores.
Carmine quo captæ, dum fusis mollia pensa

Hélas! du ſang des Dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux deſtins ennemis?
Ma mere, qu'as-tu fait de cet amour ſi tendre?
Où ſont donc ces honneurs où je devois prétendre?
Hélas! parmi les Dieux j'eſpérois des autels,
Et je languis ſans gloire au milieu des mortels.
Ce prix de tant de ſoins qui charmoit ma miſere,
Mes eſſaims ne ſont plus, & vous êtes ma mere!
Achevez, de vos mains ravagez ces côteaux,
Embraſez mes moiſſons, immolez mes troupeaux,
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puiſque l'honneur d'un fils ne touche plus votre ame.

Cyrene entend ſa voix au fond de ſon ſéjour:
Près d'elle en ce moment les Nymphes de ſa cour
Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes:
Leurs beaux cheveux tomboient en treſſes ondoyantes.
Là ſont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur
Et Clio toujours fiere & Beroë ſa ſœur,
Toutes deux ſe vantant d'une illuſtre origine,
Étalant toutes deux l'or, la pourpre & l'hermine,
Et la brune Néſée & la blonde Phyllis,
Thalie au teint de roſe, Ephyre au ſein de lys;
Près d'elle Cymodoce à la taille légere,
Cydippe vierge encor, Lycoris déjà mere,
Vous Aréthuſe enfin que l'on vit autrefois
Preſſer d'un pas léger les habitans des bois.

Pour charmer leur ennui Climene au milieu d'elles
Leur racontoit des Dieux les amours infideles,
Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,
Et le bonheur de Mars, & ſes larcins ſi doux.

Devolvunt, iterum maternas impulit aures
Luctus Aristæi, vitreisque sedilibus omnes
Obstupere : sed ante alias Arethusa sorores
Prospiciens summâ flavum caput extulit undâ.
Et procul : O gemitu non frustra exterrita tanto,
Cyrene soror ; ipse tibi, tua maxima cura,
Tristis Aristæus, Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans, & te crudelem nomine dicit.

Huic perculsa novâ mentem formidine mater ;
Duc age, duc ad nos ; fas illi limina Divûm
Tangere, ait. Simul alta jubet discedere latè
Flumina, quà juvenis gressus inferret : at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda,
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.
Jamque domum mirans genitricis, & humida regna
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat, & ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magna labentia flumina terra
Sepectabat diversa locis, Phasimqne, Lycumque,
Et caput unde altus primùm se erumpit Enipeus ;
Unde pater Tiberinus, & unde Aniena fluenta,
Saxosumque sonans Hypanis, Mysusque Caïcus,

Tandis

Tandis qu'à l'écouter les Nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix,
Parvient jusqu'à sa mere une seconde fois.
Cyrene s'en émeut; ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides;
Aréthuse cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots:
O ma sœur! tu sentois de trop justes alarmes;
Ton fils, ton tendre fils tout baigné de ses larmes,
Paroît au bord des eaux accablé de douleurs,
Et sa mere est, dit-il, insensible à ses pleurs.

Mon fils! répond Cyrene en pâlissant de crainte,
Qu'il vienne, & quel est donc le sujet de sa plainte!
Qu'on amene mon fils, qu'il paroisse à mes yeux;
Mon fils a droit d'entrer dans le Palais des Dieux;
Fleuve retire-toi. L'onde respectueuse,
A ces mots suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre & se repliant en deux monts de cristal,
Le porte mollement au fond de son canal.
Le jeune Dieu descend, il s'étonne, il admire
Le Palais de sa mere & son liquide Empire:
Il écoute le bruit des flots retentissans,
Contemple le berceau de cent fleuves naissans,
Qui sortant en grondant de leur grotte profonde
Promenent en cent lieux leur course vagabonde.
De là partent le Phase & le vaste Lycus,
Le pere des moissons, le riche Caïcus,
L'Enipée orgueilleux d'orner la Thessalie,
Le Tybre encor plus fier de baigner l'Italie,

Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior influit amnis.

Postquam est in thalami pendentia pumice tecta
Perventum, & nati fletus cognovit inanes
Cyrene, manibus liquidos dant ordine fontes
Germanæ, tonsisque ferunt mantilia villis.
Pars epulis onerant mensas & plena reponunt
Pocula : Panchæis adolecunt ignibus aræ.
Et mater : Cape Mæonii carchesia Bacchi,
Oceano libemus, ait. Simul ipsa precatur
Oceanumque patrem rerum, Nymphasque sorores,
Centum quæ sylvas, centum quæ flumina servant.
Ter liquido ardentem perfudit nectare. Vestam :
Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit;
Omine quo firmans animum, sic incipit ipsa.

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates,
Cœruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor
Et juncto bipedum curru metitur equorum.
Hic nunc Emathiæ portus, patriamque revisit
Pallenen : hunc & Nymphæ veneramur, & ipse
Grandævus Nereus : novit namque omnia vates,
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
Quippe ita Neptuno visum est, immania cujus
Armenta, & turpes pascit sub gurgite phocas.
Hic tibi, nate, prius vinclis capiendus, ut omnem

L'Hipanis se brisant sur des rochers affreux,
Et l'Anio paisible, & l'Eridan fougueux,
Qui roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.
Mais enfin il arrive à ce brillant Palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais :
Sa mere en l'écoutant sourit & le rassure ;
Les Nymphes sur ses mains épanchent une eau pure,
Offrent pour les secher de fins tissus de lin :
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin.
Prends ce vase, ô mon fils ! afin qu'il nous seconde
Invoquons l'Océan le vieux pere du monde.
Et vous, Reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs ; elle dit : & trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur pétillante ;
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante ;
Elle accepte l'augure, & poursuit en ces mots :
Prothée, ô mon cher fils ! peut seul finir tes maux :
C'est lui que nous voyons sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallene est sa patrie, & dans ce même jour
Vers ces bords fortunés il hâte son retour.
Les Nymphes, les Tritons, tous jusqu'au vieux Nérée
Respectent de ce Dieu la science sacrée.
Ses regards pénétrans, son vaste souvenir
Embrassent le présent, le passé, l'avenir ;
Précieuse faveur du Dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes ;
Par lui tu connoîtras d'où naissent tes revers ;
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.

Expediat morbi causam, eventusque secundet.
Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
Orando flectes : vim duram & vincula capto
Tende : doli circum hæc demum frangentur inanes.
Ipsa ego te, medios cùm Sol accenderit æstus,
Cùm sitiunt herbæ, & pecori jam gratior umbra est,
In secreta senis ducam, quò fessus ab undis
Se recipit; facilè ut somno aggrediare jacentem.
Verùm ubi correptum manibus, vinclisque tenebis,
Tum variæ illudent species, atque ora ferarum :
Fiet enim subitò sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, & fulvâ cervice leæna;
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis
Excidet; aut in aquas tenues dilapsus abibit.
Sed quantò ille magis formas se vertet in omnes,
Tantò, nate, magis contende tenacia vincla;
Donec talis erit mutato corpore, qualem
Videris, incœpto tegeret cùm lumina somno.
Hæc ait, & liquidum ambrosiæ diffudit odorem,
Quò totum nati corpus perduxit : at illi
Dulcis compositis spiravit crinibus aura,
Atque habilis membris venit vigor. Est specus ingens
Exesi latere in montis, quò plurima vento
Cogitur, inque sinus scindit sese unda reductos.
Deprensis olim statio tutissima nautis.
Intus se vasti Proteus tegit obice saxi.
Hic juvenem in latebris aversum à lumine Nympha
Collocat: ipsa procul nebulis obscura resistit.

JAM rapidus torrens sitientes Sirius Indos
Ardebat cœlo, & medium Sol igneus orbem

On a beau l'implorer, ſon cœur ſourd à la plainte
Réſiſte à la priere, & cede à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus partageant l'horizon
De ſes feux dévorans jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte ſombre
Où ſommeille ce Dieu ſorti du ſein des flots:
Là, tu le ſurprendras dans les bras du repos;
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un ſanglier énorme;
Serpent, il s'entrelace, & lion, il rugit;
C'eſt un feu qui pétille, un torrent qui mugit;
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut reſſerrer l'étrinte de ſes chînes,
Redoubler tes aſſauts, épuiſer ſes ſecrets,
Et forcer ton captif à reprendre ſes traits.

Sur ſon fils, à ces mots, ſa main officieuſe,
Répand d'un doux Parfums l'eſſence précieuſe;
Cette pure ambroſie embaume ſes cheveux,
Rend ſon corps plus agile & ſes bras plus nerveux.

Au ſein des vaſtes mers s'avance un mont ſauvage
Où le flot mugiſſant briſé par le rivage,
Se diviſe, & s'enfonce en un profond baſſin
Qui reçoit les nochers dans ſon paiſible ſein:
Là, dans un antre obſcur ſe retiroit Prothée.
Cyrene le prévient, y conduit Ariſtée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage & ſe dérobe aux yeux.

Déja le chien brûlant dont l'Inde eſt dévorée,
Vomiſſoit tous ſes feux ſur la plaine altérée;

Hauserat : arebant herbæ, & cava flumina siccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant;
Cùm Proteus consueta petens è fluctibus antra
Ibat : eum vasti circùm gens humida ponti
Exsultans, rorem latè dispergit amarum.
Sternunt se somno diversæ in littore phocæ.
Ipse, velut stabuli custos in montibus olim,
Vesper ubi è pastu vitulos ad tecta reducit,
Auditisque lupos acuunt balatibus agni,
Considit scopulo medius, numerumque recenset.

Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,
Vix defessa senem passus componere membra,
Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
Occupat. Ille suæ contrà non immemor artis,
Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumq; liquentem.
Verùm ubi nulla fugam reperit fallacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus :
Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras
Jussit adire domos? quidve hinc petis, inquit? At ille :
Scis, Proteu, scis ipse; neque est te fallere cuiquam :
Sed tu desine velle. Deûm præcepta secuti
Venimus huc lapsis quæsitum oracula rebus.
Tantùm effatus. Ad hæc Vates vi denique multâ,
Ardentes oculos intorsit lumine glauco;
Et graviter frendens, sic fatis ora resolvit :

Non te nullius exercent numinis iræ;
Magna luis commissa : tibi has miserabilis Orpheus
Haud quaquam ob meritum pœnas, nisi fata resistant,
Suscitat, & raptâ graviter pro conjuge sævit.

Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,

Déjà l'ardent Midi desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux.
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde
Prothée en ce moment quittoit le sein de l'onde :
Il marche ; près de lui le Peuple entier des mers
Bondit, & fait au loin jaillir les flots amers.
Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive :
Alors, tel qu'un berger quand la nuit sombre arrive,
Lorsque le loup s'irrite au cris du tendre agneau,
Le Dieu sur son rocher compte au loin son troupeau.
A peine il s'assoupit que le fils de Cyrene
Accourt, pousse un grand cri, le saisit & l'enchaîne.
Le vieillard, de ses bras, sort en feu dévorant ;
Il s'échappe en lion, il se roule en torrent.
Enfin las d'opposer une défense vaine,
Il cede, & se montrant sous une forme humaine :
Jeune imprudent, dit-il, qui t'amene en ce lieux ?
Parle, que me veux-tu? vous le savez, grand Dieu ;
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée ;
Le livre des Destins est ouvert à Prothée :
L'ordre des Immortels m'amene devant vous.
Daignez... le Dieu roulant des yeux pleins de courroux,
A peine de ses sens dompte la violence,
Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :
TREMBLE, un Dieu te poursuit: pour venger ses douleurs
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivois sa fidelle Eurydice ;
Eurydice fuyoit, hélas ! & ne vit pas
Un serpent que les fleurs receloient sous ses pas.

Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
Implêrunt montes : flêrunt Rhodopeïæ arces,
Altaque Pangæa, & Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, atque Actias Orithyia.
Ipse cavâ solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te, veniente die, te, decedente, canebat.
Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,
Et caligantem nigrâ formidine lucum
Ingressus, Manesque adiit, Regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
AT cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum :
Quàm multa in sylvis avium se millia condunt,
Vesper ubi, aut hibernus agit de montibus imber;
Matres atque viri, defunctaque corpora vitâ
Magnanimûm heroum, pueri, inuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum;
Quos circùm limus niger, & deformis arundo
Cocyti, tardâque palus inamabilis undâ
Alligat, & novies Styx interfusa coërcet.
QUIN ipsæ stupuere domus, atque intima lethi
Tartara, cœruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides; tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.
JAMQUE pedem referens, casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Ponè sequens (namque hanc dederat Proserpina legem)
Cùm subita incautum dementia cepit amentem,

La mort ferma ſes yeux. Les Nympes ſes compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-méme en ſoupira ;
Le Rhodope en gémit & l'Ebre en murmura ;
Son époux s'enfonça dans un déſert ſauvage ;
Là, ſeul, touchant ſa lyre, & charmant ſon veuvage ;
Tendre épouſe ! c'eſt toi qu'appelloit ſon amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.

C'est peu : malgré l'horreur de ſes profondes voûtes,
Il franchit de l'Enfer les formidables routes,
Et perçant ces forêts où regne un morne effroi,
Il aborda des Morts l'impitoyable Roi.
A ſes chants accouroient du fond des noirs Royaumes
Des ſpectres pâliſſans, de livides fantômes :
Semblables aux eſſaims de ces oiſeaux nombreux
Que chaſſe au fond des bois l'orage ténébreux ;
Des vierges, des des époux, des héros & des meres,
Des enfans moiſſonnées dans les bras de leurs peres,
Victimes que le Styx bordé de noirs roſeaux
Environne neuf fois de ſes lugubres eaux.

L'Enfer même s'émut dans ſes cavernes ſombres ;
Le Cerbere oublia d'épouvanter les ombres ;
Sur ſa route immobile Ixion reſpira,
Et ſenſible une fois Alecton ſoupira.

Enfin il revenoit des gouffres du Ténare,
Poſſeſſeur d'Eurydice, & vainqueur du Tartare ;
Sans voir ſa tendre amante il précédoit ſes pas ;
Proſerpine à ce prix l'arrachoit au trépas.
Tout ſecondoit leurs vœux, tout flattoit leur tendreſſe :
Soudain ce foible amant dans un inſtant d'ivreſſe

Ignoſcenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere manes.
Reſtitit, Eurydicemque ſuam jam luce ſub ipſa,
Immemor heu! victuſque animi reſpexit : ibi omnis
Effuſus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera : terque fragor ſtagnis auditus Averni.
Illa, quis & me, inquit, miſeram, & te perdidit, Orpheu?
Quis tantus furor! en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina ſomnus.
Jamque vale : feror ingenti circumdata nocte,
Invalidaſque tibi tendens, heu! non tua, palmas.
Dixit, & ex oculis ſubitò, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diverſa : neque illum
Prenſantem nequidquam umbras, & multa volentem
Dicere, præterea vidit; nec portitor Orci
Ampliùs objectam paſſus tranſire paludem.
Quid faceret? quo ſe raptâ bis conjuge ferret,
Quo fletu Manes, quâ Numina voce moveret?
Illa quidem Stygiâ nabat jam frigida cymbâ.

SEPTEM illum totos perhibent ex ordine menſes
Rupe ſub aëria, deſerti ad Strymonis undam,
Fleviſſe, & gelidis hæc evolviſſe ſub antris,
Mulcentem tigres, & agentem carmine quercus.
Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra
Amiſſos queritur fœtus, quos durus arator
Obſervans nido implumes detraxit : at illa

Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'Enfer pardonnoit!
Presqu'aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne..... il revoit ce qu'il aime;
C'en est fait : un coup d'œil a détruit son bonheur :
Le barbare Pluton révoque sa faveur :
Et des Enfers, charmés de resaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentir de joie.
Orphée, ah cher époux! quel transport malheureux!
Dit-elle : ton amour nous a perdus tous deux.
Adieu; mes yeux flottans de nouveau s'obscurcissent;
Mes bras tendus vers toi déjà s'appesantissent;
Et la Mort, déployant son ombre autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! & loin de toi.
Elle dit, & soudain dans les airs s'évapore :
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore;
Il n'embrasse qu'une ombre, & l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors deux fois privé d'une épouse si chere,
Où porter sa douleur? où traîner sa misere?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le Dieu des morts?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.

Près du Strymond glacé dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrace.
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs.
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomele plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui, glissant dans son nid une furtive main,

Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, & mœstis latè loca questibus implet.
Nulla Venus, nullique animum flexere hymenæi.
Solus Hyperboreas glacies, Tanaïmque nivalem,
Arvaque Riphæis numquam viduata pruinis
Lustrabat, raptam Eurydicen, atque irrita Ditis
Dona querens. Spretæ Ciconum quo munere matres,
Inter sacra Deûm, nocturnique Orgia Bacchi,
Discerptum latos juvenem sparsere per agros.
Tum quoque marmoreâ caput à cervice revulsum,
Gurgite cùm medio portans Oeagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipsa & frigida lingua,
Ah! miseram Eurydicen, animâ fugiente, vocabat:
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

Hæc Proteus: & se jactu dedit æquor in altum;
Quàque dedit, spumantem undam sub vertice torsit.
At non Cyrene; namque ultro affata timentem,
Nate, licet tristes animo deponere curas.
Hæc omnis morbi causa: hinc miserabile Nymphæ,
Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis,
Exitium misere apibus. Tu munera supplex
Tende, petens pacem, & faciles venerare Napæas;
Namque dabunt veniam votis, irasque remittent.
Sed modus orandi qui sit, priùs ordine dicam.

Quatuor eximios præstanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depascunt summa Lycæi,
Delige, & intactâ totidem cervice juvencas.

Ravit

Ravit ces tendres fruits que l'Amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour.
Seul, parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts Hyperborées,
Il pleuroit Eurydice, & plein de ses attraits
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire:
Il dédaigna leurs feux; & leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mysteres sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Ebre roula sa tête encor toute sanglante:
Là, sa langue glacée & sa voix expirante
Jusqu'au dernier soupir formant un foible son,
D'Eurydice en flottant murmuroit le doux nom.
Eurydice, ô douleur! touchés de son supplice
Les Échos répétoient Eurydice, Eurydice.

Le Devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrene de son fils vient calmer les alarmes:
Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes.
Tu connois ton destin; Eurydice autrefois
Accompagnoit les chœurs des Nymphes de ces bois;
Elles vengent sa mort. Toi, fléchis leur colere:
On désarme aisément leur rigueur passagere.

Sur le riant Lycée où paissent tes troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux,
Choisis un nombre égal de genisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes.

Quatuor his aras alta ad delubra Dearum
Constitue, & sacrum jugulis demitte cruorem.
Corporaque ipsa boum frondoso desere luco.
Pòst, ubi nona suos aurora ostenderit ortus,
Inferias Orphei lethæa papavera mittes;
Placatam Eurydicen vitulâ venerabere cæsâ;
Et nigram mactabis ovem, lucumque revises.

HAUD mora: continuò matris præcepta facessit:
Ad delubra venit, monstratas excitat aras:
Quatutor eximios præstanti corpore tauros
Ducit, & intactâ totidem cervice juvencas.
Pòst, ubi nona suos aurora induxerat ortus,
Inferias Orphei mittit, lucumque revisit.
Hîc verò subitum, ac dictu mirabile monstrum
Adspiciunt; liquefacta boum per viscera toto
Stridere apes utero, & ruptis effervere costis,
Immensasque trahi nubes: jamque arbore summâ
Confluere, & lentis uvam demittere ramis.

HÆC super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo VIRGILIUM me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otî;
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventâ,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

Finis Georgicon.

Pour les sacrifier éleve quatre autels,
Et les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglans dans la forêt profonde.
Quand la neuvieme Aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux
Offre une brebis noire, & la fleur des pavots;
Enfin pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans le bois immole une genisse.

Elle dit: le Berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Immole un nombre égal de genisses superbes
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes;
Pour la neuvieme fois quand l'Aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et entra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige! le sang par sa chaleur féconde
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim;
Des peuples bourdonnans s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent
Et sur l'arbre voisin en grappe se suspendent.

Ma Muse ainsi chantoit les rustiques ttavaux,
Les vignes, les essaims, les moissons, les troupeaux;
Lorsque César, l'amour & l'effroi de la terre,
Faisoit trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre,
Rendoit son joug aimable à l'Univers dompté,
Et marchoit à grands pas vers l'immortalité;
Et moi je jouissois d'une retraite obscure;
Je m'essayois dans Naples à peindre la nature,
Moi, qui dans ma jeunesse à l'ombre des vergers
Célébrois les amours & les jeux des bergers.

Fin des Géorgiques.

REMARQUES

SUR

LE IVe LIVRE DES GÉORGIQUES

P. 263. *Enfin je vais chanter le peuple indrustrieux*
Qui compose le miel, ce doux présent des cieux.

Il y a dans le Texte, *aërii mellis cælestia dona.* Virgile represente par cette épithete *aërii*, la Physique des Anciens qui suppoioient que le miel venoit de l'air ou des astres : *sive ille est cæli sudor*, dit Pline, *sive quadam siderum saliva*, *sive purgantis se aeris succus.* Ils croyoient donc que le miel étoit, ou une espece de salive des astres, ou une dépuration de l'air. La rosée ou l'air humide n'est pas plus le principe du miel, que de toutes les autres productions de la terre.

[*l'Abbé des Fontaines.*]

263. *Progné sanglante encor du meurtre de son fils :*

L'hirondelle porte des marques rouges sur la poitrine ; c'est ce qui a fait imaginer la fable de Progné.

263. *Ainsi lorsqu'au printemps développant ses ailes,*
Le nouveau Roi conduit ses peuplades nonvelles.

On sait actuellement que c'est une Reine & non pas un Roi. Swamerdan a dissequé des meres abeilles dans le temps de leur ponte, & leur a trouvé l'ovaire rempli d'une quantité prodigieuse de petits œufs dont plusieurs pouvoient se distinguer à la simple vue sans le secours de la loupe. M. Maraldi les a observées dans le temps même de leur ponte, & M. de Reaumur les a surprises dans des momens plus décisifs encore.

P. 265. Un suc plus onctueux que la gomme de bois ;

C'est la Propolis, nom qui lui a été donné par les Anciens, & que les Modernes lui ont conservé. Cette matiere est différente de la cire & du miel. C'est une résine extrêmement visqueuse ; d'un brun rougeâtre, qui répand communément une odeur agréable, lorsqu'elle est échauffée, & qui se dissout facilement dans l'esprit de vin, & l'huile de térébenthine. Elle varie pour la consistance, & pour la couleur qui est plus ou moins foncée, & pour l'odeur qui est plus ou moins aromatique. Les Anciens à qui ces différences n'avoient point échappé, reconnoissoient trois sortes de Propolis auxquelles ils avoient même donné des noms. La premiere qui étoit noirâtre, & la plus amere au goût, ils la nommoient *Comosis*. La seconde sorte qui avoit beaucoup moins de consistance, ils l'avoient appellée *Pissoceros*, & ils avoient réservé le nom de *Propolis* pour la troisieme espece qui étoit moins visqueuse que les deux autres, & se rapprochoit davantage de la nature de la cire. On ignore encor quels sont les plantes & les arbres qui fournissent cette matiere aux abeilles, & jamais on n'a pu les trouver occupées à cette récolte. Il paroît cependant que cette découverte ne seroit point difficile à faire. C'est à boucher les crevasses de leur habitation que les abeilles emploient communément la Propolis. Cependant dans des occasions particulieres, elles savent en faire un usage qui prouve l'étendues de leurs vues, & les ressources de leur esprit. M. Maraldi vit un jour un gros limaçon qui eut l'imprudence d'entrer dans une ruche. Aussitôt l'imbécile animal fut expédié par les mouches. Mais ce n'étoit point là le plus difficile. Il s'agissoit de transporter au dehors le cadavre dont l'odeur les auroit pu infecter par la suite. C'étoit une masse énorme ; toutes les forces de nos petites abeilles réunies ne pouvoient la soulever : le cas étoit embarrassant. Dans une circonstance aussi critique, elles eurent recours à leur Propolis dont elles mastiquerent le corps de leur ennemi mort, & l'ambaumerent comme une momie.

Dans l'Histoire des animaux, les faits généraux qui appartiennent à l'espece entiere, qui sont copiés fidélement par toutes les générations qui se succedent, & qui se renouvellent perpétuellement avec une regularité invariable, ne sont pas ceux qui prouveroient le plus en faveur de leur intelligence. La régularité même de ces actions devient suspecte; on croit y entrevoir une sorte de nécessité, de méchanisme aveugle, & notre raison qui est si changeante, si capricieuse & si déréglée, nous ne sommes point portes à la reconnoître dans des mouvemens aussi constans, & des opérations aussi uniformes. Ce qui fait le plus d'honneur à l'industrie des animaux, ce sont, pour ainsi dire, les anecdotes secretes, les faits particuliers, les événemens rares & imprévus, qui supposent une réflexion subite, une détermination prompte, & si l'on avoit un certain nombre de faits pareils recueillis avec soin, & vérifiés avec scrupule, la fameuse question du Machinisme ne tarderoit pas à être décidée.

P. 265. *Que l'if ne croisse pas près de leur édifice ;*

C'est ce qu'on observe encore en Languedoc, où l'on éloigne des ruches, non-seulement l'if, mais le tithymale, la jusquiame, la cigue & en général toutes les plantes ameres & venimeuses dont le suc donneroit au miel une mauvaise qualité. On peut se rappeller que dans la fameuse retraite des dix mille, les soldats Grecs ayant mangé auprès de Trébisonde une quantité de miel considérable, éprouverent pendant plusieurs jours les crises les plus violentes qui les mirent aux dernieres extrêmités. M. de Tournefort qui s'est transporté sur les lieux dans ses voyages du levant, croit avoir reconnu la plante dont les abeilles avoient tiré un miel aussi funeste. Elle est de l'espèce de celles que les Botanistes appellent d'un nom bien barbare Chamœrododendron.

265. *Loin d'elles sur le feu fais rougir l'écrevisse ;*

Il ne faut pas faire grande attention aux conseils que Virgile nous donne ici. Il est à croire que le vif

attachement qu'ont inspiré les abeilles, a pu mettre quelquefois de l'excès & de la timidité dans les précautions que l'on a prises pour les conserver. Il est prouvé maintenant que les vapeurs du limon, toutes les odeurs fortes, celle du fumier, de l'urine même leur conviennent. Vraisemblablement celle des écrevisses brûlees ne leur seroit pas plus funeste; cependant je n'en ai point de certitude, & il est fort etonnant qu'aucun de ceux qui ont écrit l'Histoire des abeilles, n'ait pris la peine de faire cette épreuve.

V. 267. *Bientôt abandonnant les ruches maternelles, &c.*

C'est un grand événement que la sortie d'un essaim, & pour les propriétaires des mouches, dont les essaims sont le principal produit, & pour les abeilles qui abandonnent leur patrie, leurs foyers, une ville toute bâtie, pour aller former un établissement tout nouveau dans une demeure totalement inconnue. Cet événement s'annonce par plusieurs signes extraordinaires: un bourdonnement plus fort & plus continu dans l'intérieur de la ruche, l'interruption de presque tous les travaux pendant un jour ou deux qui précèdent l'émigration & l'agitation tumultueuse des mouches, qui se rassemblent en foule à la porte, s'y entassent les unes sur les autres, forme une grosse masse, des grouppes très-épais, & semblent préluder par tous ces mouvemens frequens au mouvement général qui doit ebranler une partie de la nation. Les essaims prennent l'essor en différens temps de l'année, suivant que les chaleurs sont plus ou moins fortes, le temps plus ou moins serein, les fleurs du canton plus ou moins précoces, & à différentes heures du jour, suivant que la ruche est plus ou moins exposée au midi & au nord, au levant ou au couchant. Cependant dans ce climat il est rare qu'ils se determinent à sortir plutôt que la mi-Mai, & plus tard qu'a la mi-Juillet. Pour l'heure du jour, c'est communément depuis dix à onze heures du matin, jusqu'à trois heures apres midi lorsque le soleil est dans sa plus grande force, & que sa chaleur augmentant celle qu'a produit le grand nombre des abeilles, leur rend leur demeure insupportable.

Pour que les essaims se mettent en marche, il faut qu'ils soient accompagnés d'une Reine qui ait été fécondée, & qui puisse perpétuer le nouvel état. Toutes les fois que differens accidens auront fait périr les Reines qui devoient conduire la nouvelle colonie, il n'y aura point d'émigration, & les abeilles s'obstineront à rester dans leur ancienne demeure, quoiqu'elle soit devenue trop étroite pour contenir le grand nombre des habitans. Alors on n'a point d'autre ressource que de leur donner ce qu'on appelle des *Hausses*; ce sont des cercles de la même matiere, & du même diametre dont on éleve & agrandit leurs paniers: en augmentant ainsi l'étendue de leur logement, on prévient les inconvéniens d'une population trop nombreuse, & on les met à portée de continuer leurs travaux.

Lorsqu'un essaim a pris enfin l'essor, qu'il voltige pendant quelque temps dans l'air avec une sorte d'irrésolution, & puis va s'abattre sur une branche d'arbre; alors on prépare une ruche qu'on a pris soin de frotter de mélisse ou de Thym, & secouant la branche, on fait tomber l'essaim dans la ruche.

Lorsqu'il s'éleve assez haut pour qu'on puisse appréhender de le perdre, on lui jette du sable & de l'eau. Cette aspersion faisant l'effet de la pluie que les abeilles redoutent, les force de destendre pour se fixer dans un endroit qui soit plus à portée. Il y a des pays où l'on suit encore l'usages des Anciens de frapper sur des chaudrons ou sur des bassins de cuivre. On croit imiter par là le bruit du tonnerre & retenir les essaims par la peur de l'orage; mais nos Naturalistes & nos Ecrivains économiques ont reconnu & démontré l'insuffisance de ce moyen; & la preuve en est que lorsque les abeilles sont dispersées aux champs pour leur récolte, on a beau les étourdir du bruit des chaudrons, on ne les en voit pas plus intimidées ni plus empressées à revenir.

Il est vraisemblable que cette pratique bizarre doit son origine à la superstition païenne, & à l'usage où l'on étoit dans les fêtes de Cybelle de frapper sur des bassins de cuivre, en mémoire d'un bruit pareil qu'avoient fait les Corybantes en faveur de Jupiter. On sait que le vieux Saturne ayant la manie de dévorer

tous ses enfans, sa femme Cybelle voulut au moins derober celui-ci à sa fureur; qu'elle le fit cacher avec soin dans un antre du mont Ida qu'on nommoit *Dictis*, & qu'elle engagea les Corybantes qui étoient ses Ministres & ses Pretres à faire autour du berceau de son fils un si beau tintamarre, que les cris de son enfant ne pussent point percer. On sait aussi que nos abeilles jouerent avec les Corybantes un grand rôle dans cette importante affaire, & que ce fut à leur miel que Jupiter dut la conservation de ses jours, & qu'elles eurent la gloire d'être les nourrices du plus grand des Dieux. Il est bien etrange qu'un usage inutile, ridicule, fondé sur une tradition aussi absurde & aussi puerile se soit conservé fidélement jusqu'à nous, & que nos fermiers fassent encore tous les jours, sans le savoir, les honneurs du berceau de Jupiter.

P. 267. *Fait broyer en ces lieux la mélisse ou le thym;*

Il y a dans le Texte, *trita melisphylla, & Cerinthæ ignobile gramen.* La mélisse est une plante à plusieurs tiges hautes d'une coudée, quarrées, dures & aisées à rompre. Ses feuilles sont noirâtres, d'une odeur de citron & d'un goût un peu âcre. Il y a plusieurs especes de Cérinthe décrites par les Modernes; il est probable que celle des Anciens est celle qu'on appelle Cérinthe *flavo flore asperior.* C'est une des herbes les plus communes d'Italie & de Sicile.

267. *Mais lorsqu'entre deux Rois l'ardente Ambition*
Vient allumer le feu de la division, &c.

Il y a du vrai dans ce que Virgile dit ici sur les dissentions qui sont occasionnées par la pluralité des Reines; mais ce vrai se trouve mêlé de quelques erreurs dont plusieurs appartiennent au Philosophe Aristote; les autres ne doivent etre mises que sur le compte de la poesie.

Quand les essaims ont pris l'essor, il se trouve souvent plusieurs Reines, & dans la ruche mere qu'ils viennent de quitter, & dans la nouvelle où ils commencent à s'établir; alors le désordre se met effecti-

vement parmi les abeilles. Les ouvrages sont interrompus, & la paix & l'activité ne reviennent que lorsque les causes du trouble ont cessé, & que toutes les Reines surnuméraires ont été mises à mort. On ignore si c'est la reine mere qui se charge de cette barbare exécution, ou si ce sont ses sujets qui s'écartant pour cette fois de leur amour inviolable pour leurs chefs, les sacrifient au repos de l'Etat. Ce qu'il y a de certain, c'est que le combat ne se livre jamais que dans l'intérieur de la ville, & tout le carnage se borne à peu pres à celui des Reines surnumeraire. Ainsi la pompeuse description de ces armées commandées par leurs Rois, & de cette bataille sanglante qui se livre dans les champs de l'air, sont de l'imagination du Poëte, qui, en cherchant à flatter les objets, a manqué leur ressemblance.

Il y a d'autres combats de ces peuples qui sont plus sérieux & plus meurtriers que ceux qui se livrent à l'occasion de la pluralité des reines ; c'est lorsqu'un essaim a l'injustice ou l'imprudence de se loger d[illegible] une ruche dejà occupée par un autre corps d'abe[illegible]. Alors il s'allume entre les deux partis une guerre [illegible] opiniâtre qui dure même plusieurs jours, & le champ de bataille se trouve jonché de plusieurs milliers de morts.

Il est assez inutile de parler maintenant des petits combats particuliers qui se livrent d'abeille à abeille, & qui se terminent assez souvent par la mort des deux champions : ce sont de petits faits peu intéressans apres les grands événemens dont nous avons fait le récit r & qui n'influent pas sur la fortune de la ruche, comme ces grandes guerres nationales qui emportent la moitié de ses habitans.

Virgile se trompe donc doublement, lorsqu'il prétend qu'il y a des guerres allumées dans une même ruche par deux rois rivaux. 1° Les abeilles ont des reines & non des rois, comme nous l'avons déjà observé, 2° l'unité d'une reine est chez elles un point fondamental de leur gouvernement, & un fait incontestable dans leur Histoire. M. de Réaumur a plongé dans l'eau un grand nombre de ruches dans differens

temps de l'année, & après en avoir examiné toutes les mouches les unes après les autres, il n'a jamais pu y découvrir une seule mere. Le seul temps où il en paroît plusieurs, c'est au Printemps lorsque la nation est renouvellée par la fécondite de la mere & que les jeunes essaims ont besoin d'un nouveau chef. Ce fait dont on ne peut douter, n'a pas été connu des Anciens, ou du moins n'a pas été indiqué avec assez de précision, & annoncé avec assez de confiance En revanche, ils nous ont donné une erreur de plus, pour une vérité qu'ils ont omise. Ils ont dit que les abeilles immoloient ceux de leurs chefs qui étoient les plus séditieux & les plus méchans. C'est faire assurément bien de l'honneur à la morale & à la politique des abeilles.

P. 269. *Et dans un foible corps s'allume un grand courage*

Ce vers est de M. Racine le fils.

269. *Il faut, comme les Rois, distinguer les sujets.*

La distinction des deux especes d'abeilles est une chimere d'Aristote, qui n'a d'autre fondement que les différences que l'âge apporte dans la couleur de ces insectes. Les jeunes abeilles sont grises & même brunes. Elles deviennent rougeâtres lorsqu'elles vieillissent.

269. *Qui dompte l'âpreté d'un vin fougueux & dur.*

Les Anciens mettoient du miel dans les vins forts.

271. *Arrache seulement les ailes de ses Rois :*

Ce précepte est-il bien praticable? Comment prendre les Rois, comment les choisir au milieu de cette foule de sujets? cependant Columelle & Pline ont prescrit la même chose que Virgile. Columelle nous apprend comment on peut prendre le Roi impunément : c'est, dit-il, en frottant sa main de beaume; mais la difficulté de le saisir ne subsiste pas moins. Cependant j'ai entendu dire à un de mes amis, qu'il avoit vu, près de Londres, une personne qui avoit trouvé l'art d'apprivoiser les

Reines, & par ce moyen de gouverner sans peine tout ce petit peuple, religieux adorateur de ses Souverains.

P. 271. *Que Priape en ces lieux écarte avec sa faux, &c.*

Il y a dans le Texte, *Hellespontiaci servet tutela Priapi.* Priape étoit adoré principalement à Lampsaque, ville bâtie sur l'Hellospont.

271. *Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,*
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore, &c.

On sait que Rapin a saisi ce sujet présenté par Virgile. Cet ouvrage estimable le seroit encore plus si les épisodes étoient moins froids.

271. *Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore,*

D'après la description que les Anciens nous ont donnée de leur narcisse, M. Martyn, Botaniste Anglois croit le reconnoitre dans le *narcissus albus circulo purpureo*, & dans une autre espece appellée *narcissus albus circulo croceo minor.*

271. *Les roses ouvriroient leurs calices brillans ;*

Il y dans le Texte, *biferique rosaria Pæsti.* La ville de Pestum n'est plus aujourd'hui qu'un village appellé Pesti dans la Lucanie, c'est-à-dire, dans la Calabre. Ce pays étoit autrefois célebre pour ses belles roses qui croissoient deux fois dans l'année.

271. *Je courberois le lierre & l'acanthe en berceaux,*

J'ai déjà observé qu'il y avoit deux sortes d'acanthe; l'un est un arbre d'Egypte decrit par Théophraste, l'autre est une plante de jardin décrite par Dioscorides. C'est d'elle qu'il s'agit ici. Ses feuilles sont plus longues & plus larges que celles de la laitue : elles sont divisées comme celles de la roquette, blanchâtres, épaisses, douces au toucher. La tige est haute de deux coudées, épaisse d'un doigt, entourée vers le sommet de feuilles longues & épineuses, d'où sort une fleur blanche. La semence est longue & jaune : les racines sont

ſont longues, mucilagineuſes, rouges & gluantes. Tous les Botaniſtes conviennent que cette plante eſt la même que celle qu'on cultive dans les jardins ſous le nom de *branche urſine*. Elle ſert d'ornement dans l'ordre Corinthien ; Vitruve nous rapporte ce qui y donna lieu. Un panier couvert d'une tuile avoit été placé par hazard ſur une racine d'acanthe. Au printemps la tige & les feuilles embraſſerent le panier, & après s'être élevées juſqu'au haut, furent repliées en bas par les rebords des coins de la tuile. Callimaque fameux Architecte paſſant par hazard, en trouva le coup d'œil agréable, & imita ce panier dans une colonne qu'il bâtit à Corinthe. Effectivement rien ne reſſemble plus à un chapiteau d'ordre Corinthien, qu'un panier couvert d'une tuile, environné de feuilles d'acanthe arrêtées & repliées par les coins de la tuille ; c'eſt peut-être ce qui l'a fait appeller par Virgile *flexi acanthi*. A l'égard du liere blanc *pallentes hederas*, j'ai déja remarqué que nous ne connoiſſons point cette plante.

P. 271. *Aux lieux où le Galeſe en des plaines fécondes, &c.*

Il y a dans le Texte, *ſub Œbaliæ memini me turribus altis Corycium vidiſſe ſenem*. Tarente eſt ici appellé *Œbalia*, du nom d'Œbalus venu de Lacédémone dans la Lucanie où il établit une Colonie, & bâtit la ville de Tarente. Le Galeſe aujourd'hui appellé *Galeſo*, coule dans la Calabre, & ſe décharge dans la mer près de Tarente. Coryce étoit une ville de la Cilicie, aujourd'hui nommée *Cureo* dans la Caramanie vis-à-vis l'Iſle de Chypre.

Il n'y a perſonne qui ne ſente la beauté de ce morceau. Rien de ſi touchant, de ſi frais, de ſi naturellement amené. Je n'en connois pas qui y reſſemble davantage que celui du vieillard que M. de Voltaire a peint dans le premier Livre de la Henriade. C'eſt le même ton de ſentiment avec des idées differentes.

273. *Lui déja de l'acanthe émondoit les rameaux,*

Comment l'hiver lorſqu'il ravageoit tout, pouvoit-il

respecter les arbustes de ce vieillard ? il est probable qu'il connoissoit l'usage des serres, & qu'il y mettoit à couvert les arbres pour les sauver des rigueur de l'hiver, & pour hâter leur verdure ou leurs fleurs ou leurs fruits.

P. 273. *Le sapin pour l'Abeille y distilloit ses pleurs :*

Il y a seulement dans le Texte, *illi tilia, atque uberrima pinus :* j'en ai fait entendre dans ma traduction le véritable sens qu'aucun Traducteur ne me paroît avoir saisi. Ces tilleuls & ces pins étoient destinés à fournir, non seulement de l'ombre au maître du jardin, mais encore du miel & de la cire à ses abeilles. En effet, ces arbres sont onctueux & pleins de suc. Voilà pourquoi Virgile a dit ici *uberrima pinus*, & dans un autre endroit, en parlant des arbres chers aux abeilles, *pinguem tiliam :* les deux vers suivans en sont encore une nouvelle preuve,

Ergo apibus fœtis idem atque examine multo
Primus abundare, &c.

Ce vieillard plantoit des tilleuls & des pins, aussi, dit Virgile, voyoit-il le premier ses essaims féconds, &c.

La liaison de ces deux vers avec les précédens dépend du mot *Ergo*, qui a été passé par presque tous les Traducteurs. Ces remarques sont, je crois, moins minutieuses qu'on ne pourroit le croire au premier coup d'œil, puisqu'elles tombent sur des méprises qui défigurent Virgile dans la plupart des Traductions.

273. *Il savoit aligner pour le plaisir des yeux,*
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux.

Les Commentateurs n'ont pas mieux compris ce passage que le précédent. Virgile veut dire que ce vieillard avoit trouvé le secret de transplanter des arbres déjà forts : il est aisé de s'en convaincre par les épithetes qu'il a données à chacun des arbres qu'il nomme, *seras ulmos, eduram pyrum, spinos jam pruna ferentes, jamque ministrantem platanum potantibus umbras.* En

effet, Virgile dans tout ce morceau représente ce vieillard comme un Cultivateur habile qui avoit su perfectionner le jardinage. Au reste ce secret n'a pas été inconnu aux modernes. J'ai vu à Chaulnes une allée entiere de tilleuls qui avoient été transplantés tres-grands, & qui avoient parfaitement repris. Plusieurs endroits de Marly, grace au génie du fameux Machiniste le Pere Sebastien, se trouverent ombragés, comme dit M. de Fontenelle, d'allées arrivées de la veille ; mais ce qui étoit un prodige chez le vieillard de Virgile, cesse de l'être chez les Rois & les grands, où l'on est accoutumé à voir forcer la nature.

P. 275. *L'une s'en va des fleurs dépouiller le calice.*

Aussi-tôt que les abeilles sont établies dans une ruche, leur premier soin apres avoir bouché avec la Propolis toutes les fentes de leur nouvelle demeure, est de recueillir la cire. C'est sur les fleurs qu'elles vont la chercher, & ce sont les étamines ou la poussiere de ces fleurs qui fournissent la matiere premiere. La Nature les à équipées de tous les instrumens propres à cette récolte ; elle a hérisse leurs jambes de poils tres-longs qui leur servent à ramasser les petits grains de poussiere : elle a ménagé dans les deux dernieres une petite cavité, qui présente la forme d'une cuiller ou d'une palette creuse pour faciliter le transport de leur moisson : en même temps elle a fait la dépense d'un estomac particulier, dans lequel les abeilles font passer la cire, & la préparent. Auparavant, la cire n'est qu'une matiere brute, un amas de petits grains durs, incohérens, sans souplesse, sans docilité, & il faut qu'elle ait subi dans l'estomac de l'abeille une espece d'analyse, avant que de pouvoir être employée avec succès. M. de Réaumur à qui nous devons cette découverte, & qui n'avoit pas encore reconnu la nécessite de cette préparation, avoit imaginé de se passer des abeilles & de faire de la cire tout comme elles. Il avoit les matériaux ; rien ne lui paroissoit si simple que de les mettre en œuvre ; mais après plusieurs essais infructueux, il fallut abandonner le projet : la nouvelle manufacture

de cire n'eut pas lieu, & il fut forcé d'en revenir aux anciennes ouvrieres, à celles de la Nature qui travailloient bien plus habilement & plus surement que lui.

Lorsque les abeilles ont préparé la cire dans leur estomac, elles songent à l'employer, & commencent à bâtir les petits murs de leurs cellules. Quelquefois celles qui ont préparé leurs matériaux, sont aussi chargées de la construction de l'édifice ; quelquefois c'en sont d'autres qui leur succedent ; mais toujours celles qui ont élevé le corps de l'ouvrage, ne sont point celles qui le polissent ; il en vient qui ont cette commission, qui rendent les angles plus exacts, applanissent les superficies, & donnent à tout la perfection. On a remarqué que celles-ci travailloient beaucoup plus long-temps que les autres sans se reposer, comme si le travail de polir étoit moins fatiguant que celui d'édifier. Pour la plus grande économie du temps, pendant qu'une partie des abeilles est occupée à la construction des rayons, une autre partie est chargée de la nourriture des ouvrieres ; ainsi les travaux ne sont point interrompus, & l'ouvrage avance avec une vîtesse incroyable. Aussi a-t-on vu des mouches élever en vingt-quatre heures des rayons d'un pied de long & de six pouces de large qui contenoient près de quatre mille alvéoles.

Les abeilles travaillent d'abord au haut de leur panier. C'est là qu'elles attachent leurs gâteaux, dont la direction perpendiculaire à la base de la ruche. Cette méthode paroît avoir bien des inconvéniens. Leur ville est, pour ainsi dire, suspendue en l'air. Le poids des alvéoles & des magasins de miel & de cire sembleroit devoir faire craindre pour la solidité de l'ouvrage ; mais nos Architectes ont pourvu à tout. Ils attachent d'abord les rayons avec une glu extrêmement visqueuse, avec leur Propolis ; ils multiplient de tous côtés ces attaches, & ne négligent rien pour assurer les fondemens ; en même temps pour diminuer le poids du bâtiment, ils donnent aux cellules la moindre épaisseur qu'il est possible, & comme les inconvéniens naissent les uns des autres, & que le peu d'épaisseur de ces cellules les mettroit hors d'état de résister au

mouvement perpétuel des mouches, elles ont ſoin de fortifier d'un rebord de cire l'entrée de leurs alvéoles, comme étant la partie qui doit ſouffrir le plus, & qui ſera attaquée plus ſouvent.

Elles ne ſe contentent pas de travailler à un ſeul rayon, elles en elevent pluſieurs à la fois, qui ſont paralleles entr'eux, & qui attachés également à la voûte de la ruche, tombent perpendiculairement ſur la baſe. Il y a toujours entre les différens rayons un eſpace vuide, propre à laiſſer paſſer deux mouches de front. Ce ſont les grandes rues de leur cité. De plus elles ont ménagé dans les rayons mêmes différens petits trous par leſquels une mouche peut paſſer promptement d'un rayon à l autre, ſans prendre un long circuit. Ainſi la communication paroît fort bien établie entre les différentes parties de leur empire, & la correſpondance entre les Citoyens peut être fort prompte. Chaque rayon eſt compoſé d'un double rang d'alvéoles qui ſont adoſſés les uns contre les autres, & qui ont une baſe commune. La figure de l'alvéole eſt un Hexagone régulier, à ſix pans. Pappus, fameux Géometre de l'antiquité, a prouvé que cette figure avoit le double avantage de remplir un eſpace ſans y laiſſer de vuide, & de renfermer un plus grand eſpace dans le même contour, & il eſt bien étrange que les abeilles aient preciſément choiſi ou rencontré entre une infinité de figures, la ſeule qui pût remplir exactement deux conditions auſſi eſſentielles. La figure de la baſe eſt une pyramide formée de trois loſanges parfaitement égales. Les quatre angles de ces loſanges ſont ſi heureuſement combinés & d'une telle proportion, que la cire ſe trouve employée avec la plus grande économie poſſible : en ſorte que toute autre loſange compoſée d'angles de toute autre grandeur n'auroit pu procurer le même avantage. M. Kænig qui avoit employé l'analyſe des infiniment petits, pour réſoudre ce problême qui lui avoit été donné par M. de Réaumur, après bien des calculs, n'eſt arrivé qu'au réſultat des abeilles. La maniere dont elles s'y prennent pour conſtruire tous les côtés de leur hexagones, toutes les loſanges de leur baſe, & tous ces angles de loſanges eſt auſſi

étonnante que le choix même des figures ; mais tous ces détails sont trop compliqués pour avoir place dans une note, & il faudroit que mes Lecteurs eussent eux-mêmes bien de la Géométrie pour entendre celle de nos insectes. Autre merveille. Il y a dans une ruche trois sortes de mouches, les ouvrieres, qu'on trouve au nombre de plus de quinze mille dans les ruches ordinaires, les faux-bourdons ou les mâles qui n'excedent guere le nombre de mille, lorsqu'ils abondent le plus, & les Reines ou meres qui sont les moins nombreuses de toutes. On n'en trouve jamais plus de vingt dans la ruche la plus peuplée. Les ouvrieres sont les plus petites ; les mâles sont beaucoup plus gros & plus longs, & les Reines encore plus que les mâles. Les Abeilles dans la construction de leurs alvéoles ont égard à ces deux combinaisons ; celle de la grosseur & du nombre des mouches qui doivent naître. Les alvéoles destinés aux ouvrieres sont plus petits & en plus grand nombre. Les logemens qu'occupent les mâles sont en moindre nombre & plus grands, & la même combinaison se trouve pour les logemens des Reines, qui sont les moins nombreux & les plus spacieux de tous, dont un seul pese autant que cent-cinquante alvéoles ordinaires, & qui sont les Palais de cette petite ville.

M. de Buffon effrayé des merveilles de l'Architecture & de la Géométrie des abeilles, & se refusant à leur reconnoître une intelligence qui auroit surpassé la nôtre, a essayé d'expliquer tous ces faits par le méchanisme seul. Ces hexagones, dit-il, tant vantés, tant admirés, me fournissent une preuve de plus contre l'enthousiasme & l'admiration. Cette figure toute géométrique & toute réguliere qu'elle nous paroît, & qu'elle est dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat méchanique & assez imparfait qui se trouve souvent dans la nature, & que l'on remarque même dans ses productions les plus brutes, les cristaux, & plusieurs autres pierres : quelques sels prennent constamment cette figure dans leur formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau d'une roussette, on verra qu'elles sont hexagones, parce que chaque écaille

croissant en même temps, se fait obstacle, & tend à occuper le plus d'espace qu'il est possible dans un espace donné : on voit ces mêmes hexagones dans le second estomac des animaux ruminans. On les trouve dans les graines, dans leurs capsules, dans certaines fleurs, &c. Qu'on remplisse un vaisseau de pois ou plutôt de quelque autre graine cylindrique, & qu'on le ferme exactement après y avoir jetté autant d'eau que les intervalles qui restent entre ces graines peuvent en recevoir, qu'on fasse bouillir cette eau, tous ces cylindres deviendront des colonnes à six pans. On en voit clairement la raison, qui est purement méchanique ; chaque graine dont la figure est cylindrique tend par son renflement à occuper le plus d'espace possible dans un espace donné ; elles deviennent toutes nécessairement hexagones par la compression réciproque ; chaque abeille cherche à occuper de même le plus d'espace possible dans une espace donné ; il est donc nécessaire aussi, puisque le corps des abeilles est cylindrique, que leurs cellules soient hexagones par la même raison des obstacles réciproques.

Cette explication est assurément très-ingénieuse ; mais j'ose dire avec le respect que l'on doit à un Ecrivain tel que M. de Buffon, qu'elle est encore insuffisante. Un des faits les plus certains dans l'Histoire de ces insectes, c'est que tous les ouvrages de leur petite République ne sont faits que par les ouvrieres, & que les mâles & les Reines loin de contribuer aux travaux publics, n'ont pas même reçu de la Nature les organes & les instrumens qui y sont propres. Or, si la régularité des alvéoles n'est produite par d'autre cause que par celle que M. de Buffon lui assigne, que par la loi méchanique & par la compression réciproque de ces insectes, combinée avec leur figure : il est certain que tous les alvéoles auroient la même forme & la même dimension, puisqu'ils sont tous construits par les ouvrieres. Ceux des mâles, ceux des femelles auroient la même grandeur, & l'on ne verroit point cette étonnante proportion du nombre des cellules différentes, avec le nombre des différentes mouches qui doivent y naître. Au reste, je soumets cette observation au jugement de M. de Buffon lui-même.

P. 275. *L'autre éleve à l'Etat des enfans précieux.*

Rien n'égale les soins que les abeilles prennent de leurs petits, quoiqu'ils ne soient que les enfans de l'Etat ; & que la maternité ne semble pas devoir parler chez elles. Elles ont soin de déposer dans les alvéole, où il y a un œuf, une espece de bouillie ou gelée transparente qui servira pour la nourriture de l'insecte lorsqu'il sera éclos. De temps en temps même elles ont l'attention de visiter les alvéoles pour renouveller la provision au cas qu'elle soit épuisée. M. Maraldi a eu souvent des preuves de leur attachement pour leurs petits. Il avoit détaché du haut de la voûte un morceau d'un rayon, dans lequel il y avoit plusieurs vers d'abeilles, & l'avoit transporté au bas de la ruche. Aussi-tôt un certain nombre d'abeilles sont descendues sur ce fragment de rayon, & y sont restées fidelement jusqu'à ce que les petits vers eussent pris tout leur accroissement, & ne l'ont abandonné qu'avec les jeunes abeilles.

275. *En des corps différens les essaims se séparent,*

Les Anciens ont été plus hardis que nous. Nos Naturalistes modernes n'ont point eu d'expérience assez décisive qui leur apprît si les différens travaux étoient partagés entre les différens corps d'abeilles, ou si toutes les abeilles ne s'occupent point successivement de différens ouvrages,

277. *Sur le safran vermeil, sur le sombre hyacinthe, &c.*

L'ardeur du travail est incroyable chez les abeilles. Elles vont quelquefois chercher les fleurs à plus de deux lieues de leur ruche. Or, l'on imagine bien ce que c'est que deux lieues pour une petite mouche qui n'a pas six lignes. Ce qui nous a instruit de ces grands voyages, ce sont les poussieres de certaines plantes qui ne croissoient pas dans le voisinage. Virgile, en cet endroit, nomme des plantes & des arbres qui fournissent aux abeilles leur récolte. On connoît le safran ; Virgile l'appelle *rubentem.* La pétale de sa fleur

eſt couleur de pourpre. A l'égard de l'hyacinthe, il y a dans les jardins pluſieurs fleurs connues ſous ce nom; mais aucune ne paroît conforme à la deſcription que les Anciens nous ont laiſſée de cette fleur; ils prétendent qu'on voit tracées ſur la pétale, les deux lettres A S qui, ſelon eux, ſont l'expreſſion de la douleur que reſſentit Apollon de la perte du jeune Hyacinthe métamorphoſé en la fleur de ce nom. M. Martyn que j'ai déja cité, croit voir dans le martagon que les Botaniſtes appellent *lilium floribus reflexit*, le narciſſe célébré par les Poëtes anciens. Il a vu, dit-il, des taches d'une couleur foncée qui ſemblent former les lettres A S.

P. 277. *On les voit s'occuper, ſe délaſſer enſemble;*

Nous ſommes forcés de convenir qu'il ſe trouve encore ici pluſieurs mépriſes. Les Abeilles travaillent la nuit comme le jour, ſe repoſent le jour comme la nuit, & ne travaillent jamais toutes à la fois. Dans la plus grande chaleur de l'ouvrage on voit toujours une partie des ouvrieres qui ſe tiennent dans l'inaction, attachées les unes aux autres par les petits crocs qu'elles ont aux pattes anterieures, & vraiſemblablement dans cette poſition elles ſe délaſſent de leurs fatigues. Effectivement il étoit naturel d'imaginer que des inſectes qui habitent perpétuellement les ténebres d'une ruche, & qui dans ces ténebres élevent des ouvrages auſſi finis que les leurs, qui ont plus de ſeize mille yeux au lieu des deux que nous avons, qui ont des yeux taillés différemment que les nôtres, qui apperçoivent ſurement des différences où nous ne voyons que de l'uniformité, des eſpaces où nous n'appercevons que des points, qui voient enfin où nous ne voyons pas, il étoit, dis-je, naturel d'imaginer que des êtres ainſi conformés ne devoient guere connoître & attendre ce retour périodique de lumiere & d'obſcurité que nous avons appellé le jour & la nuit.

277. *Leſté d'un grain de ſable, il affronte le vent.*

Ceci n'eſt qu'une fable débitée par Ariſtote, copiée

par Virgile, & répétée par Pilne. Il y a une espece d'abeille qu'on appelle maçonne, qui bâtit son nid contre les murs avec un mortier composé de sable & de gravier. Comme cette abeille ressemble à l'autre, des yeux inattentifs les ont confondues d'abord & ensuite les erreurs du jugement se mêlant à celles de la vue, on a imaginé à cette pierre qu'on croyoit voir dans les pattes de notre abeille, un usage qu'elle n'avoit point.

P. 277. *L'hymen est inconnu de la pudique Abeille.*

Il y a encore ici plusieurs erreurs. Pour les faire remarquer, il est nécessaire de reprendre d'un peu plus haut l'histoire des abeilles.

Il y a un temps de l'année où l'on voit dans une ruche trois sortes de mouches. Les abeilles ouvrieres ou mulets, les faux-bourdons ou les mâles, & les abeilles Reines ou meres. Les abeilles ouvrieres sont ainsi nommées, parce que ce sont elles seules qui font la récolte du miel & de la cire : ce sont les manœuvres de l'Etat ; on les nomme ainsi mulets, parce qu'elles sont stérilles, & qu'elles n'ont point de sexe. La Nature leur a donné une trompe très-fine, très-longue & très-deliée qui va plonger dans le fond des calices des fleurs pour en extraire le suc ; la Nature qui leur a donné six jambes a ménagé dans les deux dernieres beaucoup plus longues que les autres, une petite cavité qui présente la forme d'une cuiller ou d'une palette creuse pour ramasser la cire ; elle a hérissé leurs jambes de poils très-longs pour retenir l'étamine des fleurs ; elle leur a donné une trompe très-forte & très-longue qui va plonger au fond de leur calice, & en extraire les sucs les plus cachés ; enfin elle les a munis d'un aiguillon redoutable pour protéger leurs travaux ; mais comme elle a donné aux ouvrieres tous les instrumens propres au travail & leur a refusé les organes du plaisir qui pouvoient les en distraire, elle a donné aux mâles les organes de la génération, sans leur donner ceux du travail. Ainsi ils ne sont destinés qu'à féconder la reine, à reproduire la nature, à nourrir & loger les citoyens de

l'Etat ; & cette république ressemble assez aux gouvernemens anciens, où les citoyens étoient partagés en différentes classes dont chacune avoit ses fonctions & ses emplois héréditaires : il a été facile de connoître les opérations des ouvrieres ; elles sont à découvert : celles des mâles & des femelles etoient moins faciles à observer. Les gâteaux de cire qui arrêtent les yeux de l'Observateur, la multitude d'abeilles qui environnent la reine, son séjour presque continuel dans son serrail dont elle sort rarement, tout cela a dérobé long-temps à notre connoissance le mystere de la génération. Il n'est pas étonnant qu'il ait échappé aux Anciens. Les ruches de cornes qu'ils avoient imaginées, n'étoient pas aussi transparentes que les nôtres. Ils n'avoient pas porté aussi loin que nous l'esprit d'observation, & se livroient trop à l'esprit de systême ; enfin ils n'avoient pas le microscope. Maraldi qui le premier se servit des ruches de verre, qui avoit décrit le sexe des bourdons, & qui avoit soupçonné le mystere de la génération, n'avoit jamais pu en être le témoin. Swamerdan qui a travaillé dans le même temps que Maraldi, quoique son ouvrage n'eût paru que depuis, s'étoit arrêté au même point. Il sembloit que cette découverte avoit été réservée pour M. de Réaumur : il perfectionna les ruches de verre, en imagina de différentes formes pour les différentes découvertes qu'il se proposoit de faire, sut mettre les abeilles dans des circonstances où elles fussent obligées de révéler leur secret, tira la reine du milieu de son palais, la mit tête à tête avec un male, prit la nature sur le fait, & vit qu'à quelques bizarreries près elle agissoit chez les abeilles comme chez les autres animaux.

Après la fécondation vient la Ponte de la reine, suivie d'un petit cortege de mouches, elle entre dans chaque alvéole, & ne manque jamais de choisir parmi les différentes cellules, celle qui convient à la nature de l'œuf qu'elle va pondre. L'œuf éclôt deux ou trois jours après la ponte & paroît sous la forme d'un petit ver qu'on nourrit, comme nous l'avons déjà dit, avec une espece de bouillie. Au bout de cinq ou six jours, le ver a pris tout son accroissement : alors on

cesse de le nourrir. Les abeilles couvrent son alvéole d'un couvercle de cire. Alors le ver file une soie, & se convertit en nymphe. Il reste en cet état quinze jours. Quand il s'est défait de sa premiere peau, & que les parties qui le constituent abeille sont développées, l'insecte rompt lui-même son couvercle de cire, & après quelques momens de langueur prend enfin son essor. M. Maraldi a vu des abeilles qui le premier jour de leur sortie avoient déjà rapporté deux petites pelottes de cire. Les mâles ou les faux-bordons travaillent à la génération jusqu'à la fin de Juin & même de Juillet, auquel temps il sont exterminés par les ouvrieres, de peur qu'ils n'affament l'Etat; leur défaite est facile, quoiqu'ils soient deux fois plus gros que les ouvrieres, parce qu'ils sont sans aiguillon.

P. 279. *Quel peuple de l'Asie honore autant son Roi?*

Ce que dit ici Virgile de l'attachement des abeilles pour leurs rois est exactement vrai pour les reines. Il faut seulement en excepter les deux derniers vers qui sont une exagération poétique; en général les abeilles semblent avoir un but marqué & suivi dans leurs travaux, c'est l'amour de leur postérité, & cet amour paroît être la source de celui qu'elles ont pour leur reine; nous avons vu que les essaims ne sortoient point, lorsqu'ils n'étoient point accompagnés d'une mere qui eût été fécondée. Lorsqu'ils en ont une qui est peu féconde, les ouvrages languissent à proportion de sa stérilité; lorsqu'ils la perdent, tous leurs travaux sont absolument interrompus. Si dans cet interregne funeste à la nation, on leur donne seulement un vers, une nymphe mere, la société subsiste, les travaux renaissent.

279. *Enfin veux-tu ravir leur nectar écumant?*
Devant leurs magasins porte un tison fumant,

Il y a plusieurs manieres de faire la récolte du miel; il ne m'appartient pas de décider qu'elle est la meilleure. Je dirai seulement qu'il faut choisir la moins meurtriere pour les abeilles, puisque c'est la plus avantageuse pour le possesseur des ruches.

279. Et

P. 279. *Et laisse dans la plaie & son dard & sa vie.*

Les abeilles ont dans l'intérieur du ventre, une petite bouteille de venin, située à la racine de leur aiguillon. Cet aiguillon est un tuyau creux qui renferme deux petits d'ards dont l'extrémité est taillée comme une scie. Les dents de cette scie sont dirigées comme le fer d'une fleche, en sorte que le trait pénetre facilement dans la plaie, & s'en retire difficilement.

279. *Taigete monte aux cieux pour éclairer le monde,*

Taigete est une des Pléiades. Les Pléiades s'élevent avec le soleil le 22 d'Avril selon Columelle.

279. *Et lorsque cette Nymphe au retour des hivers*
Redescend tristement dans le gouffre de mers.

Le coucher des Pléiades indique ici la fin d'Octobre ou le commencement de Novembre. Il y a dans le texte, *aut eadem sidus fugiens ubi piscis aquosi, &c.* Les Commentateurs sont fort partagés sur ce que signifie le mot *piscis*. Les uns pensent qu'il s'agit du signe des Poissons qui s'éleve en effet après le coucher des Pléiades, les autres que Virgile a voulu désigner le Dauphin. La Rue prétend qu'il faut entendre par ce mot la constellation de l'Hydre, ce qui paroît moins vraisemblable. Dryden, avec moins de fondement encore, a supposé qu'il s'agissoit du Scorpion.

281. *Toutefois, si l'hiver alarmant ta prudence, &c.*

L'hiver est une saison critique pour les abeilles; c'est dans cette saison qu'elles ont le plus besoin de la protection de l'homme, & il faut que ses soins commencent où ceux de la Nature finissent. Elles ont alors deux fléaux à redouter, le froid & la famine; & ce qui augmente le danger de leur situation, c'est qu'elles ne peuvent échapper à l'un des deux qu'en succombant à l'autre. Le froid les tue dans les hivers rigoureux & dans les hivers trop doux, c'est la famine.

Les abeilles sont les plus frilleux des insectes qui habitent notre climat. Renfermées en petit nombre dans un récipient de verre, elles seroient gelées par les chaleurs de notre printemps ; & lorsqu'elles sont entassées par milliers dans une ruche nombreuse au milieu de leurs retranchemens de cire où ces vapeurs chaudes qui s'exhalent du miel & de la cire, & le séjour perpétuel de douze à quinze mille habitans entretient dans les jouts froids de Janvier une chaleur égale à celle des beaux jours de notre été, elles sont encore saisies par les premiers froids de l'hiver : ceux qui arrêtent la végétation & la naissance des fleurs, suffisent pour les plonger dans un engourdissement qui ressemble à la mort. Cette espece de léthargie est commune à la plupart des insectes. Dans cet état toutes les fonctions animales sont suspendues, la transpiration cesse, & comme il ne se fait plus de perte, il n'est plus besoin de réparation. Cet état n'est point funeste aux abeilles : il est même avantageux pour les propriétaires des ruches qui conservent également leur miel & leurs mouches. Mais si l'hiver devient trop rude, & que les rigueurs du froid augmentent, l'engourdissement devient dangereux, & la lethargie mene à la mort. Pour prévenir cet accident, il faut donner à leurs logemens l'exposition la plus chaude, il faut avoir le soin de proportionner le nombre des paniers au nombre des mouches qui les occupent, & sur-tout peupler les ruches en réunissant ensemble tous les essaims qui ne seroient pas assez nombreux. Les ruches plus fortes résisteront à des froids qui feroient périr des ruches plus foibles.

2° Lorsque les hivers sont doux, les abeilles ont à redouter la famine. La douce température de l'air les tire de leur engourdissement, & en reprenant tous les mouvemens de la vie, elles en ressentent tous les besoins. Alors elles sont réduites à consommer les provisions qu'elles ont amassées ; & souvent il arrive que leurs magasins sont épuisés avant le retour des beaux jours & des fleurs, & alors elles périssent inévitablement par la famine. Le remede est encore très-simple. Il ne s'agit que de mettre au bas de la ruche une as-

siette pleine de miel sur laquelle on aura seulement le soin d'étendre une feuille de papier percée de petits trous, afin que cette liqueur gluante ne mouille & ne colle pas leurs ailes. Ce qu'il y a de difficile, c'est de trouver le degré de froid, la température convenable qui maintient les abeilles dans cet engourdissement, qui ménage leurs provisions sans exposer leurs jours, & qui concilie l'économie du miel avec la conservation des mouches.

P. 281. *La chenille en rampant gagne leur pavillon,*

L'animal dont parle Virgile est la teigne de la cire. Comme le mot de teigne n'a point de noblesse dans notre langue, je me suis servi du mot générique de chenille. Effectivement c'en est une qui essuie les métamorphoses communes aux chenilles, & se change à la fin de ses jours en un phalene ou papillon de nuit. Quoique cet insecte soit sans armes & sans défense, c'est l'ennemi le plus dangereux pour les abeilles. Le frélon & la guêpe armés d'un aiguillon redoutable les attaquent à force ouverte, & leur livrent un combat toujours périlleux pour eux malgré la supériorité de leurs armes. La teigne a des moyens plus surs & moins brillans; elle les prend par famine, sappe leurs murailles de cire, détruit leurs provisions de bouche, & n'employant que la ruse & ses talens parvient souvent à se rendre sans danger maîtresse d'une place que la valeur auroit pu disputer à la force. Voici comment le fait arrive. Le papillon qui vient de cette chenille, à la faveur de la nuit s'introduit secrétement dans la ruche, il traverse un camp de quinze mille ennemis bien armés, & va déposer en silence ses œufs dans un coin de leurs rayons. L'œuf vient à éclore, l'insecte se dérobe d'abord par sa petitesse aux yeux vigilans des abeilles. Bientôt après, au moment que sa grosseur pourroit le trahir, il s'enveloppe d'une petite coque de soie qu'il fortifie de jour en jour, & qui devient enfin impénétrable à leur aiguillon. A l'abri de ce retranchement, il se nourrit impunément des provisions qui sont auprès de lui. Quand elles sont épuisées, il

file une nouvelle ſoie, allonge toujours ſa galerie, & s'avançant ſous ſon chemin couvert, traverſe tous les rayons, mine tous les avéoles & ſi pluſieurs de ces inſectes ſe réuniſſent, & croiſent en même temps leurs travaux; la ruche devient impraticable, & les abeilles ſont obligées de l'abandonner.

P. 281. *Le lourd frêlon ſe rit de leur foible aiguillon ;*

Le frêlon eſt une eſpece de guêpe, mais beaucoup plus groſſe que l'autre. Son aiguillon eſt ſi meurtrier qu'un Obſervateur ayant été piqué à la jambe par un de ces frelons, en perdit connoiſſance pendant quelques momens, & eut la fievre pendant deux ou trois jours. Cet inſecte ſeroit fort dangereux pour les abeilles ſans la lourdeur & le bruit de ſon vol qui avertiſſent ſa proie, & nuiſent à ſa voracité. Les autres animaux dont il eſt parlé dans ce morceau, tels que le lezard, les cloportes, l'araignée, ne ſont pas bien à craindre pour les abeilles, quoiqu'en diſent les Anciens. Ils n'ont point parlé du mulot qui eſt pourtant un de leurs plus grands deſtructeurs. C'eſt l'hiver que cet animal choiſit pour ſes ravages, dans le temps que les abeilles ſont engourdies par le froid, & incapables de ſe defendre ; il eſt aiſé de les prévenir, en fermant alors la porte des ruches avec un grillage de fer.

281. *Comme nous cependant ces foibles animaux*
Eprouvent la douleur, & connoiſſent les maux.

La ſeule maladie à laquelle les abeilles ſont ſujettes & que nous connoiſſons, c'eſt le devoiement. Il paroît certain par pluſieurs expériences de M. de Réaumur, que cette maladie ne les afflige que lorſque la cire brute venant à leur manquer, elles ont été réduites pendant long-temps à ne vivre que de miel. On les guérit en leur donnant cette cire dont la privation avoit cauſé tous leurs maux.

La pomme de chêne eſt la même choſe que la noix de galle; c'eſt une excreſcence qui vient ſur les feuilles des chênes du levant, & qui eſt occaſionnée par

la piquure d'un insecte qui s'y loge, & qui y dépose ses œufs.

P. 283 . . . . *& l'herbe du centaure.*

L'herbe du centaure est, à ce que pense le Pere la Rue, la *fumeterre*. Son nom lui est venu du centaure Chiron qui guérit, dit-on, avec le suc de cette plante une blessure faite par les fleches d'Hercule. Cependant l'épithete de *graveolentia* que Virgile donne au *centaurem* ne convient point à la fumeterre qui n'a point une odeur forte, & qui n'est qu'amere au goût.

283. *Mais il est une fleur plus salutaire encore.*

Les Commentateurs ont été fort partagés sur la qualité de la fleur dont parle ici Virgile. Il est probable qu'il s'agit de l'*Aster Atticus*. Cette fleur pousse d'une seule tige un grand nombre de rejettons, *ingentem sylvam uno de cespite*. Son disque est jaune, *flos aureus ipse*, mais ses rayons sont pourprés, *sed in foliis violæ sublucet purpura nigra*. Indépendamment de la conformité de cette fleur avec l'*amellum* de Virgile, cette interprétation est appuyée sur la meilleure autorité possible en fait de botanique, celle du célebre M. de Jussieu.

283. *Le Melle la voit naître & lui donne son nom;*

Il y a plusieurs rivieres de ce nom; celle dont Virgile parle ici est une riviere de Lombardie.

283. *Le peuple dont le Nil inonde les sillons,*

Ce passage est le plus difficile de toutes les Géorgiques. Je crois que Virgile veut parler ici de la basse Egypte, autrement nommée le Delta. Ce pays forme un triangle: Canope forme l'angle occidental, Peluse l'angle oriental qui est le plus voisin de la Perse. Ce que Virgile appelle les confins de l'angle méridional, est l'endroit où le Nil en se divisant représente un Delta; mais comment Virgile a-t-il pu dire que le Nil descendoit de l'Inde? Huet pour lever cette difficulté

nous dit que les Anciens croyoient que le Nil prenoit sa source dans les Indes; mais il est prouvé que du temps de Virgile on étoit détrompé de cette erreur; d'ailleurs il n'est pas besoin d'avoir recours à cette opinion absurde, puisqu'on sait que les Anciens appelloient *Indi* les Ethiopiens chez qui le Nil prend sa source.

P. 283. *Et de son noir limon voit la verdure éclore*,

Il y a dans le Texte, *& viridem Ægyptum nigrâ fœcundat arenâ*. Lacerda prétend que ce vers n'est pas de Virgile, fondé sur ce que cette opposition *nigrâ arenâ* & *viridem Ægyptum*, n'est pas digne de ce Poëte. Pour réfuter Lacerda, il suffit de rapporter cet autre vers du quatrieme Livre

Quo niger humectat flaventia culta Galesus,

où il y a la même antithese. Je ne vois rien dans ces deux vers qui ne soit digne de Virgile.

283. *De cet art précieux attestent la puissance.*

Il y a dans le Texte, *omnis regio ;* ce qui me paroît une nouvelle preuve que Virgile parle d'un seul pays qui est la basse Egypte.

285. *O surprise! ô merveille! un innombrable essaim*
Dans ses flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclore;

Il n'est pas nécessaire de prouver la fausseté de cette résurrection des abeilles; mais comment des peuples entiers, des Ecrivains éclairés ont-ils pu admettre une fable aussi absurde, & qu'il paroissoit si facile de détruire par l'expérience? Premiérement il paroît par la suite de ce Livre & par l'Histoire d'Aristée, que cette fable étoit liée aux cérémonies religieuses & à l'espece de culte qu'on rendoit à Orphée; c'étoit la religion des Anciens qui l'avoit introduite dans leur Physique. Dès lors il ne faut plus s'étonner du cours prodigieux, qu'elle a eu: l'on sait que la superstition croit tout & n'examine rien. En second lieu, voyez avec

quel art on avoit exigé qu'une foule de circonstances se réunit pour que le prodige s'opérât. Il falloit construire un lieu propre pour l'opération, il falloit que le taureau n'eût que deux ans, il falloit le tuer d'une certaine façon, il falloit après l'avoir criblé de coups que la peau ne fût pas seulement entamée. Si vous aviez omis une seule de ces conditions, & que l'expérience ne réussît pas, ce n'étoit pas le prodige qui manquoit, mais c'étoit vous qui manquiez au prodige. Observez encore que ce merveilleux secret venoit de l'Egypte, c'est-à-dire, d'un pays livré aux superstitions les plus grossieres, & où la crédulité des peuples n'étoit égalée que par l'imposture des Prêtres.

P. 287. *Près d'elle en ce moment les Nymphes de sa cour, &c.*

Il y a dans ce morceau plusieurs vers remplis de noms propres. J'ai pris la liberté, à l'exemple de Dryden, d'ajouter quelqu'épithete, ou quelque dénomination à chaque nom de Nymphe.

289. *Contemple le berceau de cent fleuves naissans,*

Platon dont Virgile avoit suivi le systême dans ces vers suppose que toutes les rivieres prennent leur source dans une vaste caverne que les Poëtes appellent *Barathrum*. Le Phase & le Lycus sont deux fleuves fameux de l'Arménie qui vont se rendre dans la mer noire. L'Enipée est une riviere de Thessalie. Le Tybre est assez connu. L'Anio est une riviere d'Italie. L'Hypanis arrose la Scythie. Le Caïque prend sa source dans la Mysie. L'Eridan autrement le Pô est un grand fleuve d'Italie. Virgile, selon l'usage des Poëtes lorsqu'ils parlent des fleuves, lui donne deux cornes.

291. *Invoquons l'Océan le vieux pere du monde.*

Ici Virgile suit le systême de Thalès qui attribuoit à l'élément de l'eau la formation de l'Univers.

291. *Prothée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux !*

Toute cette fable de Prothée est une imitation d'un morceau de l'Odissée.

P. 291. *Pallene est sa patrie :*

Pallene est une Péninsule de la Macédoine.

295. *Un jour tu poursuivois sa fidele Eurydice, &c.*

On peut comparer ce morceau avec celui d'Ovide sur le même sujet ; on sera surpris de la différence énorme qu'il y a entre l'un & l'autre. Ovide qui traite si bien en général la partie du sentiment, n'est dans ce morceau qu'un bel esprit versificateur. Le discours qu'il fait tenir à Orphée est plein de mauvais goût. Toute la narration est longue & lâche. Dans tout le morceau de Virgile il n'y a pas un mot qui ne tende à l'effet ; & j'avoue que c'est de toutes les Géorgiques l'endroit qui m'a le plus coûté à traduire.

297. *Le Cerbere oublia d'épouvanter les ombres,*

J'ai cru que Cerbere *tenant ses trois gueules béantes* n'étoit pas une image faite pour notre langue ; j'ai employé l'équivalent qui m'a paru le plus heureux, & j'ai été surpris de le trouver dans Ovide, l'orsque j'ai relu dans ce Poëte la Fable d'Eurydice.

299. *Telle sur un rameau, durant la nuit obscure, &c*

J'ai déjà fait remarquer que les comparaisons des Anciens n'étoient ni aussi ingénieuses, ni aussi brillantes, ni aussi justes que les nôtres ; mais qu'elles étoient plus poétiques, plus sensibles, plus pittoresques. Celle-ci en est une nouvelle preuve. Il n'y a pas grand esprit à comparer Orphée pleurant sa femme au rossignol pleurant ses petits ; la comparaison n'a pas même beaucoup de justesse. Qu'est-ce donc qui en fait le charme ? c'est que le fonds en est touchant, c'est que les idées accessoires sont charmantes, c'est que l'harmonie des vers est enchanteresse. Pour me conformer au génie de notre langue qui n'aime point les comparaisons *à longue queue*, j'ai transporté au commencement ce qui est à la fin, & j'ai terminé la comparaison par l'idée touchante que renferme le mot *implumes*.

303. *Lorsque César, l'amour & l'effroi de la terre,*
Faisoit trember l'Euphrate au bruit de son tonnerre,

Ces vers prouvent que Virgile retoucha ses Géorgiques toute sa vie. L'époque dont il s'agit ne précede sa mort que d'un an. Auguste commandoit alors ses armées en personne sur les bords de l'Euphrate, & froçoit Phraates de rendre les aigles Romaines que les Parthes avoient arrachées à Crassus.

FIN.

APPROBATION.

J'AI LU, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Les Géorgiques de Virgile, traduites en vers françois par M. Delille*; & je n'y ai rien trouvé qui n'en doive faire désirer l'impression : Donné à Paris, le 19 de Septembre 1769.

Signé, PHILIPPE DE PRÉTOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, Notre amé CLAUDE BLEUET, Libraire : Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public : *les Géorgiques de Virgile traduites en vers François, par M. Delille, Professeur en l'Université de Paris, enrichies de Notes*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs,

Libraires & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois milles livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans

demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau le mercredi vingt-cinquieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf; & de notre Regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 556, *fol.* 38, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 3 *Novembre* 1769.

Signé, *BRIASSON, Syndic.*

ERRATA.

PAGE 26, *lig.* 25. Les mœurs de ceux qui l'habitent, *lisez*, La campagne a dans son livre.

Page 54, *lig.* 12. *au lieu de* cent vingt, *lis.* deux cents vingt.

Page 69, *vers* 12. la misere, *lis.* l'indigence.